

Université de Montréal

Les représentations du suicide des hommes de plus de 65 ans au Québec.

De la suicidologie aux récits de vie de 4 hommes,

un essai de mise en culture

par

Geneviève Garneau

Département d'anthropologie

Mémoire présenté à la faculté des études supérieures

en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts

en Anthropologie

Novembre 2004

© Geneviève Garneau, 2004



GN
4
USL
2005
v.024

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Les représentations du suicide des hommes de plus de 65 ans au Québec.
De la suicidologie aux récits de vie de 4 hommes,
un essai de mise en culture

Présenté par :

Geneviève Garneau
Département d'anthropologie

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Président-rapporteur : Bernard Bernier
Directeur de recherche : Luce Des Aulniers
Membre du jury : Gilles Bibeau

Résumé

Dans une société qui tente par plusieurs moyens de prolonger la vie de ses membres, le suicide chez les aînés peut sembler un paradoxe. Cette recherche veut apporter un éclairage culturalisé à la problématique du suicide chez les hommes âgés québécois.

Si les facteurs de risque sont grandement documentés par les recherches suicidologiques, il nous semble néanmoins que trop souvent on observe une lacune de contextualisation des données épidémiologiques : or il est ici proposé une recherche de significations reliant le caractère microscopique et macroscopique des gestes auto-destructeurs.

Afin de bien ancrer la problématique, nous dressons dans un premier temps un aperçu historique, relevons les fondements de l'idéologie occidentale face au suicide, et présentons les principales théories (sociologiques, psychologiques et psychanalytiques). Premier constat : le suicide constitue un phénomène complexe et multicausal.

Aussi, dans une perspective anthropologique, cette étude explore des dimensions plus englobantes que sont les rapports à la vieillesse, aux changements, à la mort, au temps et à l'espace, à la retraite et au travail, ainsi qu'à la masculinité, tout autant d'éléments dynamiques qui nous donneront des clés afin de mieux saisir l'acte suicidaire, et les représentations du suicide chez les aînés.

Afin d'accéder à de telles informations, une méthodologie qualitative et interprétative a été choisie. Seize entrevues semi-structurées ont été réalisées auprès de quatre hommes âgés entre 65 et 70 ans de la grande région de Montréal. Nous avons recueilli quatre récits de vie par lesquels nous avons pu accéder à la richesse de leurs discours dans leur polysémie.

L'analyse de ces entretiens nous montre comment les changements vécus dans le Québec contemporain constituent une pierre angulaire dans la compréhension de phénomènes sociaux actuels. La vieillesse, la famille, la place des aînés dans la société sont tous autant d'éléments qui se sont transformés du tout au tout. Dans une société qui vit au temps de l'immédiateté et de la rapidité, où l'on tente d'occulter la mort et en son extension les signes de la vieillesse, le suicide des aînés peut notamment et certainement s'éclairer par la place qui leur est dévolue.

Abstract

In a society that tempts in many ways to prolong the lifespan of its members, suicide in the elderly seems paradoxical. This study aims to shed a different, culture specific light to the problem of suicide in male seniors of Quebec.

Risk factors are extensively documented by suicidological studies; nonetheless it seems that too frequently there are shortcomings in the contextual aspect of epidemiological data: therefore we here put forward a study of significances linking microscopic and macroscopic characteristics of self-destructive acts.

In order to properly define the problem, we first draw a historical survey; raise the foundations of western ideology with respect to suicide; and lay out the main theories (sociological, psychological and psychoanalytical). First finding: Suicide constitutes a complex and multicausal phenomenon.

Also, with an anthropological perspective, this study explores more encompassing dimensions which are relationships to aging, change, death, time and space, retirement and work, all dynamic components that will provide insight so that we may better grasp the suicidal act and representations of suicide in the elderly.

In order to obtain such information, a qualitative and interpretative methodology has been used. Sixteen semi-structured interviews were held with four men from the greater Montreal area aged between 65 and 70 years old. We have collected four life stories from which we were able to access the wealth of their discourses in their many meanings.

Analysis of these interviews indicates that changes in contemporary Quebec life constitute a pivot stone in the understanding of current social phenomena. Aging, family, and the place of seniors in society are all components that have changed entirely. In a society that lives in beats of immediacy and speed, where attempts are made to overshadow death and by extension signs of aging, suicide in the elderly can notably and certainly be elucidated by the place that has been devolved upon them.

SUICIDE / ELDER / QUEBEC / SOCIAL CHANGE

Introduction	1
---------------------	---

Chapitre 1 : Problématique générale

La complémentarité des approches sur le suicide

1.1 Universalité et perceptions du suicide dans quelques sociétés anciennes	5
1.2 Les fondements de l'idéologie occidentale face au suicide	7
1.3 Les théories du suicide	11
1.3.1 Durkheim, la sociologie et le suicide	11
1.3.1.1 La typologie durkheimienne	13
1.3.2 La psychanalyse et le suicide	17
1.3.2.1 La dualité des pulsions	17
1.3.2.2. Le suicide et l'ambivalence relationnelle	19
1.3.3 Baechler et le suicide	21
1.3.4 Shneidman, la psychologie et le suicide	22
1.4 Le processus suicidaire, la vision en tunnel de Shneidman	23
1.5 Conclusion	25

Chapitre 2 : Problématique spécifique

Le suicide chez les hommes âgés

2.1 Les données épidémiologiques générales	27
2.2 Le suicide chez les hommes âgés : la situation québécoise	29
2.2.1 Données générales comparatives	29
2.2.2 Aperçu des facteurs sociaux agissant dans les cohortes actuelles	32
2.3 Les caractéristiques du suicide chez les aînés	35
2.3.1 Une réalité trop souvent occultée	35
2.3.2 Acceptabilité sociale du suicide chez les aînés	36
2.3.3 Faible taux de tentatives	38
2.3.4 Principaux moyens utilisés	39
2.4 La suicidologie et l'étiologie du suicide	40
2.4.1 Une vision écologique du suicide	42
2.4.2 Les principaux facteurs de risque chez les hommes âgés	45
2.4.2.1 Veuvage ou le divorce	46
2.4.2.2 Retraite	47
2.4.2.3 Isolement	49
2.4.2.4 Psychopathologies	50
2.4.2.5 Génétique et facteurs neurobiologiques	54
2.4.2.6 Maladie physique	56
2.4.2.7 Consultation médicale	59
2.4.2.8 Alcoolisme et mauvais usage des médicaments	60
2.4.2.9 Facteurs culturels	61

2.5 Conclusion	63
----------------	----

Chapitre 3 : Orientation de la recherche

Interrogations anthropologiques face à la problématique du suicide chez les hommes âgés

3.1. Un contexte biographique : le Québec en mouvance	68
3.1.1 Notion de changement social	68
3.1.2 Manifestations du changement	70
3.2 Les rapports à la vieillesse	72
3.2.1 La vieillesse, un construit socioculturel	73
3.2.2 La situation de la personne âgée québécoise au sein du dernier siècle	75
3.2.3 « Révolution tranquille » : des changements sur plusieurs plans	78
3.2.4 De cette révolution les suites pour les aînés	79
3.2.5 Les personnes âgées un groupe marginalisé	82
3.2.5.1 Le phénomène de marge	83
3.3 Les conceptions sociales de la mort	84
3.3.1 Changements dans les perceptions face à la mort	85
3.3.1.1 Eschatologie	85
3.3.1.2 Coupure dans le temps	86
3.3.1.3 Mise à l'écart de la mort	86
3.3.1.4 Résultat de ces coupures : le déni	87
3.3.2 Quête d'immortalité	87
3.3.3 Changements dans les rituels funéraires	88
3.3.4 La mort et les aînés	88
3.4 Le rapport à l'identité masculine	89
3.4.1 La socialisation des hommes	90
3.4.2 La vieillesse un univers féminin	90
3.5 Les rapports des temps et espace	91
3.5.1 Temps et espace : marqueurs du changement	92
3.5.2 Temps linéaire en opposition au temps circulaire	93
3.5.3 Vieillesse et le temps	94
3.6 Conclusion	94

Chapitre 4 : Méthodologie

Le récit de vie, vers une émergence des sens

4.1 Le récit de vie : une approche interprétative	97
4.2 Préparation des entretiens : élaboration des instruments	99
4.2.1 Recrutement	100

4.3 La cueillette : des rencontres enrichissantes	102
4.4 L'interprétation des résultats	104
4.5 Conclusion	106

Chapitre 5 : Analyse des récits

La vieillesse et les changements culturels perçus

5.1 Présentation des différents co-chercheurs	109
5.1.1 Conrad	109
5.1.2 Gabriel	111
5.1.3 Jacques	112
5.1.4 Jean	114
5.2 Les rapports à la vieillesse	116
5.2.1 Qu'est-ce que la vieillesse et qui est vieux ?	117
5.2.2 Les personnes âgées, un groupe marginalisé	117
5.2.3 Les liens entre les différentes générations	120
5.2.4 Les rapports au corps vieillissant	121
5.2.4.1 Les exercices physiques pour contrer les effets du vieillissement	122
5.2.5 Le système de santé	123
5.2.6 Constats et commentaires sur la vieillesse et liens avec le suicide	124
5.3 Le rapport aux changements	125
5.3.1 Les positions face aux changements	126
5.3.2 Le rythme des changements	127
5.3.3 Les changements sociaux et culturels	128
5.3.3.1 La religion	129
5.3.3.2 Les valeurs	131
5.3.3.2.1 Montée de l'individualisme	131
5.3.3.2.2 Ouverture d'esprit et la conscience collective	132
5.3.3.2.3 Augmentation de la consommation	133
5.3.4 Un creuset de changements culturels : la famille	134
5.3.4.1 Le père de famille	135
5.3.4.2 Les liens intergénérationnels	135
5.3.5 La masculinité à travers le temps	136
5.3.5.1 L'image masculine véhiculée par les médias	138
5.3.6 Les aspects négatifs du changement	139
5.3.7 Constats et commentaires sur les changements et liens avec le suicide	140
5.4 Le rapport à l'espace et au temps	142
5.4.1 Les rapports à l'espace	143
5.4.1.1 Les moyens de transport	143
5.4.1.2 La vieillesse en lien avec l'espace	143
5.4.1.3 Lieu de résidence	143
5.4.1.4 Espace urbain versus rural	144
5.4.2 Les rapports au temps	145

5.4.2.1 Rapport au passé, présent, futur	145
5.4.2.2 Le problème de l'immédiateté	146
5.4.2.3 Temps, horaire et échéanciers	146
5.4.2.4 Vieillesse et rythme de changements exponentiels	147
5.4.4 Constats sur la relation au temps et à l'espace et liens avec le suicide	148
5.5 Conclusion	149

Chapitre 6 : Analyse des récits

Les changements personnels, perceptions de la retraite à la finitude et statut du suicide

6.1 Le rapport au travail et à la retraite	151
6.1.1 Le travail	152
6.1.1.1 Leurs perceptions du travail	153
6.1.1.2 La réalité d'être le seul pourvoyeur : un stress	155
6.1.1.3 Un monde du travail en plein changement	155
6.1.2 La mise à la retraite	157
6.1.2.1 La retraite un événement souhaité ou non	157
6.1.3 Constats sur la relation au travail et à la retraite et liens avec le suicide	159
6.2 Les rapports à la mort	160
6.2.1 Le caractère éphémère de la vie	160
6.2.2 La bonne mort	162
6.2.3 Croyances et attitudes face à la mort	163
6.2.4 Rituels funéraires en changements	165
6.2.4.1 Exposition	165
6.2.4.2 Funérailles religieuses ou non?	166
6.2.4.3 Disposition du cadavre et raisons qui entourent le choix	166
6.2.4.3.1 Sort réservé aux cendres	167
6.2.4.4 Rituels funéraires d'hier à aujourd'hui	168
6.2.5 Désir de perdurer dans le temps : immortalité	169
6.2.5.1 Réalisations	170
6.2.5.2 Enfants et le lignage	170
6.2.5.3 Dons d'organes : comme façon de se survivre	171
6.2.6 Termes utilisés pour parler de la mort	171
6.2.7 Constats sur les rapports à la mort et liens avec le suicide	173
6.3 Rapports au statut du suicide	173
6.3.1 Suicide chez les jeunes	174
6.3.2 Suicide chez les aînés	175
6.3.3 Connaissance ou non de quelqu'un qui s'est enlevé la vie	176
6.3.4 Suicide comme fait social ou individuel	178
6.3.5 Acharnement thérapeutique, euthanasie et refus de traitement	180
6.3.5.1 L'acharnement thérapeutique	181
6.3.6 Acceptabilité sociale du suicide	181

6.3.7 Constats sur le suicide	183
6.4 Méta-analyse : les influences socio-culturelles sur les représentations du suicide chez nos co-chercheurs	184
6.5 Conclusions	186
Conclusion générale	188
Bibliographie	193
Annexes	
Annexe 1 : Questionnaire sur la détresse psychologique	ix
Annexe 2 : Tableau sur les facteurs de risque en lien avec les différents niveaux systémiques du modèle écologique	xi
Annexe 3 : Formulaire de consentement	xii
Annexe 4 : Grille d'entrevue	xiv
Annexe 5 : Éléments dégagés dans la formation de la perception du suicide chez les hommes âgés	xvii
Annexe 6 : Tableau synthèse des rapports aux changements à la vieillesse à la mort et au suicide	xviii

Remerciements

Voici la fin d'un long parcours qui, plus est, culmine avec la naissance d'Éloïse. Cette petite sauterelle qui a élu domicile en mon for intérieur il y a neuf mois.

En premier lieu, un merci tout particulier à Luce pour ses lectures minutieuses, ses conseils judicieux et sa rigueur méthodologique. Merci pour les discussions stimulantes lors de nos rencontres qui m'ont permis d'aller plus loin et de me dépasser en affinant ma pensée.

Un très grand merci aux participants, ces quatre hommes qui ont accepté de partager généreusement avec moi une partie de leur vécu et leur conception du monde. Ce sont eux qui par leurs révélations ont fourni le contenu fondamental à la réalisation de cette recherche.

Ma connaissance du suicide et des recherches sur le sujet a grandement été bonifiée par mon implication au CRISE (Centre de Recherche et d'Intervention sur le Suicide et l'Euthanasie). Je tiens donc à remercier les membres du CRISE pour les échanges fructueux. Merci à Michel Tousignant et Brian Mishara qui, au cours des cinq dernières années, m'ont engagée sur différents projets de recherche. Il va sans dire que cette implication m'a permis de mieux connaître le domaine de la suicidologie, et ce, tant au niveau de la recherche que de l'intervention.

Un tel projet ne peut se réaliser sans l'apport considérable de nos proches qui nous épaulent à leurs façons. Aussi, je tiens à vous dire merci.

À mes parents, Micheline et Richard, qui m'ont transmis le goût d'apprendre et qui m'ont encouragée à persévérer. Tous deux, ainsi que Daniel, m'ont amenée à avoir une vision différente sur le monde qui nous entoure.

À mes grands-parents, à tous les quatre : à Olive, William et Fernand du haut de votre nuage et à Thérèse qui a toujours les pieds bien ancrés sur terre.

Et finalement à Etienne, mon amoureux, pour sa générosité, sa présence indéfectible, son réconfort, et surtout pour son amour.

Introduction

Cette recherche tente de lever le voile sur les représentations du suicide chez les hommes âgés québécois. Comment ces derniers voient-ils le suicide? Comment expliquent-ils le suicide des hommes de leur cohorte d'âge?

Par personnes âgées, nous nous référons à l'expression convenue, qui renvoie à la population âgée de plus de 65 ans, et ce en dépit des discussions à propos des effets pervers d'une telle désignation.

Il se trouve que si le suicide chez les personnes âgées au Québec ne constitue pas un phénomène récent, il reflète néanmoins un problème social de taille. Particulièrement, dans une société comme la nôtre, où le système biomédical s'évertue à augmenter le nombre d'années de vie de ses membres, le suicide et ce, particulièrement chez les personnes âgées, peut sembler un geste incongru, voire un paradoxe criant.

Or, dans un contexte de vieillissement de la population, il s'avère important de fouiller l'occultation de la réalité suicidaire chez les aînés. De plus, il nous semble impératif de tenter de saisir les comportements suicidaires en tenant compte de leur complexité. Ce qui implique notamment de les resituer dans le cadre culturel dont ils sont issus. En effet, une vision à la fois plus globale et multidisciplinaire pourrait permettre une meilleure compréhension de cette réalité. Il s'agit donc de tenter de percevoir dans son dynamisme la société québécoise qui a connu un nombre considérable de changements, et ce, à plusieurs égards.

Par conséquent, dans cette recherche, nous veillerons à rattacher le phénomène du suicide aux rapports que la société entretient face au vieillissement, à la masculinité, à la mort, à la vie, au travail, à l'espace et au temps. Ils constituent tout autant d'éléments qui nous semblent essentiels de prendre en compte dans la signification de l'acte suicidaire. Cependant, il ne s'agit nullement de prétendre rendre compte de ce vaste phénomène d'une façon exhaustive, mais tout simplement de l'éclairer sous un « jour » qui n'est pas forcément habituel dans les recherches suicidologiques. Par ailleurs, cette

recherche ne se veut pas un jugement sur les conduites suicidaires individuelles mais une réflexion critique sur une société suicidogène.

Nous présenterons dans le premier chapitre un bref historique du suicide, les fondements de l'idéologie occidentale face au suicide, les théories du suicide, et ce, tant sociologiques, psychanalytiques que psychologiques et les liens que nous établissons entre ces différentes approches. Nous en retiendrons que le suicide est un phénomène complexe et multicausal et dont la signification change selon les sociétés et les époques.

Au cours du deuxième chapitre, nous présenterons plus spécifiquement la problématique du suicide chez les hommes âgés. Il s'avère essentiel de prendre connaissance des données épidémiologiques existantes sur le sujet, des caractéristiques du suicide chez les aînés dont notamment l'acceptabilité sociale qui l'entoure. De plus, il s'agit de voir les apports de la suicidologie, et ce, plus particulièrement à la lumière du modèle écologique de Bronfenbrenner (ontosystème, mésosystème, exosystème et le macrosystème). C'est à ce modèle d'analyse que nous rattacherons les différents facteurs de risque généralement attribués au suicide chez les hommes âgés. Nous présenterons une vision critique de la suicidologie laquelle, en observant les comportements suicidaires en marge du rapport à la mort, le rend plus aseptisés et les dénature. En effet, les chercheurs en suicidologie partent du principe que la mort n'est pas le but ultime du suicide. Ce faisant, ils négligent d'étudier les rapports à la mort des individus et des cultures appréhendées. Au bilan : ils oublieraient que la mort s'avère tout de même le résultat ultime et irrévocable des suicides complétés.

Aussi, dans le chapitre trois, nous regarderons la problématique suicidaire avec une lunette différente : une perspective anthropologique. Dans les dernières décennies, le Québec a connu bon nombre de changements qui ont touché toutes les sphères de la société. Aussi, nous nous intéresserons aux notions de changements sociaux et nous observerons les dimensions à l'étude que sont les rapports à la vieillesse, à la mort, au temps et à l'espace, et à la masculinité, et ce, dans leur mouvance respective. Nous

croyons que la compréhension de ces dimensions dans leur dynamisme s'avère essentielle dans la compréhension des phénomènes sociaux comme le suicide.

Dans le chapitre 4, nous verrons de façon plus pointue la méthodologie qui sera utilisée dans cette recherche. Afin d'accéder aux perceptions des personnes âgées, nous avons privilégié une méthodologie qualitative, nous avons procédé à des entrevues semi-dirigées.

Il s'agit pour nous de voir à travers les 4 récits de vie quelles sont les représentations sociales ou culturelles qui donnent sens au suicide. Par représentation, nous entendons : la conception sociale et personnelle du sens du suicide. Il s'agit ainsi de voir la culture « comme un produit historique, toujours situé, daté, et en transformation, qui fournit à un ensemble humain plus ou moins bien circonscrit des références communes relativement à la vision du monde, à la structuration du temps et de l'espace et à la construction de l'identité des personnes » (Bibeau in Massé 1995 : XIII)

Finalement, en dernière instance, dans les chapitres 5 et 6, nous verrons l'analyse des entrevues qui nous permet d'intégrer les différents discours. Il s'agit de dégager des propos de nos co-chercheurs, leurs représentations, leurs conceptions. La principale constatation réside dans l'ampleur que vient prendre le rapport aux changements. En effet, ce dernier nous est apparu comme un élément pivot autour duquel les autres dimensions (vieillesse, famille, masculinité, temps et espace) venaient se greffer afin de prendre sens ou d'acquiescer un sens nouveau. En somme, à travers l'investigation des différents thèmes à l'étude, il s'agira de voir comment la culture imprègne la vision du monde des hommes auprès de qui le récit a été sollicité, ainsi que, à travers elle, leur perception du suicide.

Chapitre 1 : Problématique générale

*« Il n'est pas d'acte plus ambigu que le suicide, qui semble toujours lancé comme une énigme aux survivants. Mourir d'accident ou de maladie, ce n'est que mourir mais se tuer c'est faire du silence même de la mort l'écho du labyrinthe »
(Pinguet 1984 : 36)*

Au sein de notre société, où le système biomédical tente par tous les moyens imaginables de repousser les limites de la mort, la voilà qui revient par une curieuse porte. Le suicide illustre un constat navrant et nous confronte à l'absurdité de l'existence. Bien plus, dans un contexte sociétal où l'on tente désespérément d'augmenter le nombre d'années de vie des individus, le suicide des personnes âgées représente *a priori* un paradoxe insensé. En effet, dans cette quête de prolongement, le suicide apparaît, ni plus ni moins, comme un pied de nez à l'existence.

À travers les époques et les cultures, les perceptions et les positions face aux actes suicidaires divergent. Ainsi, dans un premier temps, nous verrons au sein de ce chapitre comment les perceptions face au suicide sont en constante mouvance, notamment à travers le temps et l'espace. Ce phénomène délétère qui préoccupe l'humanité depuis la nuit des temps a été étudié sous différents angles et ce, par plusieurs disciplines. Nous allons donc tenter ici de relever les grandes lignes de certains des principaux courants qui se sont penchés sur la question, soit : la sociologie, la psychanalyse ainsi que la psychologie. Il s'agit de situer certains des grands courants théoriques face à la problématique suicidaire et non pas de les décrire d'une façon exhaustive. Certes il s'agit d'approches différentes, mais une fois qu'on dépasse les contradictions apparentes, il en ressort une certaine complémentarité qui s'avère d'autant plus utile afin de saisir la problématique dans son ensemble. Une telle perspective interdisciplinaire nous apparaît tout à fait au creuset de l'anthropologie.

1.1 Universalité et perceptions du suicide dans quelques sociétés anciennes

L'ensemble des chercheurs en suicidologie s'accorde afin de concevoir le suicide comme un phénomène universel. Pour sa part, Farberow (1988) nuance cette affirmation, puisque certaines sociétés ne connaissent pas ou n'ont pas connu cette forme de comportement d'autodestruction. Ce serait le cas notamment des Yahgans de la Terre de feu ainsi que de plusieurs peuples aborigènes d'Australie (Farberow 1988). Toutefois, il s'empresse de préciser que ces endroits sont très rares, et que le suicide est toutefois omniprésent à travers le monde.

En effet, l'acte de s'enlever la vie apparaît aux quatre coins du globe et il a existé de tous temps. La présence de documents écrits tels que contes, mythes, essais philosophiques et autres nous révèlent que cet acte d'autodestruction a fait partie intégrante de la vie des hommes et ce, de quelques époques que ce soit (Pommereau, 1989 : 2). Dès leur naissance, les philosophies et les religions se sont prononcées sur ce phénomène d'autodestruction, chacun de ces philosophes et théologiens ont à leur façon dépeint ce geste en portant ou non un jugement moral sur la question.

Ainsi, bien que le phénomène de mettre un terme à ses jours soit présent dans la plupart des sociétés, il n'en demeure pas moins que la façon de définir le suicide diverge d'une société à l'autre et d'une époque à l'autre. De la sorte, il n'existe pas une façon prédéterminée de réagir au suicide et la vision que l'on en a se trouve grandement influencée par notre enculturation. En fait, au sein d'une seule et même société il peut exister simultanément plusieurs courants philosophiques ou encore plusieurs façons de percevoir le suicide. De plus, le jugement moral que l'on portera face à cet acte peut également diverger selon la position sociale de l'individu qui le commet. À cet effet, notons par exemple le cas de la cité antique qui a élaboré une opposition très nette entre deux types de mort volontaire : « celle du maître, en principe légitime et parfois glorieuse, celle de l'esclave, supposée indigne et abjecte » (Pinguet 1984 : 13).

Pour sa part, la société japonaise connaît et a connu une conception de la mort volontaire qui est complètement différente de ce que l'on retrouve dans les sociétés

occidentales. Dès que l'on traite des questions qui entourent la mort volontaire, inévitablement on pense à l'existence du seppuku¹ qui consiste à s'enlever la vie par l'ouverture du ventre. Cependant, contrairement à ce que l'on pourrait croire, il s'agit d'une tradition relativement récente puisque son apparition remonte au XII^e siècle. Le seppuku constitue un rituel de mort volontaire qui répond à une codification très précise et qui se limite spécifiquement aux guerriers, soient les Bushi et les Samouraïs.

D'autre part, Pinguet (1984) attire notre attention sur le fait que le Japon constitue l'exemple typique d'une société qui a permis, ou du moins qui n'a pas sanctionné par principe, la liberté de mourir de ses individus. Car en plus de ces suicides ritualisés et institués, il subsiste au Japon d'autres formes de suicides :

« Les pratiques diversifiées de la mort volontaire au Japon : comme apothéose de la carrière du guerrier, comme horizon du détachement bouddhique, comme clef de la voûte du système féodal, comme épreuve à la mesure de l'amour, comme exaltation sacrificielle, comme conclusion du désespoir et du déracinement » (Pinguet, 1984 : 20)

C'est notamment par cette non-réprobation du suicide que le Japon se distingue des sociétés dites occidentales (Pinguet 1984 : 10). Par ailleurs, l'Égypte ancienne a adopté une forme de neutralité face au suicide. Cette attitude peut notamment se comprendre par le fait que cette société percevait la mort comme constituant un passage d'une existence à une autre (Enel, 1966). La mort, loin d'être perçue comme une fin, devient le commencement, puisqu'elle est à l'origine de la vie. Ainsi, au sein de la cosmologie de l'Égypte ancienne on percevait le temps de façon cyclique, le soleil parcourait tout le jour le ciel et à chaque nuit il s'éteignait, il mourait. En fait, durant la nuit, l'astre se préparait à sa nouvelle vie, sa résurrection (Enel, 1966). On retrouve donc une boucle qui unit vie et mort comme constituant des cycles qui se renouvellent sans cesse : « La vie se renouvelle perpétuellement au sein de l'abîme primordial qui entoure le monde visible » (Schwartz 1984 : 55). Dans un tel contexte, le suicide devient un instrument ou du moins, un moyen qui peut permettre à un individu d'échapper à son destin et d'aspirer à une existence prochaine plus heureuse (Farberow 1988 : viii).

¹ Qui est l'équivalent du hara-kiri qui signifie littéralement « ouverture du ventre ». Les Japonais préfèrent l'utilisation du terme seppuku, plus noble.

Ainsi, on le conçoit d'emblée, l'histoire même des perceptions du suicide s'avère nuancée et en constante mouvance.

1.2 Les fondements de l'idéologie occidentale face au suicide

Pour sa part, l'idéologie occidentale, bien que mitigée à la période de l'Antiquité, s'est rapidement donnée comme réticente, pour ne pas dire récalcitrante, face à cet acte ultime d'autodestruction. Afin de comprendre la place du suicide et du suicidé dans les sociétés occidentales contemporaines, il est nécessaire de remonter à l'Antiquité gréco-latine où se trouvent profondément enracinées les bases de nos perceptions du monde. La société grecque antique est le berceau de plusieurs courants philosophiques distincts, et on y retrouve une cohabitation de différentes façons de concevoir le suicide.

D'une part, le Stoïcisme justifiait le suicide dit rationnel, et même, dans certaines circonstances, le considérait comme un acte des plus vertueux. Le suicide était perçu comme une mort active qui pouvait, dans certains cas, permettre à l'individu de s'affranchir de la servitude ou encore de conserver son honneur. Dans une telle perspective, le suicide pouvait être perçu comme un moyen qui permettait à l'individu d'incarner sa liberté ; en posant lui-même le geste de s'enlever la vie, il confirme son libre-arbitre.

Parallèlement, on retrouve les Cyniques pour qui la seule façon d'accéder à l'état de nature, état auquel ils aspiraient, consistait à aller systématiquement à l'encontre des conventions sociales. Dans une telle philosophie, la mort volontaire peut permettre l'accession à l'état de nature puisque globalement les conventions sociales le réprouvaient.

D'autre part, on retrouve la doctrine pythagoricienne qui est principalement basée sur l'harmonie des nombres, et pour qui le suicide constitue une aberration puisqu'il crée un déséquilibre brutal entre l'âme et le corps. De plus, pour les disciples d'Aristote, le suicide n'est ni plus ni moins qu'une « faute commise envers l'État » ; en effet

l'individu existe pour la société et en mettant ainsi un terme prématuré à sa vie, il prive délibérément l'État d'un concitoyen. Ces discours qui réprouvent l'acte de la mort volontaire serviront de base à l'argumentation du Christianisme.

Au 4^e siècle de notre ère, saint Augustin s'est opposé à toutes formes de suicides, et ainsi, il a fixé pour l'avenir les positions dogmatiques de l'Église. Plus précisément, c'est en 452, avec le Concile d'Arles, que pour la première fois, le Christianisme s'opposera officiellement à l'acte de s'enlever la vie. Dès lors, l'Église tentera par différents moyens de conjurer ce mal qu'elle réproouve encore aujourd'hui. Saint Augustin voyait le suicide comme étant ni plus ni moins qu'une faute commise à la fois envers Dieu, la société et soi-même (Volant, 2001 : 122). Se tuer constitue un péché au même titre que le meurtre d'une autre personne. Il se trouve donc que la réprobation ecclésiastique s'est fait sentir tant au niveau des influences sociales que juridiques, ce qui pourtant n'a pas annihilé le suicide.

À travers les siècles et les époques, on peut percevoir des changements d'attitudes au sein des populations face à la perception de la mort volontaire. Afin de bien discerner les changements opérés, il s'avère essentiel de savoir qu'au cours du Moyen Age le corps humain était considéré comme sacré et que dès lors, on reconnaissait au cadavre des droits et un statut². Ainsi, d'un côté subsiste une sorte de « vénération » du corps, un corps mystérieux qui représente une entité intouchable qui se retrouve confrontée à l'émergence d'une curiosité et d'une quête du savoir qui se matérialise peu à peu par la dissection (Attali, 1979: 164). Ce qui ne se réalisa pas sans heurts, puisque l'exploration du corps humain par le médecin et son scalpel était certes loin de faire bonne figure. L'humaniste Gerson « avait jugé cette dissection comme une profanation sacrilège, une cruauté inutile des vivants envers les morts » (Illich, 1975 : 182).

En effet, en levant le voile sur les mécanismes internes du corps humain, le médecin a contribué au processus de démystification et par le fait même de désacralisation de ce corps. Par conséquent, peu à peu, la conception même du corps a changé. En effet, en

² Illich (1975) affirme même que le mort pouvait être l'objet de poursuites judiciaires ou même qu'il

s'éloignant de la fatalité divine, on en vient à attribuer au corps humain la faculté de générer sa propre vie et conséquemment sa propre mort. Ainsi, « sans exclure la transcendance, la mort est devenue un phénomène naturel et il n'est plus nécessaire d'en accuser un agent maléfique » (Illich, 1975 : 182). Néanmoins, au sein des croyances populaires, l'individu qui s'enlevait la vie était, ni plus ni moins considéré comme étant possédé par le diable, ou encore, sous l'influence de quelques forces maléfiques. Bien que les superstitions demeurent profondément ancrées au sein du savoir populaire, parallèlement on assiste aux balbutiements des sciences qui vont peu à peu changer le rapport au corps.

Lors de la Renaissance, le concept d'individualité prend davantage d'importance et l'individu est de plus en plus conscient qu'il est le maître de sa propre destinée. Bien qu'à cette époque le suicide soit encore réprouvé, certains auteurs³ se prononcent en demandant une certaine latitude face aux jugements à propos des suicidés, puisque Dieu constitue le seul juge. En fait, dès le Moyen Âge on assiste à une séparation entre l'âme et le corps, cette rupture s'avère d'autant plus déterminante « puisqu'elle engage avec cette centration sur le moment final, une nouvelle attitude face à la mort » (Des Aulniers in Des Aulniers et Thomas 1992). Cette valorisation de l'individualité, fait partie intégrante d'un ensemble d'éléments qui ont contribué à créer une scission profonde, principalement au sein des sociétés occidentales, entre la vie et la mort. Parmi les autres éléments mis de l'avant par Des Aulniers et Thomas (1992), on retrouve notamment une coupure avec le temps, puisque dès lors la notion de temps en vient à correspondre dans l'univers biomédical à la durée de vie d'un individu. Alors que la troisième rupture correspond à la mise à l'écart de la mort qui est étroitement associée à sa technicisation. Pour le moment, il ne s'agit que de relever la présence de ces trois coupures et nous les verrons d'une façon plus spécifique au sein du troisième chapitre, dans la section sur les rapports à la mort.

pouvait être appelé comme témoin (Illich, 1975 : 182)

³ Burton en 1621 au sein de son ouvrage *The Anatomy of Melancholy* ; Donne en 1608 *Biathanatos* ouvrage qui ne sera publié qu'en 1644.

En parallèle à cette valorisation montante de l'individualité, l'avènement de la Renaissance se démarque également par le foisonnement des découvertes scientifiques qui engendreront par la suite une révolution philosophique : le siècle des Lumières. Afin de saisir le changement dans la perception face au suicide, il s'avère tout d'abord pertinent de voir comment il en était auparavant.

Tout d'abord, bien que l'origine de l'action de mettre fin à ses jours remonte à la nuit des temps, la terminologie *suicide* n'a fait son apparition dans le vocabulaire français qu'au milieu du XVIIIe siècle (Farebow 1988 : vii). Étymologiquement *sui* correspond à soi et *cide* signifie meurtre, ainsi le terme *suicide* fait référence à l'action de s'enlever la vie (Farebow 1988). L'émergence de ce terme remonte à l'époque où les sciences physiques transformeront à jamais la façon de percevoir le monde et, par le fait même, le corps humain, comme nous l'avons souligné ci-haut. Un des aspects principaux de cette révolution des sciences est de renverser la forme de raisonnement, et de tendre à expliquer les phénomènes en termes de cause à effet. On assiste à l'avènement du positivisme scientifique et de l'omniprésence de la raison (Carpentier 1993). Ces découvertes scientifiques modifient les prémisses de base, et dès lors les perceptions de la vie, de l'univers, et même de la mort, s'en trouvent altérées (Illich, 1975 : 182). Le créationnisme va s'opposer à l'évolutionnisme ce qui entraîne entre autres une différence dans la façon de percevoir le temps : « on abandonne l'idée d'un temps cyclique pour admettre la notion d'un temps linéaire et progressif » (Kilani 1989 : 244).

De plus, désormais la terre n'est plus le centre de l'univers, et le corps ne constitue plus cette entité sacrée dont seul un événement extérieur (Dieu) peut enlever la vie. Ces changements participent à la création de la notion moderne de liberté, qui se développe peu à peu à partir du XVII^e siècle. Cette notion « met de l'avant l'indépendance du sujet et le fait qu'il s'assigne lui-même ses propres fins sans intervention d'une autorité extérieure » (Taylor, 2003 : 117). Bien que les éléments se soient mis en place dans les siècles précédents, c'est uniquement à partir du XVIIIe siècle que l'on assiste à une nouvelle ère intellectuelle qui donne naissance à un nouveau concept : l'« Homme » (Kilani, 1989 : 245). Dans de telles circonstances, l'être humain existe en tant qu'entité

distincte de son Dieu, et son existence, d'une certaine façon, lui appartient. Conjointement aux progrès scientifiques, cette révolution va transformer à jamais à la façon de concevoir l'être humain et en ce sens, constituera un point tournant face à la façon de percevoir le suicide et le suicidé. En effet, « le suicide, destruction de soi dans et par son corps, suppose l'idée à la fois que ce corps nous appartient et que notre vie se réduit à lui » (Thomas 1993 : 92).

Dès lors, le suicide fascine et intrigue par son ambivalence, soit on le perçoit comme un non-sens, soit au contraire, on le voit comme un « foisonnement de sens cachés » (Thomas, 1993). Le suicide est polysémique, en ce sens où il ne correspond pas uniquement à un désir d'en finir avec la vie, mais il constitue également « une croyance secrète en une délivrance mystique, besoin de faire aux dieux une offrande magique, soumission passive au destin, abdication devant l'impossibilité de réaliser des ambitions incompatibles avec la finitude du sujet et même, si paradoxal que cela puisse paraître, désir de (mieux) vivre » (Thomas, 1988a : 461). Le suicide nous renvoie systématiquement à l'absurdité de l'existence, tout comme il nous confronte au sens, ou au manque de signification, que l'on accorde à l'existence.

Phénomène humain complexe et perturbant, le suicide a soulevé et soulève toujours bon nombre de questions. Tour à tour, plusieurs disciplines et sous disciplines ont tenté de rendre compte de ce phénomène. Selon les époques et les théories à la mode, le suicide a été analysé et observé sous différents angles, dont notamment ceux sociologique, psychanalytique, psychologique et autres.

1.3 Les théories du suicide

1.3.1 Durkheim, la sociologie et le suicide

Vers la fin du XIXe siècle, avec la publication de son ouvrage *Le Suicide*, Durkheim propose la première recherche globale sur le suicide. Un des plus grand mérite de Durkheim est d'avoir proposé une analyse à la fois générale, simple et cohérente d'un phénomène qui semblait inexplicable (Baechler 1975).

D'autre part, le succès de son étude transcende son apport à l'étude du suicide, puisqu'il a également réussi à montrer, par une méthodologie des covariations⁴ que la sociologie pouvait rendre compte d'un phénomène préoccupant qui semblait aux premiers abords relever de l'individualité. Avec Durkheim, un fait majeur apparaît: « le suicide n'est pas seulement d'ordre individuel, mais aussi d'ordre social ; les suicides sont des faits sociaux » (Baudry 1985b : 17). Ainsi, à partir de la situation française de l'époque, il voulait démontrer la prééminence des éléments sociaux au sein de la genèse du suicide.

En fait, il attribuait les causes de l'augmentation des suicides aux conséquences de la modernité qui se caractérise notamment par les méfaits de l'industrialisation sur l'harmonie des sociétés (Baudry 1985a : 27 et Pinguet 1984). D'une part, l'utilisation d'une approche sociologique lui a permis de rendre compte du phénomène du suicide comme étant généré par des forces extrinsèques à l'individu, et d'autre part, de lever le voile sur le rôle prédominant que joue, ou que peut jouer, la société au sein d'une telle problématique.

Afin de ce faire, Durkheim a fondé les assises même de sa recherche sur les travaux élaborés par les statisticiens moraux de l'époque et son ouvrage *Le Suicide* en constitue le brillant couronnement (Baechler, 1975 : 22). Ainsi, à partir des statistiques disponibles, il a mis de l'avant une étude des variations des taux de suicide qu'il explique principalement à partir de l'élaboration de deux concepts, soit: l'intégration sociale et la régulation sociale. Les différentes conjonctures de ces deux paramètres, l'intégration et la régulation, rendent compte de l'état moral de la société et engendrent quatre types suicidogènes distincts : suicide égoïste, suicide altruiste, suicide anémique et suicide fataliste. De telle sorte que "ce ne sont pas les individus qui se suicident mais la société qui se suicide à travers certains sociétaires" (Baechler 1975 : 22), ce postulat constitue ni plus ni moins la pierre angulaire de son raisonnement. Afin de ne pas sombrer dans un déterminisme social, il s'avère impératif de mentionner que Durkheim traite de situations sociales différenciées. Ainsi, au sein de ces situations on retrouve

⁴ Durkheim a été l'instigateur de cette méthode des covariations basée sur les dénombrements. Méthode

certaines individus dont « l'histoire personnelle prédispose à se laisser pénétrer par des forces externes » (Baudry, 1985 a : 29).

Durkheim définissait le suicide comme étant « tout cas de mort qui résulte directement ou indirectement d'un acte positif ou négatif, accompli par la victime elle-même et qu'elle savait produire ce résultat » (1985 : 5). Par ailleurs, dans la pensée durkheimienne, il existait différentes formes de suicide et dans ce même esprit le suicide se situe dans un continuum de comportements auto-destructeurs.

1.3.1.1 La typologie durkheimienne

Dans un premier temps, abordons le suicide « égoïste » qui survient au moment où, dans une société, le sentiment de solidarité est faible. Dans un tel cas, le *moi* individuel prend une importance considérable sur le *moi* social. Dans une telle situation, l'individu se trouve peu intégré aux groupes sociaux. Ce qui expliquerait notamment que les célibataires, les veufs ainsi que les personnes isolées seraient plus vulnérables au suicide que les individus mariés. Ainsi, le suicide se trouve donc inversement proportionnel au degré d'intégration de l'individu au sein du groupe social dans lequel il s'inscrit (Durkheim, 1985 : 223).

Si l'individu peut en venir à mettre fin à ses jours lorsqu'il est peu intégré à la société, il s'avère également vraisemblable que dans la situation inverse le résultat soit exactement le même. Ainsi, lorsque l'individu se trouve trop fortement intégré, il devient prédisposé à commettre un suicide de type altruiste. Durkheim trouvait que les militaires constituaient l'exemple par excellence d'une intégration excessive, où l'individu existe plus pour le groupe que pour lui-même, ce qui dans certains cas, peut amener l'individu à se sacrifier pour le bien-être ou l'idéal de son groupe. À titre d'exemple, on peut également penser aux kamikazes ou aux attentats-suicides en général, où un individu s'enlève la vie pour des raisons d'idéologie et dans l'espoir de faire avancer la cause pour laquelle il milite. Il s'agit en fait de la situation symétrique à celle du suicide égoïste décrit ci-haut.

qui sera, par la suite, le propre d'un courant de la sociologie contemporaine (Baechler 1975 : 22).

Le troisième type est le suicide « anémique ». Durkheim part de la prémisse suivante : « les besoins des humains sont illimités par nature, ils dépassent toujours les moyens de les satisfaire » (Baechler 1975 : 24). Ainsi, c'est à la société que revient le rôle d'exercer la régulation morale et par le fait même elle devient la détentrice de l'équilibre social.

« Seule, la société, soit directement et dans son ensemble, soit par l'intermédiaire d'un de ses organes, est en état de jouer ce rôle de modérateur ; car elle est le seul pouvoir supérieur à l'individu, et dont celui-ci accepte la supériorité » (Durkheim, 1930 : 275)

Ici, il nous semble pertinent de souligner le lien pouvant exister entre les phénomènes suicidaires et la réglementation de la société :

« La société n'est pas seulement un objet qui attire à soi, avec une intensité inégale, les sentiments et l'activité des individus. Elle est aussi un pouvoir qui les règle. Entre la manière dont s'exerce cette action régulatrice et le taux social des suicides, il existe un rapport » (Durkheim, 1930 : 264)

Par contre, lorsque la société est au prise avec des crises, il arrive régulièrement qu'elle en vienne à diminuer son degré de régulation et de réglementation ; cette atteinte à sa capacité cohésive se répercute notamment par l'apparition de l'anomie ainsi que par l'augmentation du taux de suicide. L'anomie correspond à une période lors de laquelle la société se définit par une inconsistance de lois, de règles ce qui engendre indubitablement une instabilité. Cette crise peut également toucher, à plus petite échelle, la famille. Ce serait de nos jours le divorce qui illustrerait bien les propos de Durkheim dans notre contemporanéité. En effet dans une perspective durkheimienne, on peut dire que le divorce entraîne « affaiblissement de la réglementation familiale » (Perrier-Durand 1998 : 42). Ce sont donc des sociétés, ou encore, des groupes sociaux trop permissifs ou dont les règles sont trop floues ou contradictoires qui, en suscitant l'isolement de leurs membres, engendrent le suicide anémique.

Par opposition, le suicide fataliste apparaît lorsque la société est au prise avec un excès de réglementation. Il s'agit dans ce cas d'une société oppressive qui comprime les individus en leur laissant l'amère impression d'être emmurés. « C'est le suicide des époux trop jeunes, de la femme mariée sans enfants » (Baechler, 1975 : 25).

Les quatre types de suicides se retrouvent donc regroupés en deux couples (égoïste/altruiste et anémique/fataliste) et l'excès, aussi bien que le manque de régulation ou d'intégration, engendrera des types de suicides distincts. Dès lors, théoriquement, une société qui aurait atteint son état d'équilibre connaîtrait des taux de suicide nuls. Ainsi, le déséquilibre social se trouve donc à la base de l'apparition du suicide, c'est donc au sein de « l'équilibre moral de la société » qu'on doit en chercher les causes (Baechler 1975 : 25).

Cependant, Durkheim nous met en garde : les sociétés complexes sont formées de plusieurs groupes sociaux et l'équilibre de chacun de ces sous-groupes peut s'avérer diamétralement opposé. En effet, une seule et même société peut générer à la fois, dans des sous-groupes distincts, les quatre types de suicide. On a qu'à penser aux militaires qui connaissent un excès de réglementation et qui se distinguent du reste de la société qui peut à l'inverse souffrir d'anomie.

Par ailleurs, il s'avère essentiel de préciser qu'au sein de son étude, Durkheim va plus loin qu'une simple catégorisation du phénomène suicidaire. En effet, comme le mentionne Baudry, Durkheim ne se contentait nullement de ne créer que des typologies, mais au contraire il tentait de rendre « compte de la permanence et de la variabilité des taux de suicide qui en sont le produit » (Baudry 1985a : 28). Bien que Durkheim ait relevé des variations à l'intérieur d'un même groupe social, il n'en demeure pas moins qu'il a constaté une stabilité de ces variations à court terme. Alors que des études à plus long terme permettent de constater que les taux connaissent des variations qui seraient orientées. En fait, pour Durkheim qui voyait les changements apportés par la modernité comme allant à l'encontre de l'évolution, le suicide apparaît un phénomène qui ne peut qu'augmenter avec le temps. Ainsi, la société moderne se serait trompée et en voulant rendre l'individu libre, elle l'a ni plus ni moins confiné à une insécurité permanente ainsi qu'à un état de solitude. En effet, un des effets dévastateurs de cette société est d'avoir ébranlé les solidarités qui maintenaient les individus. Ainsi, en anéantissant les interdits puisque « tout est permis : société de concurrence où chacun est condamné à

réussir, désert de la contingence où l'homme ne trouve plus la protection d'une condition stable et d'un devoir permanent » (Pinguet 1983 : 38).

Durkheim décrit dès lors le suicide comme étant essentiellement un mal de la modernité qui prend racine dans les dans les sociétés industrielles et qui tend à se chroniciser et à s'amplifier (Akoun, 1999). Il est important de mentionner que le néologisme durkhémien d'anomie correspond tout à fait à l'anarchie qui prédominait (du moins selon Durkheim) en cette fin de siècle et qui illustre « la tendance dégénérative de la modernité » (Pinguet : 1984 : 38). Pour ce chercheur, il ne subsistait aucun doute le suicide constituait un phénomène social ; un mal engendré par la modernité et par ses effets néfastes.

« *Le suicide* », a soulevé plusieurs critiques, mais il n'en demeure pas moins que son impact demeure majeur et qu'elle a permis une lecture différente de cette problématique. En fait, le principal reproche que lui attribuent plusieurs chercheurs, dont notamment Baechler (1975) et Halbwachs (1930), est que cette étude du suicide ne soit qu'un prétexte afin d'étudier la sociologie. Néanmoins, son travail sur le suicide constitue un point culminant dans la recherche sur cette question ; il a ouvert de nouvelles voies, des nouvelles perspectives de recherches qui ont permis d'alimenter plusieurs réflexions.

Pour sa part Baudry (1985), souligne le prodige auquel est parvenu Émile Durkheim en étudiant un phénomène qui se trouvait alors insaisissable du point de vue de sa discipline: la sociologie. Dès lors, le suicide n'est plus uniquement un phénomène individuel, mais s'avère également d'ordre social.

Pour les fins de cette recherche, nous retiendrons de l'étude de Durkheim, sa façon de percevoir le suicide comme émanant d'un phénomène social. Tout comme le fait qu'il situe le geste suicidaire non pas dans une catégorie tout à fait à part, mais bien comme se situant au sein d'une séquence de comportements dits autodestructeurs. Cependant, précisons que pour nous, le suicide n'est pas uniquement un phénomène qui résulte de

forces extrinsèques mais il doit être également être considéré dans ses facteurs intrinsèques, et tout autant, l'écho particulier de forces extérieures sur la psyché.

1.3.2 La psychanalyse et le suicide

"The fateful question for the human species seems to me to be whether and to what extent their cultural development will succeed in mastering the disturbance of their communal life by the human instinct of aggression and self-aggression" (Freud in Litman, 1967: 324)

Contrairement à Durkheim, pour qui le suicide provenait de forces externes à l'individu, Freud propose une vision du suicide qui repose principalement sur des forces internes ; des forces qui seraient immanentes aux individus. Cependant, il ne s'agit pas de voir les apports de Freud et Durkheim comme étant strictement opposés, mais bien comme pouvant être complémentaires. Puisque « leurs discours ne se rencontrent pas, mais ils se croisent et en somme, sans que chacun quitte sa dimension propre, ils se nouent » (Pinguet, 1984 : 35).

Au sein de ses ouvrages, Freud ne touche pas directement à la problématique du suicide, par contre, il y traite des processus et des facteurs qui s'y rattachent (Pinguet 1984 : 35 ; Baechler 1975 : 197). En fait, la théorie des pulsions de Freud nous permet de lever une partie du voile sur les mécanismes psychiques qui peuvent interagir dans le suicide. Nous sommes toutefois conscientes de l'ampleur et de la complexité de son apport, et nous nous limiterons aux éléments de la psychanalyse qui nous permettrons d'accéder à sa conceptualisation du suicide, et ce, indistinctement des auteurs (Freud, Klein, Lacan et autres).

1.3.2.1 La dualité des pulsions

C'est au sein de son ouvrage « Au-delà du principe de plaisir » qui parut en 1920 que Freud théorise sur les pulsions de mort et les pulsions sexuelles. Ainsi, chaque individu serait mu par des forces internes que constituent les pulsions de vie (éros) et la pulsion de mort (thanatos). Freud définissait la pulsion comme étant « l'expression d'une

tendance inhérente à tout organisme vivant et qui le pousse à reproduire, à rétablir un état antérieur auquel il avait été obligé de renoncer sous l'influence de forces perturbatrices extérieures » (Freud in Baechler 1975 : 46). Ainsi, la pulsion de mort tend vers son état d'origine qui est en fait un état inanimé ; l'objectif ultime de la vie est la mort et parallèlement, le non-vivant a préséance sur le vivant. Avec sa théorie des pulsions, Freud se détache littéralement des rationalistes du 18^e siècle pour qui les actions humaines étaient principalement guidées par la raison. En effet, avec la psychanalyse freudienne, l'humain n'est donc plus uniquement un animal rationnel puisqu'il est également mu par des impulsions irrationnelles qui peuvent être l'expression d'une pulsion (comme la pulsion sexuelle) ou encore d'un instinct (comme l'instinct de conservation).

Ces forces inhérentes que constituent les pulsions de vie ainsi que la pulsion de mort sont à la fois opposées et inextricablement liées. Cette liaison s'explique par le fait que la pulsion engendre systématiquement une tension en soi qui est nécessaire à la vie. Freud dira que la désintrinsication des pulsions est facteur de pathologie et qu'elle ne peut se réaliser complètement que dans la mort (Poissonnier 1998 : 84). En effet, les pulsions libidinales et la pulsion de mort sont loin d'être uniquement des antagonistes puisque ces deux forces se conjuguent notamment pour créer la vie : « la vie porte la mort et en porte la marque vivante » (Poissonnier 1998 : 20). Ainsi, les pulsions entraînent une tension permanente et inhérente entre pulsions de vie et pulsion de mort et cette tension qui résulte d'un jeu de force entre les pulsions est essentielle à la vie. En effet, la vie ne se définit que par sa fin immanente, et la mère en engendrant la vie donne systématiquement la mort. De tels propos remettent en question l'image romantique de la vie :

« Ne croyez pas que la vie soit une déesse exaltante (...) la vie est une boursofflure, une moisissure, elle n'est caractérisée par rien d'autre que par son aptitude à la mort » (Freud in Perrier-Durand, 1998 : 47).

On assiste donc à l'apparition d'une nouvelle conception de la vie et conséquemment de la mort, où cette dernière n'existe plus uniquement comme limite de la vie, mais comme un élément essentiel puisque à la fois originaire et « destinal » de son existence. Effectivement, Freud stipule une relation étroite entre mort et sexualité puisqu'il s'agit

de deux éléments essentiels à la possibilité d'une évolution. L'évolution étant considérée en tant que changement et non pas *a priori* comme une amélioration (Poissonnier 1998 ; Litman 1967).

1.3.2.2 Le suicide et l'ambivalence relationnelle

D'autre part, l'hypothèse de la pulsion de mort, telle que proposée par Freud, fait apparaître le suicide comme étant à la base du masochisme primaire (Pinguet 1984). Dans une telle perspective, le suicide se trouve à être en fait un retournement contre soi d'une agressivité qui, à prime abord, origine de l'extérieur (Freud 1915). Il subsisterait une confusion entre hétéro-agression et auto-agression, et dans une dynamique suicidaire toutes deux se retrouvent liées. Selon Menninger, un des nombreux successeurs de Freud, cette confusion s'expliquerait par le fait que le désir de tuer qui constitue une réaction originelle, se retourne contre le moi lors d'une rupture au sein des attachements extérieurs. Ainsi, ce désir de tuer se trouve libéré et redirigé contre « le moi comme objet substitutif du meurtre » (Baechler 53). C'est un peu la loi du Talion, en ce sens que « le moi doit souffrir en proportion directe de l'agressivité qu'il développe vers l'extérieur » (Baechler 53). Mais ce retournement sur soi se paie d'une dynamique douloureuse :

« les sentiments inconscients de culpabilité sont la conséquence de l'augmentation de l'agressivité interne. Plus l'agressivité et la haine, en rapport avec la non-satisfaction ou la mauvaise satisfaction des besoins primaires augmentent, plus les sentiments inconscients de culpabilité s'accroissent. Le besoin de punition est alors un compromis pour tenter de faire baisser la tension de ses sentiments négatifs dangereux. » (Hanus, 2000 :74)

Dans une telle perspective, le suicide constitue « le résultat de la tension maximale, de ce fait insupportable durablement d'un conflit radicalement contradictoire ici entre le désir, sinon le besoin, de fusion avec l'objet et celui, ceux de détruire complètement ce même objet, indice d'une ambivalence » (Thomas in Hanus, 1995 : 101). Conséquemment, il existe une ambivalence relationnelle face au moi qui est reléguées à un autre plan, ainsi qu'une ambivalence face à l'attachement.

« Dans le suicide, le moi est effectivement traité comme un objet extérieur. Les suicidés sont hautement ambivalents dans leurs attachements, où l'affectation se mêle fort d'hostilité. Enfin, les

suicides se trouvent précipités par une interruption soudaine des attachements ». (Menninger in Baechler, 1975 : 53)

Ainsi, les pulsions sont deux forces contradictoires qui s'opposent. Alors qu'avec l'ambivalence l'objet se retrouve à la fois investi d'amour et de haine, et ce, dans un même mouvement indissociable. Nous ne pourrions dans les limites de cette recherche situer l'origine psychique de ce mouvement. Retenons toutefois ceci : l'ambivalence exacerbée se situe notamment entre le **besoin de fusion** qui se heurte au **besoin de destruction**. Ainsi, la pulsion de destruction, qui englobe l'autodestruction de l'individu, permet de désigner de façon plus précise l'objectif ultime de la pulsion de mort (Laplanche et Pontalis : 364). Dans cette perspective, il n'existe pas d'acte plus ambivalent que le suicide, puisque nous ne connaissons rien de la mort, si ce n'est qu'elle est inévitable (Pinguet 1984 : 37). De plus, le fait d'attenter à ses jours proviendrait de « l'ambivalence extrême et des désirs très vifs de tuer (en se tuant soi-même) l'objet chéri/haï" (Hanus 1995 : 102). Ainsi, le suicide constitue un acte conscient et trouve son origine dans l'intra-psychique. Faisant partie du phantasme, la conduite suicidaire « prend plutôt la forme d'une succession de risques, sans précaution ni calcul, représentant une série d'appels la mort mêlés à une affirmation implicite de toute-puissance » (Prigent, 1994 : 83).

Ce type d'explication où la tendance suicidaire constitue une réponse à un conflit intra-psychique constitue la base de plusieurs auteurs contemporains, dont notamment Shneidman. Alors qu'avec Durkheim l'explication du suicide résidait essentiellement au sein de forces externes à l'individu. Dans une vision psychanalytique, le suicide s'explique essentiellement à partir d'une tension maximale entre les forces internes d'un individu. À ce sujet ce que nous retenons principalement est le fait que la mort ne soit plus une limite à la vie mais bien une de ses composantes inhérentes puisque la possibilité de la mort s'introduit avec la conscience même de la vie. De plus, l'existence d'une pulsion de mort qui serait présente chez les individus est contrebalancée par la pulsion de vie. On pourrait concevoir que ces pulsions « autonomes » au sein d'un individu, mais dont l'origine provient de l'intériorisation même de ses premières relations, soient exacerbées par les circonstances de la vie et de l'environnement.

Il nous semble donc pertinent de proposer à ce stade la position de Baechler, puisque ce dernier tente de combiner ces deux schèmes de compréhension qui, à prime abord, peuvent sembler contradictoires.

1.3.3 Baechler et le suicide

Contrairement à ses prédécesseurs, Baechler perçoit l'acte suicidaire comme provenant à la fois de forces intérieures et extérieures à l'individu. Il aborde donc la problématique suicidaire tant du côté des facteurs individuels que sociaux. De plus, sa conception du suicide se différencie également par le fait qu'il le perçoit essentiellement comme un acte pluriel. À ce sujet, le titre même de son ouvrage est évocateur : « *Les suicides* », et bien que le suicide soit multiple, qu'il prenne diverses formes, il n'en demeure pas moins qu'il constitue une réponse « logique » à un problème donné.

Baechler a créé une taxonomie des comportements suicidaires ; il distingue onze types distincts qu'il regroupe de façon plus générale en quatre catégories. Parmi ces dernières, figurent le suicide escapiste ou échappatoire (fuite, deuil, châtement) ; le suicide agressif (vengeance, chantage) ; le suicide oblatif (sacrifice et passage) et finalement le suicide ludique (ordalie et le jeu). Plusieurs propos que l'on retrouve présentement au sein du discours suicidologique, s'inscrivent directement dans la typologie de Baechler qui correspond au suicide escapiste : ainsi le suicide correspond à un moyen utilisé afin d'échapper à une souffrance, à un deuil, à une perte, et autres.

Pour Baechler, le suicide consiste, ni plus ni moins, en « tout comportement qui cherche et trouve la solution d'un problème existentiel dans le fait d'attenter à la vie du sujet » (1975 : 77). De plus, selon lui, la personne suicidaire se retrouve dans une impasse, où il lui semble ne plus avoir d'autre choix et où le suicide devient la seule alternative possible et imaginable (Hanigan 1987: 5).

Dans une telle perspective, se suicider ne signifie aucunement que l'individu en question ait au préalable décidé de mourir, mais bien qu'il recherche une solution afin de se

libérer d'une émotion intolérable (Hanigan 1987). Le suicide devient un moyen, et non une fin, utilisé afin d'échapper à une souffrance et/ou à un problème. Une telle perspective du geste suicidaire ressemble beaucoup à la vision en tunnel dont parle Shneidman où l'individu qui est en crise ne voit plus aucune issue possible. Pour notre part, ce que l'on retient de Baechler est la façon de percevoir le suicide comme émanant d'éléments, de facteurs ou de forces qui proviennent à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de l'individu.

1.3.4 Shneidman, la psychologie et le suicide

On peut difficilement traiter de la problématique du suicide en passant sous silence l'apport considérable de Shneidman qui est l'un des pères fondateurs de la suicidologie américaine. Selon lui, dans la société occidentale moderne, le suicide se définit comme un "acte conscient d'autodestruction ayant de multiples sources, et étant vécu par un individu dans un état de besoins psychologiques qui perçoit que le suicide est la meilleure chose qu'il lui reste à faire" (Hanigan 1987: 5).

En fait, le suicide devient une réponse à un état de souffrance ou de « psychache » (terminologie utilisée par Shneidman signifiant souffrance psychologique) et permet d'y mettre un terme. Par contre, ce type d'hypothèse qui se centre principalement sur un seul élément, ici la présence d'un *psychache*, nous semble se rapprocher de la « pensée unique ». Il n'en demeure pas moins que ce type de théorie, où le moteur du geste suicidaire serait plus la résolution de sa souffrance que la volonté de mourir ou de s'enlever la vie, nous semble prédominant dans le domaine de la suicidologie. Mais la question épistémologique qui se pose est: puisque tout individu au cours de son existence vit de la souffrance, qu'est-ce qui peut expliquer que certains se suicident et d'autres pas ?

1.4 Le processus suicidaire, la vision en tunnel de Shneidman

Maintenant qu'on a levé une partie du voile sur les différentes théories du suicide, il s'avère essentiel de définir un tant soit peu ce concept de suicide. Qu'entend-on par suicide ? Qu'inclut-on dans les phénomènes suicidogènes ? Bien que l'on se distingue de la suicidologie, il nous semblait pertinent de présenter la façon dont elle présente et tente de comprendre les phénomènes suicidaires. Pour ce faire, une présentation du modèle de Shneidman s'avère incontournable.

Bien que les auteurs en suicidologie s'entendent sur le fait que le suicide constitue un phénomène complexe et multicausal, il n'en demeure pas moins que la définition du comportement suicidaire a amené plusieurs controverses puisqu'il n'existe pas une définition du suicide. En effet, si le suicide correspond à se donner la mort, il existe néanmoins bon nombre de comportements autodestructeurs (alcoolisme, toxicomanie, refus de s'alimenter, etc.) qui sont connexes au suicide ou qui se retrouvent dans son continuum. Chez les hommes, la toxicomanie et l'alcoolisme deviennent trop souvent des sortes d'échappatoires, une façon de fuir la réalité ; un peu comme le suicide mais à un échelon moindre. Les mécanismes sont complexes entre l'abus de substances, la dépression, et le suicide. Il s'avère extrêmement ardu de savoir quelle est l'origine de ces comportements qui sont très souvent concomitants. Par exemple, est ce que la dépression est engendrée par l'abus de substances ou encore ne serait-ce pas l'inverse, une consommation sur une longue période qui entraînerait la dépression ?

Il ne s'agit pas ici de déterminer la séquence de ces comportements autodestructeurs mais bien de souligner leur concomitance et leur comorbidité. Ainsi, il existe plusieurs comportements autodestructeurs qui peuvent engendrer une mort dite prématurée, et dans une telle perspective, l'acte du suicide est plus difficilement saisissable (Santé Canada 1994). Il se peut qu'il se tienne dans une continuité de conduites, ainsi comme le mentionnait Durkheim :

« Les suicides ne constituent pas, comme on pourrait le croire, un groupe tout à fait à part, une classe isolée de phénomènes monstrueux, sans rapport avec les autres modes de la conduite, mais, au contraire, ils s'y relient par une série continue d'intermédiaires. Ils ne sont que la

forme exagérée de pratiques usuelles..... (ces différentes manières d'agir) procèdent d'états d'esprit analogues, puisqu'elles entraînent également des risques mortels qui ne sont pas ignorés de l'agent, et que la perspective de ces risques ne l'arrête pas ; toute la différence, c'est que les chances de mort sont moindres » (Durkheim in Santé Canada 2)

Le terme suicide comprend en lui-même plusieurs aspects ou phases que constituent: l'idéation, la tentative et le suicide complété. La première étape ou le premier pas vers le suicide serait l'idéation⁵ suicidaire. Il s'agit de l'étape lors de laquelle l'individu aperçoit comme solution à ses problèmes la possibilité de mettre un terme à sa vie. À ce moment le suicide n'occupe pas toute la place dans les pensées de l'individu mais il peut en venir à prendre une importance de plus en plus grande, voir même devenir une pensée obsédante. L'obsession même de la possibilité de se donner la mort peut en soi rendre confus et donc, par extension bloquer la « pensée ».

La vision en tunnel de Shneidman fait référence au moment où l'on retrouve une **crystallisation** des pensées suicidaires. À ce moment l'individu ne voit plus de solutions à ses problèmes et dans cette situation le suicide devient, à ses yeux, la seule alternative possible. Un sentiment d'obsession face à l'idéation suicidaire s'installe peu à peu et l'individu se met à élaborer des plans (Où ? Quand ? Comment ?). À cette étape c'est ce que les auteurs nomment les idéations suicidaires sérieuses (Hanigan 1987, Shneidman 1993). Lorsque survient le passage à l'acte, c'est la tentative de suicide, ou encore le suicide complété.

Il est important de noter le fait que des événements extérieurs ou intérieurs peuvent venir altérer la situation, et ce, à tout moment. Par conséquent, ce n'est pas parce que le processus suicidaire est enclenché que systématiquement le suicide est inévitable. Il n'existe donc pas de linéarité entre les différentes phases (idéation, tentative et suicide-complété) du processus suicidaire. Ce n'est pas parce qu'un individu a des idéations sérieuses qu'il va irrémédiablement mettre un terme à ses jours. En effet **les facteurs de risque**, comme la toxicomanie, peuvent être contrebalancés **par les facteurs de**

⁵ Il existe des distinctions entre les idéations passagères (qui n'a jamais songé au suicide ?) et les idéations sérieuses, où l'idée du suicide devient ni plus ni moins qu'obsédante.

protection tel qu'un bon réseau de soutien, par exemple. Nous reviendrons sur ces notions au sein du prochain chapitre.

1.5 Conclusion :

Nous retenons donc que le suicide est un phénomène complexe dont la perception a fluctué à travers les époques et les sociétés. De plus, en voyant le suicide comme un moyen et non pas comme la manifestation d'un désir de mourir, on doit se mettre à rechercher les sens que revêt le suicide. Comme le disait si bien Baudry : « si l'on ne se contente plus de dire qu'on se tue parce qu'on veut mourir, alors ce ne sont plus seulement les causes de l'acte qu'il faut élucider, mais bien, préalablement, les sens divers qu'il peut revêtir, qu'il faut connaître » (1985 27-36). En accord avec la vision de Baechler et celle de Thomas (1993), nous considérons le suicide comme étant essentiellement polysémique :

« Le fait de se donner la mort cache en fait des attitudes fort différentes faisant, à la limite, de chaque acte suicidaire, phénoménologiquement, un acte unique, incitant à se méfier de toute classification commode (voire nécessaire) scientifiquement mais humainement dangereuse, si bien que l'on ne devrait parler de suicides qu'au pluriel. » (Thomas 1993 : 82)

Cette polysémie du suicide ainsi que les différences existantes face à la perception même du geste suicidaire nous amènent à confirmer l'importance de recherches multidisciplinaires sur le sujet. Par ailleurs, on s'aperçoit également du peu de place dans ce domaine de recherche qui est accordée aux études transculturelles et plus spécifiquement anthropologiques. D'autre par, l'envers de médaille est sans aucun doute qu'une des conséquences du constat de polysémie consiste à « mystériser » le suicide (Baudry, 1985 : 27-36). Cette mystérisation du suicide et du processus suicidaire est loin d'être bénéfique. En effet, d'une part elle permet de garder un contrôle du savoir et d'autre part, elle participe à une vision du suicide comme relevant de la fatalité. Ce qui nous fait ici penser à la notion de Savoir-Pouvoir de Foucault, un tel raisonnement engendre dans la conscience collective un sentiment de fatalité envers le suicide.

Avant même de tenter d'observer cette problématique sous un angle plus spécifiquement anthropologique, il s'agit à prime abord de voir l'état des connaissances actuelles en ce qui a trait à la problématique suicidaire chez les hommes âgés. Ainsi, dans le chapitre suivant nous tenterons de cerner l'apport de la suicidologie dans la compréhension du phénomène suicidaire au sein de la population des aînés. L'éclairage de l'épidémiologie nous permettra de saisir la vision suicidologique de la problématique suicidaire des hommes âgés.

Chapitre 2 : Problématique spécifique

Le suicide chez les hommes âgés

Au sein de ce chapitre nous aborderons donc de façon plus précise la problématique du suicide chez les hommes âgés. Il s'agit de réaliser un bilan des connaissances actuelles de la suicidologie sur le sujet : les caractéristiques du suicide chez les aînés, les données épidémiologiques, les particularités du suicide chez les hommes âgés et plus spécifiquement la situation québécoise, les principaux facteurs de risque, ainsi que de présenter les bases du modèle écologique. Par ailleurs, nous tenterons de soulever les pistes qui pourraient éventuellement nous permettre de dépasser ce modèle écologique, en incluant les dimensions plus proprement socio-anthropologiques présentées dans le chapitre suivant.

2.1 Données épidémiologiques générales

Les études épidémiologiques révèlent une augmentation importante des taux de suicide au sein des dernières décennies, et ce, dans l'ensemble des pays industrialisés qui comptabilisent les décès par suicide (Diekstra, 1996 ; Murphy 2000). Avec les années, le suicide est devenu un problème de santé publique des plus importants, et le Québec ne fait pas exception. En effet, si l'on compare les taux de mortalité par suicide chez les hommes, les endroits où figurent les taux les plus élevés sont : la Suisse, la France, la Belgique et les pays scandinaves, le Québec, ensuite la Finlande et la Hongrie (Mercier et St-Laurent 1998).

En fait, selon les estimations de l'OMS, il y aurait à travers le monde entre 440 000 et 818 000 individus qui s'enlèveraient la vie chaque année (Diekstra 1996). Cependant, il n'existe pas une seule définition du suicide et par le fait même, on ne retrouve pas de critères mondiaux standardisés afin d'en classifier les cas de décès (Moscicki, 1995 : 138). De la sorte, il s'avère impossible de percevoir l'acte du suicide comme correspondant à une réalité « objective » totalement détachable de la société dans laquelle il s'inscrit. Puisque, comme le disait si bien Baechler, « les suicides ne sont pas

des données de fait, des objets sociaux, qu'une technique améliorée de collecte permettrait de saisir plus fidèlement : ils sont *construits* par ceux qui les perçoivent. Les statistiques officielles ne sont ni justes ni fausses, ce sont des *points de vue* » (1975 : 33).

Ainsi, ces données quantitatives que constituent les statistiques ne reflètent pas la réalité mais créent une distorsion plus ou moins importante de cette dernière. Cependant, bien que l'on remette en question la validité des statistiques, il n'en demeure pas moins qu'elles s'avèrent utiles et précieuses dans l'élaboration d'un tableau plus ou moins global de la situation du suicide au Québec. Il s'agit ni plus ni moins de rester vigilant face à l'interprétation, parfois outrancière, des données obtenues.

En ce qui a trait à l'augmentation des taux de suicide au sein de la population québécoise, les dites statistiques sont révélatrices : le Québec a connu au cours des dernières décennies une augmentation accrue et peu enviée. En effet, des études effectuées à travers le Canada nous démontrent que la Belle province se démarque face au reste du Canada notamment par ses hauts taux de suicide (Mercier et St-Laurent, 1998; Institut national de santé publique du Québec, 2004). En effet, au Québec, en une vingtaine d'années, plus précisément de 1976 à 1996, l'ascension des taux de suicide a été considérable et se chiffre à 62% pour l'ensemble de la population (Charbonneau et Houle 1999). Comparativement à l'ensemble du Canada, cette même période se traduit par une certaine stabilité. Dans les faits, il s'avèrerait plus juste de dire que le Canada a subi une légère augmentation de ses taux de suicide, mais il semblerait que ce soit l'importante ascension du taux de mortalité par suicide du Québec qui en serait responsable.

De façon plus précise, cette augmentation fulgurante du taux de suicide québécois s'est principalement fait sentir au sein de la population masculine. En effet, entre 1971 et 1996, on remarque une évolution des taux de suicide qui se traduit au sein de la population féminine par une hausse de 54% ; alors que chez les hommes l'augmentation

atteint pratiquement les 100%⁶. Ainsi, de nos jours, les hommes québécois se suicident 4 fois plus que leur homologues féminins.

D'autre part, bien que le suicide chez les adolescents soit très médiatisé, ce n'est pourtant pas au sein de ce groupe d'âge que l'on retrouve les taux les plus élevés. En fait, au Québec, entre les années 1995-1997, les groupes d'âge qui connaissent les plus hauts taux de suicide sont les hommes de 40 à 44 ans, ainsi que les femmes de 45 à 49 ans (Ministère de la Santé et des Services Sociaux, 1999). Contrairement à ce que préconise la croyance populaire, le suicide ne constitue nullement un phénomène distinctif de la jeunesse ; on le retrouve aussi bien à tous les âges de la vie que dans toutes les strates de la société. Cependant, il n'en demeure pas moins que ce geste se trouverait⁷ investi d'un sens différent d'une étape à l'autre de la vie ; on ne se suicide pas pour les mêmes raisons, que l'on ait 15 ou 75 ans. En effet, bien que les motivations du suicide divergent d'un individu à l'autre, il reste que le suicide des adolescents constitue une problématique différente de celle des aînés. Il s'agit ici maintenant de donner un aperçu de la façon dont se présente la problématique suicidaire chez les hommes âgés du Québec.

2.2 Le suicide chez les hommes âgés : la situation québécoise

2.2.1 Données générales comparatives

Le suicide chez les aînés constitue une réalité d'autant plus alarmante que la population vieillissante est sans cesse grandissante. En effet, le Québec, tout comme l'ensemble des pays industrialisés, se retrouve présentement dans une forme de transition démographique qui s'induit notamment par un vieillissement de sa population. Phénomène qui s'explique, du moins en partie, par une double conjonction, à savoir: une augmentation de l'espérance de vie, suite aux progrès médicaux, notamment de la

⁶“Le BSQ (Bureau de la Statistique du Québec) remarque qu'entre 1971 et 1996, le taux général de suicide a augmenté de 3,0 décès par 100 000 chez les femmes et de 15,6 chez les hommes. En 1971, les hommes (15,6)présentaient un taux nettement supérieur à celui des femmes (5,5) et la croissance du taux masculin a été plus importante pendant ces années que chez les femmes.

⁷ Les raisons événementielles ne sont pas les mêmes mais le fond se ressemblerait.

prévention, combinée à une baisse de la fécondité qui s'explique notamment par la révolution sexuelle des années 70.

Dans la majorité des pays industrialisés, les taux de suicide augmentent avec l'âge, et ainsi, c'est au sein de la population des hommes âgés caucasiens « older white male » (65 ans et plus) que l'on retrouve les taux les plus élevés (Moscicki, 1995 ; Schmitz-Scherzer 1995 ; Conwell 1992; Takahashi et al 1998 ; Lester et Tallmer 1994 ; Klinger 1999). De nos jours aux États-Unis, 20% des suicides sont le fait de personnes âgées alors que ces dernières ne représentent que 13% de la population totale (American Association of Suicidology 1999).

Par contre, la situation au Québec est quelque peu différente. En effet, il s'avère intéressant de noter que depuis une dizaine d'années au Québec, la distribution des suicides en fonction de l'âge ne suit pas la même tendance que celle que l'on retrouve dans le reste du Canada ainsi qu'aux États-Unis. Ces derniers se caractérisent notamment par une augmentation du potentiel suicidaire au sein des populations adolescente et aînée. Alors, que pour sa part, le Québec se démarque par une augmentation encore plus importante au sein de la population adolescente et par une certaine stabilité des taux de suicide chez les aînés (Mishara 1999 ; Boyer et al 2000 : 355). Néanmoins, derrière cette stabilité apparente se cache une augmentation progressive du nombre de suicide chez les aînés. Au Québec de 1950 à 1999, on assiste à une augmentation importante du taux de suicide chez les hommes âgés. En effet, au cours de cette période le taux de suicide est passé de 8,9 à 34,0 par 100 000 habitants, alors que chez les femmes l'augmentation est plus ténue, à savoir de 2,1 à 7,1 par 100 000 habitants (Legris et Prévillle, 2001 : 198).

De nos jours, selon les rapports du coroner du Québec il y aurait environ une centaine d'hommes âgés qui se donneraient la mort chaque année, et ce, c'est sans considérer que chez les aînés le nombre réel de suicides se trouve largement sous représenté. En effet, l'ensemble des chercheurs s'entend sur le fait que les taux de suicide connaissent une importante sous déclaration, et cette dernière se retrouve à être encore plus flagrante

dans le cas de la population âgée (Mishara 1999 ; Carollo et De Leo 1996 ; McIntosh 1994 ; Miller 1978 ; Schmidtke and Weinacker, 1991).

Cette sous-déclaration est entre autres attribuée au fait que les coroners ont tout simplement moins tendance à enquêter lorsqu'ils se retrouvent face au décès d'un individu âgé. En effet, les autorités sont d'autant moins suspicieuses lorsque l'aîné est retrouvé mort dans son lit. Cette réalité est d'autant plus marquée lorsque l'individu en question était déjà très malade, puisque dans de telles circonstances les coroners ont plus souvent tendance à indiquer « la mort naturelle » comme cause de décès (Mishara 1999 ; Carollo et De Leo 1996). Dans la vie de tous les jours, il n'est pas toujours aisé de dresser une ligne entre un suicide et un arrêt volontaire de manger ou encore, entre l'oubli de prendre ses médicaments et le désir d'un individu de mettre un terme à sa vie. De même qu'il est souvent difficile de faire la distinction entre un suicide et un accident de la route ou piétonnier. Ce qui nous amène à considérer l'existence de plusieurs zones grises qui rendent ardue la distinction d'un acte suicidaire. En effet, comme on l'a noté au chapitre précédent, les comportements autodestructeurs, tout comme les comportements à risque, font partie d'un continuum :

« On se tue tout aussi bien en refusant de se nourrir qu'en se détruisant par le fer ou le feu. Il n'est même pas nécessaire que l'acte émané du patient ait été l'antécédent immédiat de la mort pour qu'elle en puisse être regardée comme l'effet ; le rapport de causalité peut être indirect, le phénomène ne change pas pour cela de nature » (Durkheim, 1930 : 3).

D'autre part, une fois le constat de suicide effectué, il est fréquent de voir des familles désirer cacher cette réalité. Le suicide entraîne souvent au sein des proches un sentiment de culpabilité, une impression d'avoir failli à leur rôle de soutien (Andrian, 1991 : 101). Selon Andrian (1991), ce type de déni de la part de la famille serait en partie explicatif du phénomène de la sous-déclaration des décès par suicide chez les aînés. Les enfants du suicidé éprouvent souvent du déni face au suicide, suscité par une impression de ne pas s'être correctement occupés de leurs parents. De plus, il semble que les notes de suicides sont rares au sein de la population âgée, mais lorsque présentes, on y retrouve une détermination, une intention claire, et ce, avec une bonne dose de détachement

émotif (De Leo, Meneghel 2001). D'autre part, dans les cas où la note est retrouvée, il semble qu'il ne soit pas rare que les familles détruisent la note de suicide du défunt afin de déguiser le décès en mort naturelle.

Cependant, la sous-déclaration de suicide chez le groupe des aînés est loin de constituer un signe distinctif de la réalité québécoise. En effet, ces facteurs qui contribuent à la sous-déclaration se retrouvent aussi bien aux États-Unis, dans le reste du Canada que dans l'ensemble des pays qui compilent les taux de suicide ; ils ne sont donc pas explicatifs de la différence. Alors, comment expliquer le fait que les aînés québécois se suicident moins que leurs homologues américains? Une des raisons invoquées par Mishara (1999) est de considérer le suicide comme étant un phénomène générationnel. En effet, la cohorte des personnes âgées d'aujourd'hui, au cours des décennies passées, a connu des taux de suicide relativement bas par rapport aux générations subséquentes.

Cette explication, bien qu'elle soit intéressante, n'apporte cependant pas les éléments pouvant expliquer pourquoi cette génération spécifique connaîtrait des taux de suicide peu élevés. Par ailleurs, Mishara (1999) n'offre pas de référence avec d'autres pays permettant une comparaison ; il aurait été en effet intéressant de connaître à travers le temps l'évolution des taux de suicide au sein de la cohorte actuelle des personnes âgées des États-Unis. Or, d'après une impression tirée de nos lectures, la cohorte des aînés américains d'aujourd'hui a également connu des taux de suicide relativement bas comparativement aux générations suivantes. Par conséquent, la différence que l'on dénote entre le Québec et les États-Unis ne pourrait s'expliquer à partir de ce vecteur des différences générationnelles.

2.2.2 Aperçu des facteurs sociaux agissant dans les cohortes actuelles

Alors, comment expliquer les taux de suicide peu élevés au sein de la population des aînés québécois d'aujourd'hui ? Il serait sans doute pertinent de se pencher sur l'influence probable de la religion catholique face à la réalité québécoise du suicide. À ce propos, Mishara (1999) rapporte que des études précédentes, notamment celle de Lester (1994) ne permettent nullement de conclure à un lien possible entre le niveau de

croissance ou de pratique religieuse et la possibilité d'attenter à sa vie. Néanmoins, il nous semble non négligeable de considérer les différents apports de la religion catholique, et ce ne serait-ce que face aux valeurs qu'elle inculquait. En effet, cette dernière prônait les vertus de la souffrance qui pouvait permettre notamment de gagner son ciel. Ainsi, contrairement aux générations subséquentes pour qui la recherche du plaisir immédiat tente de reléguer dans un coin et d'occulter toute particule de souffrance, la religion catholique, pour sa part, en faisait une vertu. Il s'avère ici pertinent de regarder ce trait socio-anthropologique de plus près.

Jusqu'à la Révolution Tranquille, la religion catholique a joué un rôle prépondérant au sein de tous les échelons de la vie québécoise. En effet, le clergé et la religion étaient omniprésents au Québec et avaient main mise sur la majorité des institutions politiques, scolaires et autres. Ainsi, est-il impossible aujourd'hui de balayer du revers de la main l'influence ecclésiastique qui s'est fait sentir à travers toute la population québécoise ? Par conséquent, il s'avère important de garder en tête que jusqu'à tout récemment, elle offrait un sens à la vie et à l'existence, et qu'encore de nos jours, elle structure d'une certaine façon notre façon de percevoir le monde. En revanche, nous ne prétendons nullement que l'influence ecclésiastique n'ait été que favorable. En effet, l'Église catholique québécoise a commis des excès en exerçant entre autres un contrôle excessif. Néanmoins, il nous semble que son influence constitue toutefois un élément qui peut contribuer à expliquer, du moins en partie, les différences que l'on retrouve en ce qui a trait au phénomène suicidaire au sein des différentes générations.

Dans un autre ordre d'idée, Mishara (1999) suggère qu'en plus des différences intergénérationnelles, une autre facette explicative du relatif faible taux de suicide chez ce groupe d'âge se retrouve au sein d'une analyse des facteurs de risque. En effet, l'auteur part de la prémisse selon laquelle le taux de suicide, pour un sous-groupe donné, est fonction « de la détresse psychologique, des problèmes de santé mentale et du bien-être général » (Mishara 1999 : 34). Ainsi, contrairement aux dires des croyances populaires selon lesquelles les personnes âgées constituent un groupe défavorisé, les résultats de l'enquête « indiquent que, parmi tous les groupes d'âge, ce sont les

personnes âgées qui vivent le moins de détresse psychologique, qui sont les plus satisfaites de leurs relations familiales, de leurs amis et de leur qualité de vie » (Mishara 1999 : 34). Au sein de cette étude, la détresse psychologique a été calculée à partir d'une série de 14 questions fermées (voir en Annexe 1). Il nous semble essentiel de préciser, ce qui peut sembler aller de soi, la subjectivité des données analysées.

En effet, les sentiments de détresse psychologique tout comme la souffrance, d'ailleurs, constituent des données essentiellement subjectives et difficilement comparables d'un individu à un autre. Ainsi, à la lumière du contexte sociohistorique, l'analyse des résultats pourrait être réinterprétée de façon complètement différente. Le seuil de tolérance s'établit en fonction d'une multitude de facteurs et connaît donc des variations selon les différentes cultures, ainsi qu'à l'intérieur des différents sous-groupes d'une même culture.

Ainsi, au sein de la population des hommes âgés, il est important de tenir compte de l'omniprésence de la religion catholique. En effet, comme nous l'avons mentionné précédemment, nous ne pouvons occulter la présence du christianisme, puisque les aînés d'aujourd'hui ont été élevés à travers les prémisses d'une religion forte, structurante et contrôlante à bien des égards. Ils ont vécu dans un climat où la détresse ainsi que la misère possédaient leur lot de valeurs positives puisqu'elles leur permettaient notamment de leur ouvrir les portes du paradis. Mais au-delà de la présence d'une idéologie religieuse on retrouve au sein de la population des aînés un goût de l'effort, de l'accomplissement devant l'adversité, des valeurs qui sont moins présentes dans un monde où la facilité doit régner.

De manière encore plus spécifique, nous estimons que la socialisation masculine pourrait également être en partie explicative du fait que les hommes âgés ne soient pas portés à exprimer leur souffrance (Canetto et Lester 1998). En effet, la socialisation masculine qu'ont connue les hommes âgés d'aujourd'hui misait essentiellement sur la force de l'homme. Ils ont vécu au sein d'un univers où il était valorisé de surmonter les difficultés sans se plaindre. Il n'est donc pas étonnant que les individus âgés aient un

seuil de tolérance à la souffrance plus élevé ou, tout simplement, qu'ils ne soient pas portés à verbaliser cette souffrance qui les occupe. D'autre part, il s'avère essentiel de se remémorer qu'ils ont vécu des périodes de guerres mondiales, il n'est donc pas difficile d'imaginer que dans un tel contexte les barèmes de la souffrance soient totalement différents que pour des individus issus d'autres générations. Précisons toutefois que ce facteur est ici interprété comme un facteur de protection qui devient un frein au suicide. Par ailleurs, on peut également imaginer que le sens de la relative importance accordée par ces cohortes à l'examen de la souffrance peut jouer à l'inverse, et que l'impossibilité de symboliser puisse à l'opposé se traduire dans le passage à l'acte. Car le passage à l'acte, si on a en tête les théories psychanalytiques, permet la décharge directe des tensions et des affects, sans être pour autant modalisé par les voies de la pensée.

En définitive, il n'est pas aisé d'isoler les composantes qui font en sorte que la situation québécoise soit différente. S'il est vrai que le taux de suicide des personnes âgées québécoises s'avère moins alarmant qu'ailleurs, il n'en demeure pas moins que le nombre d'hommes âgés qui s'enlèvent la vie chaque année est trop élevé. En fait, si l'hypothèse explicative du faible taux de suicide chez les aînés québécois, selon les cohortes est valable, on doit s'attendre à une augmentation encore plus accrue des taux de suicide chez les aînés dans les générations à venir. De telles suppositions, laissent présager un avenir plutôt sombre pour la population des baby-boomers (nés entre 1945 et 1955) qui connaît déjà des hauts taux de suicide.

2.3 Les caractéristiques du suicide chez les aînés

2.3.1 Une réalité trop souvent occultée

À travers la littérature de la suicidologie, on retrouve bon nombre de raisons concomitantes qui justifient, à des degrés différents, les lacunes de la recherche en ce qui a trait à la réalité suicidaire chez les aînés. Cependant, avant même de se pencher sur les causes, il nous semblait important de souligner que cette occultation de la réalité du suicide au sein de la population âgée se trouve à être en fait très révélatrice de sens.

Nous reviendrons de façon plus spécifique sur le phénomène de la marginalisation des aînés, au sein de la section sur la conception de la vieillesse du prochain chapitre.

Un des premiers arguments présenté par les chercheurs afin d'expliquer cette occultation, réside dans le faible taux de mortalité par suicide au sein même de ce groupe d'âge. En effet, au sein de la population âgée de 65 ans et plus, le suicide survient pour un très faible pourcentage de décès, en ce sens, il ne constitue donc pas une cause importante de la mortalité pour ce groupe d'âge. Alors qu'à l'opposé, en 2001 la mort par suicide constitue la première cause de décès au sein de la population masculine âgée de 15 à 29 ans (Institut national de santé publique du Québec, 2004).

2.3.2. Acceptabilité sociale du suicide des aînés

D'autre part, les chercheurs constatent que le suicide d'une personne âgée semble plus facilement acceptable pour la population en général que le suicide d'un jeune. En effet, la personne âgée a vécu alors que le jeune a « toute sa vie devant lui ». L'opposition entre les deux met de l'avant le drame sous-jacent car l'acceptabilité du suicide chez les aînés est encore plus flagrante lorsque l'individu en question est au prise avec une maladie grave et dégénérative. En effet, le suicide d'un vieillard malade qui mettrait fin à ses jours alors qu'il est atteint d'une maladie qui diminue sa qualité de vie peut être perçu comme un acte de courage.

Nous n'avons qu'à penser au suicide de Pauline Julien, atteinte d'aphasie, et qui a mis fin de ses jours à l'âge de 70 ans. Le message diffusé suite à sa mort par les médias en était un de courage et d'admiration pour l'héroïsme dont aurait fait preuve ce personnage public. De plus, on peut même supposer que cette notion de courage est encore plus fortement associée au cas de suicide chez les hommes, et ce encore plus lorsque l'individu en question se retrouve en perte d'autonomie fonctionnelle. Une telle acceptabilité sociale est désarmante, et ce d'autant plus lorsque cette attitude permissive se retrouve au sein des intervenants. Dans la vie de tous les jours des personnes âgées, une telle attitude de la part des intervenants peut se traduire par un manque soutien, de repérage et des services d'interventions nécessaires.

Cette acceptabilité face au suicide que l'on relie à l'âge nous amène à nous questionner sur la valeur de la vie humaine, qui dans nos sociétés occidentales, semble inexorablement se déprécier avec les années. En effet, les valeurs véhiculées par la société sont principalement celles que l'on rattache à la jeunesse, telles que le travail, la force, la beauté, l'autonomie fonctionnelle, l'indépendance et autres. Ici un petit mot sur ce concept sur-utilisé « d'indépendance », qui nous dérange d'autant plus que dans la réalité les êtres humains sont dépendants des autres, et ce, bien entendu à différents degrés. Autre leurre qui se situe cette fois, dans la croyance que cette indépendance est gage de liberté. Aussi, il semble qu'admettre notre dépendance, du moins relative aux autres serait une stratégie de vie puisque : « vivre, c'est littérairement nous arracher à l'idée de mort en nous reliant à une chaîne de vie avec d'autres » (De Sève 1994 : 32).

Toujours est-il que cette dévaluation de la vieillesse et des valeurs qui s'y rattachent nous amène à nous questionner face à l'importance accordée à ce temps de l'existence. En effet, le fait que la vie des plus jeunes semble plus importante que celles de ces aînés, nous amène à nous poser la question : « Is dying young worst than dying old? » (Jecker et Schneiderman, 1994 : 66).

En effet dans notre société, il nous semble contre nature de perdre un enfant, alors que le vieillard a sa vie derrière soi. Cependant, cette façon de voir la vie et de percevoir les différentes étapes de la vie ne constitue pas une façon de faire universelle. En effet, dans plusieurs pays du Tiers-Monde (ou pays en voie de développement), la perte d'un individu à l'âge adulte est souvent plus déplorable que celle d'un enfant. Il s'agit de populations qui connaissent des taux de mortalité infantile qui sont très élevés, on se préoccupe plus de la mort d'un adulte que de celle des jeunes enfants. Dans ce même ordre d'idées, Thomas (1989) distingue deux grands types de sociétés : celles à accumulation des hommes versus celles à accumulation des biens. Les premières sont principalement axées sur un temps circulaire et elles sont empreintes d'un univers beaucoup plus investi par les symboles que par les signes. Dans ces sociétés la mort a sa place et joue un rôle considérable. Alors que les sociétés à accumulation de biens

connaissent un temps linéaire et cumulatif. Au sein de ces sociétés où les machines et techniques sont passées maîtres, la mort se retrouve déniée et les rites funéraires se simplifient constamment et connaissent une professionnalisation. Dans les premières, l'expérience est valorisée, alors que dans les secondes ce qui est valorisé ce sont les savoirs techniques, forcément rapidement obsolètes de sorte que l'expérience même de la vie s'avère, au bilan, moins valide socialement.

Ainsi ces éléments que l'on retrouve au sein de nos sociétés dites occidentales contribueraient à augmenter l'acceptabilité du suicide chez les aînés au sein de la population en général, ce qui peut les amener à voir le suicide comme un modèle à suivre. En plus, du manque d'information à l'égard du suicide chez les aînés ainsi que de l'acceptabilité, il subsiste d'autres caractéristiques du suicide au sein de cette population dont notamment le faible taux de tentatives.

2.3.3 Faible taux de tentatives

En effet, une autre particularité du suicide chez les aînés est le faible taux de tentatives par suicide complété (Mishara 1997 ; Monfort 2000 ; De Leo et Meneghel 2001). En effet, si l'on compare le ratio entre le nombre de tentatives par rapport au nombre de suicides complétés, on se rend compte que les tentatives de suicides sont beaucoup plus présentes au sein de la population des adolescentes. Bien que les hommes se suicident plus que les femmes, ce sont ces dernières, et principalement les adolescentes, qui commettent le plus de tentatives de suicides.

Cependant, il est important de mentionner que les idéations tout comme les tentatives constituent des phénomènes difficilement quantifiables, et qu'au Québec, il n'existe pas de banque de données qui relèvent ces phénomènes sur une base récurrente. Néanmoins, d'une façon sporadique, Enquête Santé Québec tente de répertorier et de chiffrer, à l'aide de questionnaires, les idéations ainsi que les tentatives de suicide. Les données sont recueillies par sondage, où les individus déclarent avoir ou non fait une tentative de suicide. Il est donc important de garder en tête qu'il ne s'agit non pas des cas

d'hospitalisation suite à une tentative de suicide mais bien le témoignage d'un individu qui prétend avoir attenté à ses jours.

Au sein de la population âgée on dénombre, plus ou moins, de 3 à 4 tentatives de suicide par suicide complété, alors que chez les adolescents les ratios de tentatives sont beaucoup plus importants. Par exemple en 1998, Statistique Québec a dénombré plus de 120 tentatives par suicide complété pour la population des jeunes de 15 à 24 ans (chez les adolescentes le taux de tentatives frisent les 150 tentatives par suicide complété). Alors que pour la même période, dans la population en général (hommes et femmes de tous âges confondus) on constate environ 28 tentatives par suicide complété (Boyer et al 2000).

Les chercheurs (Klinger 1999 ; De Leo et Meneghel, 2001) attribuent le faible taux de tentatives des aînés à l'hypothèse selon laquelle les personnes âgées seraient plus décidées à mourir. Parallèlement, ils ont tendance à interpréter les hauts taux de tentatives de suicides des adolescentes comme étant une sorte de moyen de communication, d'un appel désespéré à l'aide. Un autre postulat amené par les chercheurs tente d'expliquer cette réalité en terme de fragilité de la santé des aînés. Ces derniers étant physiquement plus faibles ou encore ayant plus accès à des médicaments fortes dont l'interaction peut par ailleurs s'avérer explosive, il peut s'avérer plus facile de mettre un terme à leur vie.

2.3.4 Principaux moyens utilisés

Plusieurs auteurs (Cattell et Jolley, 1995 ; Monfort 2001 ; Pronovost et al, 1991) relèvent le fait que les personnes âgées utilisent des méthodes carrément létales afin d'attenter à leur vie. Parmi ces méthodes, figurent : la défenestration ; les armes à feu ; les armes blanches ; la pendaison ; et l'intoxication par les gaz d'échappement des voitures, méthode privilégiée dans les pays anglo-saxons (McClure 1984). Alors que chez les femmes, on retrouve principalement l'empoisonnement, la noyade et la pendaison (Pronovost et al, 1991).

Outre ces moyens expéditifs, les aînés utilisent également des méthodes dites indirectes afin d'attenter à leur vie tels que le jeûne, « l'oubli » et/ou un arrêt volontaire des médicaments ou encore, un mauvais usage de ces derniers. Cependant, dans de telles situations il s'avère plus difficile de conclure au suicide, et donc l'acte suicidaire devient plus difficilement décelable et par conséquent, quantifiable.

Le fait que les aînés, et ce, tant les hommes que les femmes, recourent principalement à des moyens létaux, peut s'avérer significatif de leur volonté de mourir. De leur désir de s'effacer d'une société qui ne leur laisse que peu de place et au sein de laquelle ils ont l'impression de constituer un fardeau pour leurs proches. Ce à quoi on peut ajouter le souhait d'abrèger leur vie avant que la déchéance corporelle et la perte progressive de leur autonomie fonctionnelle fassent leur œuvre.

2.4 La suicidologie et l'étiologie du suicide

La majorité des documents suicidologiques regorgent de données épidémiologiques et tentent, tant bien que mal, de trouver des explications sur les causes tant proximales que distales des suicides. Comme nous l'avons déjà mentionné, le suicide constitue un phénomène complexe et multidéterminé qui est le résultat d'une combinaison de facteurs de risques. Ainsi, le suicide résulte généralement d'une conjonction de facteurs de risque qui rendent l'individu plus vulnérable à attenter à sa vie.

La suicidologie distingue parmi l'ensemble des facteurs de risque : les facteurs prédisposants ainsi que les facteurs précipitants. Les facteurs prédisposants se développent à travers le temps et rendent l'individu plus vulnérable à d'éventuelles conduites suicidaires, alors que les facteurs précipitants désignent les événements aptes à déclencher une crise suicidaire (Labelle 1993). Ces précisions permettent de mieux décortiquer le phénomène suicidaire, et ce, sans sombrer dans une vision de causalité monolithique puisque la nomenclature même implique la présence concomitante de plusieurs facteurs. Néanmoins, il existe dans les faits plusieurs difficultés liées à la

différenciation de ces facteurs. En effet, une situation qui préexiste depuis déjà un certain temps peut du jour au lendemain se transformer en événement déclencheur ; la ligne entre les deux est ténue, et demande une analyse de cas par cas.

Bien que ces facteurs puissent constituer des outils intéressants, il n'en demeure pas moins qu'une fois sortis de leur contexte d'origine, ils perdent leurs sens. Ainsi, afin d'accéder à une vision plus globale du phénomène suicidologique, il s'avère important de ne pas se confiner à ces facteurs et de tenter les dépasser, ce que permet notamment le modèle écologique de Bronfenbrenner (1979) que nous verrons ci-bas. Il s'agit donc à ce point-ci d'aborder la problématique suicidaire chez les aînés par le biais de l'approche écologique.

Dans les faits la suicidologie est passée maître dans l'art de faire ressortir les causes du suicide afin de mieux saisir le phénomène et de cibler les programmes de prévention et d'intervention. Cependant, nous sommes conscientes que l'utilisation de ce modèle par la suicidologie comporte ses limites. En effet, trop souvent cette dernière a eu tendance à étayer les facteurs sur lesquels il y a ou aurait une prise de la part des chercheurs, et ce en laissant pour compte certains autres éléments. Une telle éclipse de pans complets, dont notamment le rapport à la mort, au corps, à la vieillesse et autres, a comme effet ultime de priver le phénomène suicidaire d'une compréhension plus holistique. Il existe donc une critique épistémologique à ce mode d'explication de la suicidologie qui implicitement tend à étayer les facteurs sur lesquels il y aurait une prise le privant ainsi d'une compréhension plus générale. Migneault nous dira que « la problématique suicidaire, au Québec, est peut-être et avant tout un problème mal ou incomplètement posé » (1999 : 104). Sans toutefois vouloir jeter le bébé avec l'eau du bain, nous dirons qu'il serait grandement profitable que d'autres types de sciences dont l'anthropologie, la philosophie, la sociologie et autres se penchent sur la question du suicide et s'interrogent sur les sens. En effet, trop souvent la suicidologie a tendance à se confiner à l'explication par l'intermédiaire de la compréhension de facteurs de risque :

« Les sciences expliquent, cherchent les causes, mais ne font pas intervenir la question du sens. Ainsi des sciences humaines quand elles restent à leur place de science. Mais l'homme, lui, est un être qui

se pose la question du sens, quitte à trouver qu'il n'y en a pas. Et voilà pourquoi, je crois, les discours des sciences sur le suicide n'atteignent pas la réalité de l'acte dans la mesure même où un acte humain renvoie toujours à la question du sens » (Cornu, 2003 : 1)

C'est pourquoi au sein du chapitre trois nous tenterons de voir comment les rapports à la mort, au corps à la vieillesse, au temps, bref une analyse plus proprement anthropologique peut venir se greffer au modèle écologique lui donnant plus de profondeur et surtout une vision plus globale.

2.4.1 Une vision écologique du suicide

L'approche écologique tend à rendre compte d'un problème donné en l'abordant dans sa complexité. Plusieurs disciplines l'ont utilisée, dont notamment l'anthropologie médicale, puisque ce modèle possède l'avantage de tenter de comprendre les processus dynamiques au lieu de se limiter à la description et la compréhension des différents systèmes médicaux (Massé 1995). À cet effet, Benjamin Paul est l'un des premiers anthropologues à appliquer le modèle écologique au sein de son ouvrage intitulé *Health, Community and Culture* (1955).

En ce qui a trait à problématique suicidaire, le modèle écologique est utilisé afin de rendre compte de cette problématique dans toute sa complexité. En effet, ce modèle permet de considérer l'acte suicidaire comme étant une résultante de relations complexes entre l'individu et son environnement. Le suicide survient le plus souvent suite à une conjonction de facteurs de risque qui peuvent être regroupés en différentes composantes, tels que sont : la prédisposition personnelle, l'environnement familial et l'environnement socioculturel (Tousignant, Gagnon et Des Aulniers 1999). Ces différentes composantes sont directement inspirées des niveaux systémiques du modèle écologique dont le principal instigateur est Bronfenbrenner (1979).

Ce modèle écologique privilégie deux principaux axes de références que sont d'une part, la réciprocité des échanges qui existent entre un individu et son environnement, et d'autre part, les mécanismes d'adaptation nécessaires afin de pouvoir s'ajuster à un

milieu qui est en perpétuel changement. Ainsi, au sein d'une perspective écologique, l'environnement est décomposé en un « ensemble de structures concentriques incluses les unes dans les autres et qui maintiennent entre elles et à l'intérieur d'elles des relations fonctionnelles à différents degrés » (www.crise.ca 2001). Une telle conception implique qu'une perturbation à un des échelons va systématiquement se refléter par des ondes plus ou moins importantes au sein des systèmes avoisinants.

Essentiellement, ce modèle se compose de cinq différents niveaux systémiques que constituent : l'ontosystème, le microsystème, le mésosystème, l'exosystème et le macrosystème (Bouchard 1987, in site du CRISE). Ainsi, ce modèle a l'avantage de considérer le phénomène suicidaire à travers les diverses interrelations que l'individu tisse au cours de sa vie, et permet ainsi d'aborder le phénomène suicidaire sous différents angles. Nous allons maintenant, décrire les différents niveaux de ce modèle en lien avec la problématique suicidaire.

Ainsi, l'ontosystème constitue l'ensemble des habiletés et défauts d'une personne, donc l'individualité en tant que chose palpable. Dans cette sphère, l'épidémiologie sociale attribue, en ce qui à trait aux comportements suicidaires, plusieurs facteurs de risque dont notamment l'abus d'alcool et de drogues (Tondo, 1999), ainsi que la présence de psychopathologies (Tondo 1999 ; Lesage et al. 1994). Nous pourrions insérer sous ce système la manière dont, dès la prime enfance, un individu a vécu la dynamique de l'attachement versus le détachement.

Suit ensuite le microsystème qui constitue une sphère où l'on peut constater les rôles de l'individu en question, ses activités, ses interactions. Il s'agit donc d'un milieu immédiat à l'individu et parmi les facteurs de risque, on retrouve, notamment chez les hommes âgés, le deuil d'un conjoint, la retraite, la perte d'un environnement familial dans le fait d'aller vivre en institution. Par delà les dits facteurs, on pourrait à ce chapitre questionner le sentiment d'intégration sociale au travers des réseaux d'appartenance quotidiens.

Pour sa part, le mésosystème désigne l'ensemble des relations inter-microsystémiques. Dans cette perspective, le suicide est considéré comme résultant des relations, ou encore, de l'absence de relation entre les différentes sphères de la vie de l'individu. Par exemple, en ce qui a trait au suicide chez les personnes âgées, les chercheurs se questionnent notamment la relation entre le système médical et la famille. Selon une recherche effectuée par Dyck, Mishara et White en 1997, une grande majorité de personnes âgées ont consulté un médecin dans les deux semaines précédant leur suicide. Aussi les chercheurs stipulent que l'existence d'une meilleure collaboration entre l'entourage et le praticien pourrait permettre de mieux dépister les individus suicidaires.

L'exosystème représente les endroits ou les lieux qui ont une influence sur le microsystème de l'individu, et ce bien que ces endroits ne soient pas fréquentés par l'individu en tant que participant. De façon plus concrète, il peut s'agir notamment de politiques concernant l'euthanasie, le suicide ou encore la disponibilité des services de prévention, d'intervention ou de postvention offerts. Prenons par exemple la politique de restriction des armes à feu qui en diminuant l'accessibilité à un moyen peut diminuer le risque de suicide chez un groupe d'individus (Clarke et Lester 1989; Groupe de travail sur les suicides depuis le pont Jacques-Cartier, 2002).

Finalement, en dernière instance, on retrouve le macrosystème qui constitue l'ensemble des croyances, normes, valeurs, idéologies d'un groupe donné. Par exemple, il pourrait s'agir de l'ensemble des attitudes sociales qui concernent le suicide tout comme l'euthanasie. La majorité des auteurs semblent s'entendre sur le fait que l'on doit prendre en compte la culture comme un élément de variabilité en ce qui a trait notamment à la perception de la vie et de la mort, à la tolérance, à la violence, et autres. En revanche, dans les faits, très peu d'études mesurent réellement l'impact de la culture dans les processus suicidaires. En réalité, la majorité des études qui traitent des éléments culturels causant une variabilité portent sur des groupes culturels autres tels que les Autochtones, les Afro-américains et autres, ou encore, qui portent sur des sous-cultures particulières, telles que les détenus ou encore les toxicomanes. Il s'agit donc de pallier à

ce manque et de tenter de dégager des pistes qui pourraient nous permettre de mieux saisir l'importance des éléments culturels dans la compréhension du suicide.

Comme on l'a déjà précisé, un des traits de distinction de ce modèle réside dans une interrelation entre les différents niveaux. Ce qui implique qu'une perturbation à l'intérieur d'une des sphères va inexorablement avoir des répercussions au sein des autres niveaux systémiques. Il s'avère donc essentiel de saisir le système en mouvance dans son ensemble.

« Ainsi, toute démarche de recherche devra d'abord viser à inventorier l'ensemble des composantes ou dimensions de l'univers dans lequel est vécu un événement, par exemple une maladie. (L'approche écologique est fondamentalement holistique en ce sens.) Ensuite, elle doit analyser les interrelations entre ces éléments, déterminer les configurations ou structures que prennent des sous-groupes d'éléments, tout en étudiant l'évolution dynamique de l'ensemble du système » (Massé 1995 : 40)

De façon plus précise, il s'agit maintenant de voir quels sont, au sein de la littérature, les facteurs de risque que les chercheurs attribuent au processus suicidaire chez les hommes âgés.

2.4.2 Les principaux facteurs de risque chez les hommes âgés

La compréhension générale du phénomène du suicide chez les aînés est souvent simplifiée et réduite à un unique facteur de risque (Conwell 2001 : 33). Cependant, il ne faut pas se leurrer, la réalité est autrement plus complexe. Le suicide est, doit-on le rappeler, un phénomène multicausal et, par conséquent, les facteurs qui y contribuent sont nombreux. Par contre, la littérature suicidologique chez les aînés est redondante en ce qui à trait aux facteurs de risque ; certains aspects sont laissés pour compte, ce qui est le cas notamment pour la culture. La majorité des documents recense plus ou moins les mêmes facteurs de risque et à l'intérieur de cet ensemble, les différents chercheurs leur attribuent une place plus ou moins importante.

En effet, les études qui portent sur le suicide chez les aînés relèvent pour la plupart, et ce à quelques différences près, les mêmes facteurs de risque que constituent le veuvage, la maladie physique, les psychopathologies ainsi que la retraite. Néanmoins, il nous

semble pertinent de relever et d'expliquer les principaux facteurs de risque tout en les associant aux différents niveaux systémiques du modèle écologique. Nous espérons ainsi un décloisonnement entre des éléments de causalité qui nous semblent à plusieurs reprises étanches.

2.4.2.1 Veuvage ou divorce

Au sein de la littérature, le veuvage et le divorce constituent un facteur de risque qui semble des plus importants, et ce principalement chez les aînés (Cattell et Jolley 1995 ; Duberstein et al 1998 ; Mishara 1999 ; Legris et Prévaille 2003). Si on tente d'intégrer ce facteur de risque au sein du modèle écologique, nous dirions que le veuvage s'ancre dans le microsystème puisque la littérature sur le sujet nous montre qu'avec la perte du conjoint s'en suivent des changements dans les rôles de l'individu.

Bien que ce facteur de risque soit important pour tous les groupes d'âge, il prend une place prédominante lorsqu'il s'agit des aînés. Une personne âgée, qui, du jour au lendemain se retrouve seule, peut rencontrer plusieurs difficultés à s'adapter à une vie de célibataire. Ayant, pour la plupart du temps, vécu de nombreuses années auprès de leur conjoint(e) le décès de ce dernier représente la plupart du temps une perte incommensurable.

Par contre, il faut rester vigilant face au constat selon lequel les aînés souffrent énormément des deuils qui les entourent, puisque « ceux et celles qui sont arrivés au grand âge sont, dans l'ensemble, moins vulnérables sur le plan du deuil » (Hanus 2000 : 126). En effet, tout au long de leur existence ils ont appris à faire face aux deuils et en ce sens les personnes âgées seraient mieux armées afin de réagir aux deuils qui les entourent.

Par ailleurs, de façon plus spécifique, plusieurs études (dont notamment Blazer 1999 ; Duberstein, Conwell et Cox 1998 ; Legris et Prévaille 2001) ont montré que chez les hommes âgés la propension au suicide est à son paroxysme l'année suivant le décès de la conjointe. Ce deuil laisse le survivant dans un état de vulnérabilité accrue. Au sein de

la population masculine, le deuil semble prendre une importance encore plus considérable et avoir un effet encore plus dévastateur que chez leurs homologues féminins. Ce phénomène serait notamment attribuable au fait que pour la plupart, leur réseau de soutien se trouvait au travail et qu'une fois la retraite arrivée, souvent l'homme se retrouve isolé et dépourvu.

Alors que parallèlement, les femmes seraient mieux intégrées à leur milieu familial ; elles agissent souvent comme agent de liaison entre les différents membres de la famille. La femme âgée « assure la continuité intergénérationnelle, elle est toujours liée avec plus de force que l'homme à la famille dont elle est issue » (Thomas, 1993 : 113). Ainsi, la femme serait mieux intégrée à son milieu familial ce qui constituerait un facteur de protection. Déjà à son époque, Durkheim avait insisté sur le rôle de la famille comme constituant un facteur d'intégration et par le fait même, de protection.

2.4.2.2 Retraite

Un autre événement qui transforme radicalement l'existence est, sans aucun doute, l'arrivée de la retraite. En effet, au sein d'une société principalement axée sur la productivité, l'arrêt du travail prend une importance toute particulière. Dans le modèle écologique, la retraite se situerait à la fois dans le microsystème et dans le mésosystème, et ce puisqu'elle a des répercussions autant dans les rôles de l'individu que dans les relations que ce dernier entretient avec sa famille, ses anciens collègues de travail, etc.

Ainsi, la retraite devient souvent synonyme d'angoisse et constitue un facteur de risque important quant à la problématique du suicide chez les personnes âgées. En fait, l'arrêt du travail constitue un point tournant dans la vie de l'individu et se solde par des changements à plusieurs niveaux. En effet, la retraite n'est pas vraiment équivalente au repos bien mérité, pas plus d'ailleurs, que l'image du « petit vieux » assis sur un banc de parc, nourrissant les pigeons, ne concorde avec la réalité.

Dans la vie de tous les jours, la retraite se vit souvent avec désarroi, et ce souvent tant pour l'homme qui vient de tirer un trait sur sa vie de travailleur que pour son entourage immédiat. En effet, pour une femme qui aurait travaillé toute sa vie à la maison alors que son conjoint travaillait à l'extérieur, l'arrivée de la retraite de ce dernier bouleverse son existence. Aussi, elle se retrouve à partager son espace, la maison, et son quotidien, avec un mari qui passe maintenant le plus clair de son temps à la maison. La transition ne se vit donc pas sans heurts et la réalité est malheureusement bien loin de l'image romantique de la retraite que nous proposent notamment les messages publicitaires de la « liberté 55 ». Des chercheurs (Dulac : 1997; Mishara : 1999) ont constaté qu'au sein de la population masculine, l'arrivée de la retraite se signe souvent par des ruptures avec le réseau social, qui est souvent constitué des collègues de travail ; ce temps de non-travail se caractérise enfin par la perte d'une identité, qui est associée au rôle de travailleur, ainsi que par la perte ou la diminution, souvent substantielle, d'un revenu.

Parallèlement, on constate que la retraite ne constitue pas un facteur de risque pour leurs homologues féminins. Les hommes de cette génération ayant traditionnellement le rôle de producteur et de pourvoyeur, la retraite les laisse perplexes face à ce changement d'identité ou de « définisseur ». En revanche les femmes ont appris, tout au cours de leur existence, divers rôles dont elles se sont départies au fur et à mesure que les enfants grandissaient. Cependant, les changements au sein des rôles sociaux, l'implication plus active des hommes face aux tâches éducatives, ainsi que l'augmentation du nombre de femmes sur le marché du travail, laissent envisager que ces dernières pourraient éprouver des désarrois semblables une fois le jour de leur retraite arrivée. Encore faudrait-il explorer chez elles également le nombre et l'importance des sources d'identité et surtout les manières de composer avec les pertes de rôles, notamment en les compensant par d'autres. Alors que pour les hommes âgés des sociétés occidentales, il n'existe pas réellement de substitut au rôle de travailleur. Trop souvent dans ces circonstances, la perte d'un rôle qui laisse un espace vacant se traduit sous la forme d'un sentiment d'inutilité.

D'autant plus que dans nos sociétés occidentales, l'arrivée de la retraite représente beaucoup plus que l'arrêt du travail puisqu'elle incarne, ni plus ni moins, une forme de mort sociale qui précède la véritable mort biologique de l'individu (Guillemard, 1993). Ce type de rapport à l'arrêt du travail est principalement le lot des cultures où l'identité de l'individu est principalement établie en fonction de son travail, de son apport à la société. Ce sont les systèmes de retraite qui « ont fortement contribué à l'ordonnement et à la hiérarchisation des trois étapes principales du cycle de vie, avec le travail comme étape centrale, qui définit le contenu social de la vie adulte, encadré par la jeunesse vouée à la formation pour se préparer au travail et à la vieillesse associée à l'inactivité » (Guillemard, 1993 : 8).

Comme si à partir du moment de sa retraite, un individu devenait en marge de sa société, où pour y être intégré, on doit participer activement à la roue de l'économie. Dans un tel contexte, la retraite engendrerait un sentiment d'inutilité, de l'ennui, ce qui se traduit par une augmentation de la vulnérabilité aux effets néfastes et pervers de la solitude et du stress. Ce qui conduit très souvent les personnes âgées à se percevoir comme étant ni plus ni moins qu'un fardeau pour leurs proches (Côté 1993).

2.4.2.3 Isolement

La vieillesse est souvent associée à une image d'isolement de cette cohorte au sein de la société générale. Comme si les individus arrivés à l'apogée de leur vie n'avaient plus leur place et se sentaient mis en marge. Sans être un facteur de risque en soi, l'isolement engendrerait une vulnérabilité au suicide qui a une importance considérable (Osgood, 1991). Aussi, ce dernier se classe à la fois dans l'ontosystème puisqu'il est lié aux habiletés et/ou défauts de l'individu et à la fois dans le microsystème, puisqu'il modifie le rôle de l'individu face à son environnement.

L'isolement chez les aînés émane d'une multitude d'événements et de facteurs distincts. Comme on vient de le voir, le décès du conjoint, tout comme la retraite, peuvent entraîner une forme d'isolement, qui se répercute dans une coupure avec le réseau social

et/ou familial : ainsi on note une diminution des liens familiaux lors du décès de la conjointe et ce, d'autant plus lorsque cette dernière incarnait le lien entre l'individu et sa famille. Bien plus, l'isolement avec les proches peut également être tributaire d'une diminution des déplacements, les personnes âgées limitant souvent leurs allées et venues. À cet égard, la maladie tout comme la perte de l'autonomie fonctionnelle peuvent également jouer un rôle et contribuer à une plus grande sédentarité. Le constat se solde par un effritement de plus en plus important du réseau social et familial, ce qui a notamment comme conséquence de rendre la personne âgée plus isolée. Cette diminution du réseau est également tributaire de la multiplication des deuils, en effet les aînés voient tour à tour mourir leurs amis, leurs frères, leurs sœurs, etc.

Parallèlement, il ne faut pas non plus négliger le fait que la vieillesse entraîne la perte des sens dont notamment l'ouïe et la vue, ce qui contribue à créer une distance de plus en plus grande entre eux et le monde qui les entoure. L'isolement se fait donc à plusieurs niveaux à la fois et contribue grandement à augmenter leur vulnérabilité. En effet, l'isolement de plus en plus prononcé se conjugue très souvent à une diminution du soutien social qui constitue un facteur de protection important en ce qui à trait aux comportements suicidaires.

2.4.2.4 Psychopathologies

D'après la littérature suicidologique, nous classerions les psychopathologies à la fois dans l'ontosystème, puisqu'il existe des prédispositions personnelles, et dans le microsystème puisqu'elles peuvent prendre leur origine dans des conflits familiaux. Bien que la littérature ne le relève pas, nous ajouterions ce facteur dans le macrosystème, puisque selon nous, le statut de la santé mentale est en lien direct avec le système culturel dont il est issu.

Les études sur le suicide, portant sur la population générale, nous montrent que les psychopathologies les plus fréquemment associées aux phénomènes suicidaires sont : la schizophrénie, les troubles psychotiques, et la dépression. Par contre la situation est quelque peu différente au sein de la population âgée. En effet, lorsque l'on traite plus

spécifiquement de la problématique du suicide chez les aînés, il semblerait que la dépression constitue le trouble psychologique le plus commun (Osgood, 1991 ; Conwell 2001). La récurrence de cette maladie au sein de la population âgée est attribuable notamment au fait qu'avec le vieillissement des neurones, l'activité cérébrale et principalement celle des neurotransmetteurs, se trouvent affectée (Osgood 1991). Nous reviendrons sur ces éléments de façon plus détaillée un peu plus bas.

Outre la dépression, le vieillissement peut engendrer également d'autres types de troubles psychopathologiques, comme par exemple la démence ainsi que le trouble *delirium*. Cependant, bien que les aînés connaissent une haute incidence en ce qui a trait à ces troubles néfastes et dévastateurs, il semble néanmoins que leurs influences sur les comportements suicidaires n'ont pu être démontrées (Conwell, 2001).

De manière générale, le lien de causalité entre le suicide et la présence de troubles dépressifs est de plus en plus documenté. En effet, selon l'ensemble des recherches, basées sur des autopsies psychologiques, il semblerait que de 71% à 90% des aînés décédés par suicide ait vu leur état préalablement diagnostiqué comme une dépression majeure (Conwell, 2001 : 34). D'autre part, les résultats quant à la prévalence de trouble dépressif chez les aînés ayant effectué une tentative de suicide, sont assez similaires puisqu'ils oscillent entre 60 et 90% (Cattel et Jolley 1995 ; Merrill et Owens 1990 ; et Pierce 1987). Les chercheurs s'entendent sur le fait qu'il existe une relation très forte entre suicidalité et dépression chez les personnes âgées (Osgood et McIntosh 1989 ; Conwell et Brent 1995 ; Cattell et Jolley 1995 ; Conwell 2001).

La dépression constitue la psychopathologie qui augmente le plus avec l'âge, et qui a une incidence de premier ordre en ce qui a trait aux comportements suicidaires au sein de la population vieillissante (Osgood et McIntosh, 1989). À cet effet, une étude effectuée par Conwell et al (1996), utilisant une méthodologie axée sur les autopsies psychologiques, a démontré une interrelation entre l'âge et un diagnostic de l'axe 1 du DMS-III-R. Ainsi, on trouverait des indices de dépression évidente à 57% au sein de la

population des 75 ans et plus alors que ce pourcentage effleure à peine les 4% chez les 21-34 ans.

Par contre, il faut rester vigilant et se questionner face à la relation souvent très prompte à associer le suicide avec les psychopathologies. D'une part, il est certain que le fait d'attenter à sa vie est en soi une façon de manifester un mal être et/ou, une incapacité à trouver des solutions à une situation perçue par l'individu comme étant problématique. Cattell et Jolley (1995) ainsi que Blazer (1991) abondent dans ce sens, et prônent une relativisation de l'importance accordée aux troubles mentaux, plus spécifiquement à la dépression, quant à l'occurrence des comportements suicidaires chez les aînés.

D'autre part, il s'avèrerait pertinent de se questionner sur les causes de la dépression à un niveau méso et macro, et ce, afin de tenter d'agir sur ces dernières. En ce qui a trait au mésosystème, nous suggérons de se pencher sur les relations qui peuvent exister entre les différents composantes de l'individu. Par exemple, comment les pertes que vit l'individu ou encore l'arrivée de la retraite peuvent-ils avoir une influence sur le déclenchement d'une dépression ? Pour ce qui est du niveau macrosystémique, il nous semble que nous devrions prendre exemple des travaux en psychiatrie transculturelle qui se penchent sur l'imbrication existant entre les sphères psychologique, culturelle et sociale. Cette relation existante entre les différentes instances, Devereux l'expliquait comme suit : « Chaque développement intrapsychique mobilise certains impératifs culturels qui le renforcent, tout comme chaque réaction culturelle mobilise des motifs et des processus subjectifs qui la renforcent » (1970 :116). La relation qui existe entre le suicide et la dépression n'est certes pas linéaire, au contraire il s'agit d'une interaction complexe et bidirectionnelle. Un tel type d'analyse multidimensionnel ne semble certes pas courant au sein de la suicidologie.

Nous déplorons également le fait que l'on associe systématiquement la dépression comme étant un facteur de risque de grande importance et que par le fait même l'on sous-estime la valeur réelle des autres facteurs de risque potentiels. Il s'agit donc de tenter de voir la dépression comme étant un des éléments pouvant contribuer au

processus suicidaire, mais surtout ne pas la percevoir comme constituant la seule et unique cause. En effet, il s'avère important de souligner la présence d'une corrélation, souvent trop simple, qui est effectuée entre la dépression et les troubles neurologiques.

À cet effet, Osgood (1991) suggère l'existence d'un triangle de la mort formé à la fois par l'alcoolisme, la dépression et le suicide. Cependant, elle prend le soin de préciser que plusieurs facteurs psychologiques contribuent également au phénomène du suicide chez les aînés dont le veuvage, les problèmes relationnels, l'abus d'alcool ainsi que la perte d'autorité, pour ne nommer que ceux-là. Selon elle, l'alcoolisme, tout comme la dépression, jouent un rôle important dans la problématique suicidaire puisque près du tiers des suicidés âgés avaient ce trait. L'interrelation entre ces éléments est complexe puisque, à prime abord, l'effet dépressif de l'alcool permet de réduire les inhibitions ainsi que le contrôle de soi, et ce, tout en contribuant à augmenter le sentiment de « courage » face à l'option suicidaire, ainsi que l'impulsivité de l'acte suicidaire (Osgood 1991). À l'inverse et/ou en amont, certains facteurs contribuant aux états de dépression augmentent aussi les risques d'alcoolisme et conséquemment de suicide. Il s'agit donc de se pencher sur la relation létale qui unit l'alcoolisme, la dépression et le suicide.

Ainsi, la dépression est perçue comme une résultante des nombreuses pertes vécues à la vieillesse, comme par exemple la mort du conjoint, la retraite, la perte ou la diminution de l'autonomie fonctionnelle. D'autre part, la dépression peut également être accentuée par l'isolement de plus en plus prononcé des aînés au sein des sociétés occidentales et leur statut social affaibli. Ces derniers sont investis d'un sentiment profond d'inutilité et se sentent, ni plus ni moins, qu'un fardeau pour leur proches (Côté 1993). Ainsi, il s'avère essentiel de cesser de percevoir les maladies psychologiques ou psychiatriques en rupture avec les différentes sphères de l'individu. En effet, il nous semble primordial de prendre en compte la part de dépression réactionnelle associée aux pertes dont nous avons déjà parlé. Par contre, une telle considération ne semble malheureusement pas ou peu pris en compte par les différents chercheurs en suicidologie.

2.4.2.5 Génétique et facteurs neurobiologiques

Dans la majorité des documents traitant du suicide des aînés, on ne souffle mot sur la possible influence de la génétique, et donc d'une héritabilité familiale sur les taux de suicide. En effet, bien que la littérature suicidologique chez les aînés abonde de données concernant les facteurs psychologiques et socioculturels, il n'en demeure pas moins que les aspects génétique et neurobiologique sont souvent laissés pour compte. Toutefois, Conwell et Brent (1995) soulèvent le fait que les études sur le sujet, bien qu'elles soient peu nombreuses, semblent indiquer des pistes de recherche future, en ce qui a trait au rôle du vieillissement biologique face à l'augmentation du risque suicidaire. Par contre, le chemin est ardu, et l'investigation de l'influence génétique au sein du comportement suicidaire n'est certes aisée.

Lorsque l'on se concentre sur le suicide des aînés, une des premières difficultés est notamment reliée à l'établissement des normes de vieillissement ainsi qu'à l'observation de ses effets (Rifai, Reynolds et Mann 1992). La recherche de marqueurs biologiques en ce qui a trait à des comportements, en l'occurrence le suicide, ouvre la porte à la transmission génétique du comportement en question. Cependant, il s'avère essentiel de préciser que cette transmissibilité ne signifie nullement un déterminisme génétique du comportement suicidaire. En effet, trop souvent, lorsque l'on traite d'influence génétique, le « savoir populaire » a tendance à insinuer l'existence d'une détermination génétique, ce qui est totalement différent. En ce sens, la détermination constitue la cause directe d'un événement alors que l'influence participe à la détermination sans pour autant être uni-causale. Ainsi, on peut dire que l'influence sous-entend la présence de plusieurs autres éléments qui entrent en jeu, alors que la détermination constitue un élément unique de causalité. Ainsi la présence d'un phénotype (P) est le résultat d'un croisement entre le génotype (G) et l'environnement (E), donc $(P) = (G) \times (E)$. Encore ici, nous constatons une imbrication de deux niveaux.

Une transmission génétique des comportements suicidaires a été observée notamment par le biais des études sur les jumeaux. À cet effet, Roy, Segal, Centerwall et Robinette ont réalisé une recherche publiée en 1991 qui a démontré que les jumeaux monozygotes

(MZ) contrairement aux jumeaux dizygotes (DZ) connaissent une concordance significative en ce qui a trait au suicide. Ce qui signifie ni plus ni moins que lorsqu'un jumeau MZ attend à ses jours, il y a plus de chance que l'autre jumeau se suicide également. Les jumeaux (MZ), sont communément appelés jumeaux identiques, ils proviennent d'un même zygote et partagent donc le même bagage génétique. Alors que les jumeaux non-identiques (DZ) proviennent de la fertilisation de deux ovules différents, et par conséquent partagent 50% de leur bagage génétique. Ce qui équivaut à la ressemblance entre n'importe quel frère et sœur.

Les jumeaux identiques possédant le même génotype, on peut donc conclure que les différences phénotypiques observées, et ce tant au niveau physique que du comportement, seraient engendrées par des facteurs environnementaux. Ces facteurs reliés à l'environnement comprennent tous les événements prénataux, périnataux et postnataux (Segal et Roy 1998). Les résultats de la recherche de Roy, Segal, Centerwall et Robinette (1991) démontrent une relation significative entre le « pool génétique » et les comportements suicidaires.

Parallèlement à ces études de jumeaux, des recherches tentent de montrer de façon plus précise quel est le rôle de la neurobiologie sur les comportements suicidaires. À cet effet, les études en biologie moléculaire ont démontré qu'en plus du vieillissement, les maladies dégénératives possèdent un impact important sur la production de sérotonine, et ainsi sur la possibilité d'augmenter le risque suicidaire pour les patients atteints (Rifai et al 1992). Dans une telle optique, plusieurs études effectuées à partir d'autopsies psychologiques ont soulevé l'impact d'une diminution de sérotonine et/ou de son métabolite l'acide 5-hydroxyindolacetic (5-HIAA) à l'intérieur du bulbe rachidien. Ce qui implique qu'une diminution de la sérotonine pourrait ainsi être mise en relation avec la possibilité chez un individu d'attenter à sa vie. De façon plus précise, des études (Mann, Brent et Arango 2001; Nielsen 1998) ont démontré une association entre les comportements suicidaires et le polymorphisme du gène responsable de l'hydroxylase de tryptophane (TPH). Le TPH est une enzyme impliqué au sein du processus de synthèse de la sérotonine.

Ainsi, les études sur les jumeaux ainsi que celles qui portent sur la génétique moléculaire semblent suggérer une héritabilité en ce qui a trait aux comportements suicidaires. Par contre, les enjeux soulevés par la possibilité de l'influence génétique sur les comportements sont nombreux et engendrent bon nombre de questions. En effet, advenant la possibilité qu'il existe un lien entre la génétique et les comportements suicidaires des individus, quel est le rôle de ce lien et de quelles façons influence-t-il l'acte suicidaire ? Enfin, on peut se demander comment une l'héritabilité génétique peut entrer en jeu lorsque l'on traite du suicide chez les aînés. Alors que l'individu est rendu à l'apogée de sa vie, pourquoi aux derniers instants décide-t-il de l'abréger ? Pourquoi ne l'a-t-il pas fait plus tôt ? Plusieurs questions qui restent encore, pour le moment, sans réponse. D'autre part, il nous semblait également pertinent de souligner le fait que nous sommes conscientes que les différences ou les ressemblances transgénérationnelles débordent de la problématique génétique. L'aspect génétique existe, certes, autant en termes générationnels qu'en termes moléculaires pour un individu, mais ne peut à lui seul constituer le principe explicatif par excellence.

2.4.2.6 Maladie physique

Plusieurs chercheurs (Conwell et son équipe 2000 ; Cattell 1995 ; Gallager et Osgood 1997 ; Tallmer 1994 ; Richman 1991) ont supposé des liens de causalité entre la présence d'une maladie physique et le suicide chez les aînés. Cependant, comme le souligne Conwell (2001), très peu d'études ont utilisé des groupes-contrôles afin de valider leurs résultats. Au sein du modèle écologique, ce facteur de risque se classerait à la fois dans l'ontosystème, puisque la maladie peut relever d'une prédisposition individuelle, ou encore dans le mésosystème lorsque la maladie peut être reliée au travail de l'individu.

Les liens qui existent entre la maladie et le suicide sont complexes et bien que l'association entre les deux semblent importante, il s'avère pertinent de la nuancer. En effet, la souffrance physique ou la douleur, tout comme les troubles affectifs, constituent des phénomènes fort complexes. Ce qui implique qu'il faut être extrêmement prudent

lorsque l'on tente de les apparier (Conwell, 2001). La tâche est d'autant plus complexe que la souffrance, tout comme la douleur, sont totalement subjectives et par conséquent difficilement quantifiables. Une autre difficulté croisée consiste en la diversité des maladies et des malaises rencontrés. Par exemple, l'étude de Cattell (1995) « One Hundred Cases of Suicide in Elderly People » rapporte que 65% de son échantillon connaissait des problèmes de santé préalablement diagnostiqués. Par contre, les données ne permettent aucunement d'accéder à la sévérité des problèmes médicaux en question. On ne peut comparer la situation d'une personne qui souffre d'asthme avec une autre qui est atteinte d'un cancer.

Parallèlement, d'autres études se sont penchées justement sur les maladies les plus souvent citées comme pouvant contribuer au phénomène suicidaire chez les aînés, soit les maladies reliées au système nerveux central telles que le Alzheimer, les maladies cardiopulmonaires, le cancer, l'arthrite (Steffens et Balzer, 2001; Conwell 2001). Ces constats amènent de l'eau au moulin de la neuropsychiatrie pour ce qui a trait aux facteurs neurobiologiques, à la somatisation.

En vieillissant, la personne âgée devient plus vulnérable à la maladie, et chacune d'elle possède son lot de petits problèmes de santé. De telle sorte qu'il n'est nullement étonnant de trouver des corrélations élevées entre la présence d'une maladie dans le cas des suicidés. Ici, la présence de groupes témoins s'avèrerait très utile afin de remédier à cette lacune, puisqu'ils permettraient de relativiser cette causalité. Cependant, même si la maladie n'est pas en soi l'élément déclencheur de la crise suicidaire, les liens entre maladies et le suicide n'en demeurent pas moins très complexes. La maladie physique grave s'avère très angoissante et très pénible à accepter et ce, encore plus au sein de la population masculine pour qui la maladie est étroitement associée à une dépendance ainsi qu'à une perte d'autonomie (Pronovost et al 1991). Les maladies physiques, en soi ou par leur effet domino au plan des habiletés motrices, par exemple, ont souvent un effet néfaste sur la qualité de vie des aînés. En effet, les maladies entraînent une diminution de leur capacité, ou encore les rendent dépendants du système médical ou de

leur famille. Cette perte de l'indépendance fonctionnelle, au sein d'une société où l'autosuffisance vaut son pesant d'or, est souvent difficilement acceptable à leurs yeux.

Ainsi, la maladie ne constitue pas à elle seule une cause explicative du suicide, elle se retrouve plus souvent qu'autrement associée à d'autres facteurs tels que l'isolement et la dépression. Moscicki (1995) abonde dans le même sens en soulignant le fait qu'au sein de la littérature on rapporte peu d'évidence en ce qui a trait à une influence directe de la santé physique sur les comportements suicidaires lorsque l'on exclut la dépression et les autres psychopathologies. Mais est-ce qu'une telle séparation s'avère nécessaire, puisque ces différents éléments peuvent s'avérer dans les faits reliés?

Le suicide peut devenir une façon de mettre un terme à une douleur, à une crainte sinon une anxiété de perdre son indépendance fonctionnelle. À ce sujet, il est important de préciser qu'à cela s'ajoute la vision négative que les aînés ont d'eux-mêmes comme groupe. En effet, plusieurs se distancient et le « vieux » constitue une terminologie qui s'applique à l'autre beaucoup plus qu'à soi. Et de façon générale de leurs discours ressort le fait qu'ils ne veulent pas subir ce statut d'être « diminués ».

Ce qui semble d'autant plus alarmant consiste en ce que nous avons déjà évoqué de l'acceptabilité sociale du suicide dans la situation où la personne âgée est aux prises avec des souffrances physiques, et encore plus dans le cas de maladies dégénératives. Trop souvent, dans une telle situation, le suicide est vu comme un acte de courage, une façon rationnelle de mourir dans la dignité. Il s'agit de s'interroger sur la portée de la maladie physique en tant que facteur de risque pouvant contribuer à l'acte suicidaire. « Un certain discours social facilite aussi cette démission devant la vie [...] Il exalte ce courage de devancer la fatalité de la mort lorsqu'une maladie ou un handicap réduisent la qualité de la vie. Il ne faut pas se faire dicter les conditions de sa mort mais en choisir le moment et le lieu. » (Tousignant, Gagnon et Des Aulniers, 1999)

2.4.2.7 Consultation médicale

En ce qui a trait à sa classification au sein du modèle écologique, ce facteur de risque se situerait dans le microsystème puisqu'il s'agit d'une habitude de consultation dans un groupe donné, et dans le mésosystème ce comportement s'avère en partie modulé par la socialisation de l'individu. Ici, il s'agit de percevoir le lien entre la maladie et le suicide à partir de l'observation de la présence ou non de consultation d'un médecin avant le décès. À cet effet, Cattell et Jolley (1995) ont effectué une étude à partir de cent individus âgés de 65 ans et plus décédés par suicide. Ils ont trouvé que 23% d'individus décédés par suicide avaient au préalable été hospitalisés pour des raisons médicales dans l'année précédant leur mort, et que 16 % avait des symptômes de douleur importante (« severe pain »). Cette donnée sur la douleur peut s'avérer encore plus importante si on croise la considération sociale de la douleur et le statut social des aînés. Par contre, il semble que des études, notamment celle de Chochinov et al (in Conwell 2001) ainsi que celle menée par Brown et al en (1986), démontrent que les idéations suicidaires au sein d'une population souffrant d'une maladie physique grave sont extrêmement rares.

Des études ont démontré que 70% ou plus des aînés décédés par suicide avaient préalablement consulté leur médecin dans les 30 jours précédant leur mort (Conwell 2001). Par contre, très peu d'études utilisent des groupes témoins, ce qui ne permet pas de comparer les taux de consultations des aînés qui n'attendent pas à leur vie. Selon Conwell (2001) de tels chiffres nous montrent au moins une chose : les aînés consultent. Or, cette demande d'aide des aînés n'est certes pas fortuite. Ce n'est pas tant que la maladie physique constitue un facteur de risque en soi, mais plutôt que la demande d'aide psychosociale des aînés se retrouve camouflée derrière des maux physiques.

Par conséquent, il s'agit de former les intervenants de première ligne, les médecins en l'occurrence, afin de diagnostiquer les dépressions et de mieux dépister les hommes âgés suicidaires (Legris et Prévile 2003). Par ailleurs, les médecins devraient également porter une attention particulière et considérer la douleur du patient comme pouvant être symptomatique d'une demande d'aide. En effet, les hommes âgés ont sûrement plus de facilité à exprimer une douleur physique que psychologique et souvent cette dernière

peut fort bien être somatisée. Parallèlement, la création de lien entre le milieu de la santé et l'entourage serait grandement souhaitable et permettrait, sans aucun doute, de mieux soutenir les aînés.

2.4.2.8 Alcoolisme et mauvais usage des médicaments

Bien qu'au sein de la population des personnes âgées, l'on ait moins tendance à associer les comportements suicidaires à l'abus d'alcool, il n'en demeure pas moins qu'il semble constituer un facteur de risque important. La littérature suicidologique aborde cette question de l'alcoolisme comme relevant de l'ontosystème, c'est à dire d'une prédisposition individuelle à l'alcoolisme. Cependant, il nous semble qu'elle omet de considérer que l'alcoolisme peut engendrer une rupture de l'individu avec son entourage, ce qui touche le mésosystème.

Comme on l'a déjà vu, il existe une relation forte et complexe entre la dépression, l'alcoolisme et le suicide. Par ailleurs, des études de la consommation d'alcool ont indiqué que, chez cette population, les problèmes de consommation étaient moins susceptibles d'être perçus par les membres de la famille ainsi que par les professionnels (Dyck et al 1998)

En effet, les personnes âgées à la retraite n'auront pas à s'absenter du travail ou n'éprouveront pas de difficultés dans leur travail. De plus, les troubles de mémoire seront attribués à leur vieillissement plutôt que diagnostiqués comme un trouble de consommation. Une étude effectuée par Conwell et ses collaborateurs (1990) a démontré que 10% des suicidés âgés (65 ans et plus) possédaient un taux d'alcool perceptible dans le sang au moment de leur décès.

L'étude de Dyck et de ses collaborateurs associent également les comportements suicidaires chez les aînés à la consommation de médicaments. D'évidence, les médicaments constituent un moyen facilement accessible aux aînés pour mettre fin à leurs jours. En effet, des études sur le sujet démontrent que plus des deux tiers des

Canadiens âgés de 65 ans et plus consomment en moyenne cinq médicaments différents, et ce sur une base régulière (Dyck et al 1998). Dans les faits, il s'avère extrêmement difficile de déterminer si un individu est décédé à la suite d'un suicide ou si tout simplement il s'agit d'une erreur dans l'observance de la prescription, voire une surdose.

2.4.2.9 Facteurs culturels

On le répète, le suicide est considéré comme un phénomène multidimensionnel. Par contre, peu d'études accordent de l'importance à la culture comme facteur de risque potentiel. En fait, l'épidémiologie comportementale en général attribue un espace restreint aux facteurs culturels dans leur cadre d'analyse, selon le modèle écologique ces facteurs prennent place dans le macrosystème. Or, lorsque la suicidologie traite de ces facteurs culturels c'est généralement pour leur accorder une place résiduelle. « Les déterminants culturels sont invoqués pour expliquer, dans un modèle, la variance inexpliquée par les déterminants biologiques, économiques et ou sociaux » (Massé, 1995 : 130).

La difficulté vient entre autres du fait que la culture est immanente aux comportements, et par conséquent qu'il s'avère ardu d'isoler l'influence qu'elle puisse avoir sur les comportements humains. De plus, les recherches qui prévalent en suicidologie, privilégient une conception épistémologique de la recherche qui tente d'expliquer sous forme de facteurs, plutôt que tenter de comprendre sous forme d'influences subtiles mais néanmoins agissantes. Au sein de la littérature suicidologique, peu d'études se penchent sur les facteurs culturels, mis à part lorsque l'on parle de minorités ethniques, des autochtones, ou encore de ce qui se passe dans d'autres coins du monde. Comme nous l'avons déjà mentionné, les études socioculturelles font comme si d'une part, il n'existait pas de culture occidentale en tant que tel, et d'autre part, comme si la culture ne se limitait qu'à une étiquette ethnique.

Par ailleurs, les études sur le suicide abordent la notion de culture afin de traiter des valeurs, des attitudes et des croyances des populations en ce qui a trait au suicide. Cependant, très peu d'entre elles considèrent ces éléments issus de la culture à la lumière des « construits culturels plus globaux tels que les conceptions, les représentations ou les idéologies qui leur donnent peut-être un sens plus large » (Massé, 1994 : 133).

Dans leur document, Dyck (1998) et son équipe font mention des facteurs sociaux et culturels en ce qui a trait à la problématique suicidaire chez les aînés. « On perçoit souvent les personnes âgées comme inutiles, dépendantes, fragiles et improductives ; on les considère comme étant sur leur déclin et on juge qu'elles devraient être mises à la retraite » (Dyck et al, 1998 : 348). On retrouve au sein de ce document un effort afin de se questionner sur l'impact que peut avoir une culture nord-américaine qui valorise la jeunesse, et qui tend à déprécier la vieillesse. Au sein d'une société qui connaît des progrès technologiques constants, la personne âgée peut rapidement se sentir désuète, ce qui peut entraîner une diminution de son estime de soi et à son sentiment d'auto efficacité (Dyck et al, 1998). Certes il s'agit d'un pas dans la bonne direction, mais l'apport de la culture demeure encore superficiel. « L'anthropologie aura pour tâche de rappeler que les facteurs culturels n'influent pas sur la santé par le seul moyen des comportements. La culture conditionne en effet l'environnement physique, économique et social dans lequel s'actualisent ces comportements » (Massé, 1995 : 133)

Trop souvent les documents suicidologiques confondent culture, aspects sociaux, variables sociodémographiques ce qui, dans un certain sens, dénaturent le concept de culture. Il s'avère essentiel d'aller plus loin dans l'analyse de l'ancrage culturel du suicide et intégrer les dimensions qui touchent les conceptions populaires, les idéologies, la stigmatisation ainsi que l'intégration sociale (Massé 1995). Un tel apport nous permettrait d'accéder à une vision des comportements suicidaires sous un nouveau jour. Il s'agit donc de voir les facteurs de risque tels qu'utilisés par les recherches épidémiologiques, comme pouvant aider à comprendre une problématique. Cependant, pour ce faire, ils doivent au préalable être remis dans leur contexte socioculturel: « they

(factor of risk) are useful to help one understand a phenomenon but must be located within specific sociocultural contexts.» (Corin, 1994: 337).

Aussi, il nous semble incontournable d'aborder la culture notamment en ce qui a trait aux notions d'espace, de temps (lenteur / vitesse), ainsi que par l'intermédiaire de la perception de la mort et conséquemment en contrepartie, de la vie. L'apport de données plus riches sur la culture permettre de contextualiser des données plus épidémiologiques dont regorgent les textes suicidologiques. À ce sujet, Raymond Massé propose de créer une ethnoépidémiologie, qui naîtrait notamment d'une complémentarité entre les sciences sociales et l'épidémiologie. « D'une part, l'épidémiologie doit s'ouvrir à cet univers des déterminants culturels et, d'autre part, les sciences sociales doivent travailler à rendre ces déterminants opérationnels dans les modèles statistiques sans les décontextualiser ni les dépouiller de leur sens » (Massé, 1995 : 131)

2.5 Conclusion

Depuis les vingt dernières années, les taux de suicide augmentent à travers le monde, et ce malgré l'effort de la suicidologie à tenter de diminuer ce « mal ». Car aux yeux des chercheurs et des intervenants œuvrant dans le domaine, il n'y a aucun doute : le suicide constitue une tare incommensurable. Et si le suicide chez les personnes âgées s'avère plus facilement acceptable, il nous renvoie l'image d'un paradoxe criant : « le reflet tragiquement cohérent d'un monde qui ignore ses incohérences » (Des Aulniers, 1999 : 5). Ce sont ces incohérences que nous tenterons de mieux percevoir au sein du chapitre suivant.

Ce chapitre nous a permis de mettre en lumière les différentes caractéristiques du suicide chez les aînés ainsi que d'inventorier les principaux facteurs de risque que l'on retrouve dans la littérature sur le suicide chez les aînés. Ce point de départ est incontournable afin de saisir l'état actuel de la recherche sur le suicide. Cependant afin de le bonifier, il nous semblait impératif de croiser ces facteurs de risque avec le modèle écologique. Il s'agit de considérer les liens qui subsistent entre les différentes sphères de

l'individu, ou les différents niveaux du modèle écologique comme étant en étroites relations les uns par rapport aux autres.

Une des forces de ce modèle réside justement dans cette interrelation qui existe entre les différents niveaux du modèle. En effet, le chevauchement de ces cercles concentriques nous permet de mieux saisir à quel point les différents facteurs de risque sont en interaction, et comment il s'avère insensé de chercher une cause unique au suicide. Néanmoins, il nous semble que ce modèle écologique ne donne pas tous ses fruits (voir Annexe 2). Le tableau nous montre bien quelle importance est accordée à l'ontosystème et au microsystème en comparaison des vides qu'il laisse au niveau exosystème et macrosystème.

Cette présentation des facteurs de risque croisés avec les notions de systèmes mises de l'avant par le modèle écologique, nous a permis également de faire ressortir les faiblesses de ce type d'interprétation. Parmi ces faiblesses nous retrouvons notamment les éléments suivants :

1. Une causalité exacerbée de certains facteurs de risques (comme la dépression)
2. La non considération de l'individu comme faisant partie d'un groupe d'appartenance;
3. Le peu de place qui est accordée aux éléments culturels;
4. Le peu de mise en relation entre les différents facteurs de risque. D'autant plus que la suicidologie tente de les aborder séparément et non pas comme pouvant être inter-reliés;
5. Une occultation des différents rapports, et principalement celui à la mort qui nous semble ici central;
6. En tentant d'expliquer le suicide à l'aide de grands principes généraux, la suicidologie aurait tendance à perdre de vue des nuances qui sont parfois, et même souvent, révélatrices.

Mais cette interprétation que nous souhaitons faire nôtre, il nous faut la développer dans sa quête même d'articulation. Ainsi, il nous semble que pour comprendre l'isolement, il

faut au préalable avoir en tête la situation de la vieillesse au Québec. Quelle est la place de l'individu âgé dans la société? Comment se vit cette vieillesse? Nous allons nous éloigner de ces causes proximales (les facteurs de risque) afin de tenter de dégager des pistes de réflexion qui nous permettront de cadrer autrement les significations possibles du suicide chez les aînés.

Aussi, dans le prochain chapitre, nous tenterons de recontextualiser le suicide des hommes âgés au sein d'une perspective plus spécifiquement anthropologique. Si ces facteurs offrent une représentation juste de l'environnement proche du suicide, ils restent muets sur ce qui se joue dans l'idée même du suicide : par exemple, qu'est-ce qui, de loin, contribue à une dépression qui précipiterait vers le suicide? Et puis, qu'est-ce qui se joue entre les dits facteurs et les caractéristiques du suicide des hommes âgés, par exemple, au plan de la relative acceptabilité sociale? On le constate, les questionnements pavent la voie à d'autres dimensions que nous développerons par la suite.

Chapitre 3 : Orientation de la recherche

Interrogations anthropologiques face à la problématique du suicide des hommes âgés

Ce chapitre veut ajouter à la compréhension du phénomène suicidaire chez les aînés en l'abordant par des angles différents de ceux habituellement traités par la suicidologie et que nous venons de présenter dans le chapitre précédent. Pour faire suite à cette présentation du phénomène suicidaire et des caractéristiques du suicide chez les aînés, il nous semblait incontournable de nous questionner et de questionner des horizons qui sont pour le plus souvent ignorés. Ainsi, avec la contribution de nouveaux filtres, il s'agit de nous interroger sur ce phénomène et tenter d'en faire ressortir les dynamiques plus proprement culturelles qui agissent au quotidien et donc de tenter de mettre en lumière des éléments qui se situeraient dans la section macrosystémique du modèle écologique et d'avoir une vision plus holistique.

Mais qu'est-ce que la culture? Sans vouloir ici entrer dans les débats qui peuvent entourer la notion de culture en anthropologie, notons tout d'abord que la culture est loin d'être homogène, on pourrait parler des cultures ou de la culture et des sous-cultures qui la composent. Toutefois, une fois cette précision apportée, pour les fins de ce mémoire, nous retiendrons la définition élaborée par Geertz (1973) qui est à l'origine du courant interprétatif en anthropologie, et qui « envisage la culture comme étant l'univers de sens qui permet aux individus d'un groupe d'interpréter leur expérience et d'orienter leur action. Selon cet auteur, la culture fournit des « modèles de » et des « modèles pour » la construction des réalités sociales et psychologiques » (Uchôa 1993 : 158). Une telle définition met en relief l'importance de la culture dans l'ensemble des phénomènes humains, où « les perceptions, les émotions et les actions des individus sont construites en référence à un univers culturel de sens qui leur permet d'interpréter et de répondre aux différents événements et situations de la vie (Uchôa 1993 : 158). Dans cette optique, nous estimons que les filtres investigués dans cette recherche vont nous permettre d'accéder à une vision culturelle de la vieillesse et du suicide.

En effet, ces filtres puisent leur origine de notre observation des réalités telles que peuvent les vivre les répondants. D'abord d'une évidence liée à notre problématique : rapports à la vieillesse, à la mort, à la retraite et à la masculinité. Ensuite, dans les rapports au temps et à l'espace, ces incontournables de l'histoire de l'humanité. Autant d'éléments qui, selon nous, doivent être considérés dans la construction de la perception du suicide, ou de tout autre phénomène social.

Ces paramètres qui sont pour le plus souvent méconnus des recherches nous semblent riches de sens et pourraient nous permettre d'accéder à d'autres facettes des comportements suicidaires : ils ressortent d'emblée de la problématique qui nous concerne d'une part, et d'autre part, d'une anthropologie fondamentale, laquelle part de grands thèmes dynamisant l'humanité. De plus leur caractère très vaste nous semble avoir une vertu heuristique, en ceci que de ratisser à partir des « rapports au monde » autorise, nous semble-t-il, une ouverture à des réalités qui risquent de ne pas être perçues par le découpage empirique de la suicidologie. De plus, il nous semble alors tenir compte du caractère nécessairement complémentaire des approches abordées au chapitre 1.

De scruter des dimensions plus macroscopiques, nous semble d'autant plus important que tout comme Prigent, nous estimons que « le suicide n'est pas un fait ou un acte faisant irruption dans une vie, mais le plus souvent un lent processus de dévitalisation de l'âme qui n'aboutit que tardivement et inconstamment » (1994 : 160). Certes il s'agit d'éléments plus difficiles à cerner, mais il nous paraît néanmoins que ces derniers ont une influence considérable sur les façons de donner un sens ou un non sens à la vie, tout comme, par extension, à la mort. Il s'avère essentiel de situer ces différentes dimensions dans le Québec d'aujourd'hui, et ce, d'autant plus qu'il s'agit d'éléments qui sont en constante redéfinition dans le temps et l'espace.

En effet, comme nous l'avons vu lors du chapitre 2, les taux de suicide au Québec ont monté en flèche depuis les années 1970. À ce moment le Québec venait de vivre de profondes transformations. Aussi, la notion de changement social nous est apparue

comme étant cruciale est peu investiguée dans les recherches suicidologiques. Dans un premier temps, nous tenterons de cerner les grandes transformations qui ont modelé le visage québécois d'aujourd'hui. Nous ne prétendons pas décrire de façon exhaustive les changements qui sont survenus mais bien de saisir la mouvance des rapports à la vieillesse, à la mort, au temps et à l'espace, à la retraite ainsi qu'à la masculinité, et donc, de les observer dans leur dynamisme. La société québécoise a subi de profondes transformations au cours du siècle dernier, et l'analyse de ces changements est essentielle à la compréhension des phénomènes sociaux actuels.

3.1 Un contexte biographique : le Québec en mouvance

De prime abord, il est important de souligner que le changement est toujours présent au sein des différentes cultures, aucune société ne connaît une fixité dans le temps. Tout comme le propose Hamelin, il nous semble essentiel de remédier à l'image populaire selon laquelle le Québec d'hier et principalement rural serait « figé dans un profond conservatisme fermé à tout progrès » (Hamelin, 1976: 415). En effet, il s'avère erroné de croire que les changements au Québec n'ont débuté qu'avec les années soixante et le Refus global.

Une culture ou une société qui s'avère immuable ou fixe, est une culture morte (Massé 1995). La culture, tout comme la société, est en perpétuelle redéfinition, c'est pourquoi il s'avère primordial d'étudier la société dans son dynamisme. Tout comme il est nécessaire de laisser une place aux « contradictions internes des structures sociales » de la société (Marx, in Bernier, 1990: 109), puisque cette dernière ne correspond nullement à l'image d'une totalité cohérente.

3.1.1 Notion de changement social

La notion de dynamique sociale était à prime abord expliquée à l'aide d'une série d'oppositions telles que : statique/dynamique, équilibre/déséquilibre, traditionnel/moderne (Balandier, 1981 : 17). Ainsi, dans un premier temps, cette notion servait à expliquer uniquement le devenir d'une société et non « les dynamismes

inhérents aux systèmes de différences constitutifs de ces dernières » (Balandier, 1981 : 17).

Balandier (1981) est l'un des premiers à abattre la dichotomie selon laquelle, les sociétés traditionnelles seraient statiques, alors que les sociétés modernes se caractériseraient par leur dynamisme. Mieux, en plus des facteurs externes (acculturation), Balandier introduit les facteurs internes du changement. Par ces derniers, au sein d'une même société, on peut observer des différences de temps ou de moment d'origine entre des différents sous-systèmes. Ainsi, il peut subvenir des tensions entre deux instances d'une même société qui connaissent des rythmes de changement différents. Prenons l'exemple de la religion institutionnelle qui est, plus souvent qu'autrement, réfractaire aux innovations et qui, par conséquent, connaît un rythme de changement plus lent. Alors que parallèlement le milieu de la haute technologie se distingue notamment par une évolution des plus rapides. La rencontre de ces deux milieux à l'intérieur d'une seule et même société est, en soi, porteuse de changement.

Aussi, au sein de la première moitié de siècle, l'autorité épiscopale va faire sentir sa présence, et ce à un point tel, qu'à cette époque la référence à Canadien-Français devient un synonyme de catholique. La religion qui est alors omniprésente, préconise un conservatisme des plus durs. Parallèlement, lors de la Deuxième Guerre mondiale, l'économie se développe. Il va donc se créer des frictions entre d'une part, le conservatisme de l'Église et d'autre part, la volonté de changement de l'économie, du milieu des arts, du mouvement d'ébullition général qui envahit les diverses sphères de la société québécoise. Il importe d'autant de le souligner que les cohortes d'hommes actuellement à l'âge de la retraite « officielle » ont vécu de plain-pied cette période.

Toutefois, ces changements qui sont survenus au milieu du 20^e siècle n'étaient nullement inscrits dans son histoire, ou encore prédéterminés. D'où la nécessité de présenter un modèle de changement social qui laisse une place d'importance à l'indétermination, où à ce que Bernier (1990) nomme *le jeu des circonstances*.

« L'évolution historique n'est pas définie totalement par des structures antérieures : cette évolution s'appuie sur les tendances, contraintes et contradictions de ces structures, mais elle se construit à mesure, à travers les tensions, les stratégies, les pratiques et les luttes pour la richesse, le pouvoir et le pouvoir symbolique » (Bernier 1990 : 108)

Dans une telle perspective, on peut considérer la Révolution tranquille, que l'on associe aux années 60, comme étant d'un côté le résultat d'une certaine prédisposition événementielle, et d'un autre comportant une certaine dose de hasard. À cette époque, se lève un vent de révolte contre l'emprise du clergé à pratiquement tous les paliers de la société. Ce mouvement contestataire participera à la diminution de l'importance ecclésiastique pour la société québécoise et par le fait même au sein de l'*habitus*⁸.

Ainsi le christianisme, par ses symboles et sa façon de concevoir le monde, a structuré et structure encore d'une certaine façon notre perception du monde. Il fait partie de l'*habitus* et en ce sens, on ne peut occulter simplement du revers de la main, l'omniprésence de l'influence judéo-chrétienne dans notre société. En effet, le christianisme a structuré et structure encore de nos jours notre mode de pensée. Bien que sa présence soit plus subtile, elle subsiste. Ainsi cette notion d'*habitus* ne peut se dissocier des dynamiques culturelles puisqu'elle en est une partie intégrante. D'autre part, les changements, bien qu'ils soient toujours présents, connaissent à certains moments des amplitudes différentes; il s'agit ici de voir quelles en sont les grandes lignes qui ont marqué le dernier siècle au Québec.

3.1.2 Manifestations du changement

Comme on l'a déjà mentionné, il serait erroné de croire que les changements au Québec n'ont débuté que dans les années 60, et qu'auparavant le Québec ne se définissait que par une stabilité. Effectivement, le Québec du début du siècle connaît également des modifications. Néanmoins, il est vrai que l'élite de l'époque, dont le clergé était une des constituantes, prônait la conservation de l'ordre établi (Hamelin 1976 : 415). Il n'en

⁸ L'*habitus* tel que défini par Bourdieu (1980) est la "structure structurante", c'est donc ce que l'individu a acquis mais qui se retrouve essentiellement sous la forme de disposition. Lors de situations usuelles l'*habitus* est plus souvent *mécanique*, il s'avère plutôt reproducteur que producteur. Par ailleurs, lors de situation originale une des caractéristiques primordiales de l'*habitus* consiste alors en son imprévisibilité; l'*habitus* se constitue alors de principes générateurs. En ce sens, l'*habitus* est donc indéterminé puisqu'il laisse place à une invention permanente, voire une réinvention.

demeure pas moins, que ces premières décennies de siècle vont entraîner des renversements considérables qui vont se ressentir dans l'ensemble de la société.

Dès le début des années trente, le Québec a déjà terminé sa deuxième révolution industrielle. Cette dernière entraîne une augmentation démographique considérable ainsi qu'un exode massif vers les principaux centres, dont Montréal. Cette émigration soudaine et massive vers les villes va engendrer une série de problèmes sociaux :

« en ville, la famille ne peut plus vivre dans l'autonomie qu'elle avait connue à la campagne ; les problèmes de l'habitation, de l'éducation, du chômage, de l'aide aux personnes âgées, prennent des dimensions jusque là inconnues » (Hamelin 1976 : 415).

Cette industrialisation du Québec ne se fait pas sans heurts, elle va notamment contribuer à faire ressortir de façon significative la précarité de l'économie des Canadiens-français. En effet, la dichotomie entre anglophones et francophones se voit accentuée par le fait que l'économie se trouve exclusivement contrôlée par une élite anglophone ainsi que par des capitaux étrangers. Les postes de dirigeants n'étant que très rarement accessibles à des francophones, ces derniers se voient alors confinés à travailler au service de la bourgeoisie anglophone. Ces éléments vont contribuer à une émergence du sentiment nationaliste chez les Canadiens-français ainsi qu'au sein du clergé.

Parallèlement à ces transformations, sur le plan politique, les Québécois vont se démarquer par leur « consistance ». Effectivement, pour presque la totalité de la période qui s'étend de 1896 à 1930, ils vont élire, et ce tant au provincial qu'au fédéral, des gouvernements libéraux (Hamelin 1976). Cependant des conflits vont ressurgir, entre les gouvernements fédéral et provincial, et vont contribuer à aviver un sentiment nationaliste au sein de la population francophone.

Par ailleurs, l'Église qui perçoit de façon menaçante ces changements liés à l'industrialisation, prône un retour à la terre. Pour elle, le métier le plus noble est celui d'agriculteur, la ville, par ses tentations diverses est malsaine. L'institution ecclésiastique se sent menacée par le libéralisme de la religion protestante et compte

bien protéger ses ouailles de la cupidité qu'entraînerait le capitalisme. Elle tentera donc d'éloigner ses fidèles de ces endroits décadents que représentent les villes et, pour ce faire, elle organisera des colonisations intérieures de ses terres (Hamelin, 1976 : 421).

Dans cette même veine, un autre élément important à considérer est le krach boursier de 1929 ainsi que la crise qui l'a suivie. Le krach boursier plonge le Québec dans une crise économique sans précédent qui se fera sentir à tous les échelons de la société. Les faillites sont nombreuses, le taux de chômage connaît une hausse des plus drastiques; le temps est à la misère sociale, et la faim prend des proportions des plus inquiétantes. En effet, à Montréal les temps sont durs, pratiquement la moitié des familles se retrouve sous le seuil de la pauvreté (Hamelin et Provencher, 1997 : 95).

Dans de telles circonstances, on voit entre autres dans les centres urbains une augmentation du nombre de personnes âgées qui se retrouvent à la rue. Ces dernières se confondent dans la masse d'indigents qui fréquentent les communautés religieuses et les œuvres de charité. Parallèlement aux changements sociaux et à l'instabilité économique, l'Église va continuer à s'imposer avec force et vigueur dans ce Québec en changement, en gérant notamment des solutions d'entraide communautaires, alors que le réseau des politiques sociales en était à ses balbutiements.

3.2 Les rapports à la vieillesse

Le vieillissement et la vieillesse constituent des sujets d'études relativement récents. C'est au sein des pays industrialisés aux prises avec des « problèmes » de vieillissement de leur population, que sont nées aux lendemains de la Deuxième Guerre mondiale les réflexions sur ces thèmes. Le vieillissement de la population s'explique, du moins en partie, par une double conjoncture, d'une part, on assiste à l'augmentation de l'espérance de vie, conséquence des révolutions sanitaire, médicale associées aux technologies, et d'autre part, à une diminution considérable du nombre des naissances liée à la révolution sexuelle et au contrôle des naissances.

3.2.1 La vieillesse, un construit socioculturel

Qu'est ce que la vieillesse? À quel moment devient-on vieux? Il n'existe pas de critère proprement défini qui permette de déterminer un seuil de la vieillesse, puisque le processus de vieillissement s'échelonne toute la vie durant. Ainsi la vieillesse constitue un long processus ce qui lui confère un sentiment de non-association : «elle est séparée de nous par un temps si long qu'il se confond à nos yeux avec l'éternité; ce lointain avenir nous paraît irréel » (De Beauvoir, 1970 : 10).

Il va sans dire que la vieillesse constitue la résultante d'un processus biologique universel. Néanmoins, ce concept est loin de désigner une réalité empirique bien définie. En effet, la vieillesse constitue un construit socioculturel puisqu'elle est vécue de façon différente selon les sociétés. « Chaque société, à chaque période de son histoire, interprète socialement les différences biologiques et chronologiques qui séparent les individus afin d'élaborer son organisation sociale du parcours des âges et d'assigner rôles et statuts sociaux à chaque étape d'âge » (Guillemard 1993). Par exemple, en Afrique du Nord la vieillesse ne correspond pas à la longévité ou à un âge précis, mais plutôt à l'accomplissement de l'individu, ce qui correspond aux sociétés à accumulation des hommes, pour emprunter la terminologie de Thomas (1993), et que nous avons précédemment mentionnée au premier chapitre. Dans un même ordre d'idée, Poirier (1991) nous dira qu'au sein des sociétés traditionnelles (ce qui vaut également dans le Québec d'autrefois) « on avait le sentiment que si les aînés étaient ainsi parvenus à une longue existence, c'est qu'ils étaient détenteurs d'une sagesse qui devait être respectée et, tout naturellement, on inclinait à suivre les leçons de leur expérience » (Poirier, 1991 : 1583).

Aussi, la vieillesse, tout comme la culture, ne correspondent pas à des concepts immuables. Au contraire, ils varient et se transforment dans le temps. Si l'on considère la vieillesse comme un construit socioculturel, elle est également une expérience individuelle, qui « sera vécue, c'est à dire interprétée et conduite différemment selon les référents biographiques de chacun ; de plus l'avance en âge affectera la vie de l'individu

et possiblement celle de son entourage » (Lafrenière 1990 : 16). Il s'agit non pas d'une relation linéaire mais bien d'une interaction entre la vieillesse et les individus qui la vivent. Bien que la culture crée des balises sur la façon d'être *vieux*, elle ne la détermine nullement. Il ne s'agit pas d'une causalité unique mais plutôt d'un jeu d'influence, où la culture offre un éventail de comportements possibles.

En général, les auteurs s'entendent pour dire que dans les sociétés qui classent les personnes âgées dans un groupe à part, on observe deux grandes tendances. D'un côté, l'on retrouve les sociétés à tradition orale, où les personnes âgées sont détentrices du savoir et jouent un rôle important en ce qui a trait au transfert des connaissances. Alors que de l'autre côté, au sein des sociétés à tradition écrite, la situation est complètement différente, et l'apport des aînés est loin d'être mis au premier plan. En effet, dans ces sociétés où la technologie se surpasse continuellement, on a tendance à croire que les connaissances du retraité se trouvent à être rapidement dépassées. Dans une telle situation où le niveau de connaissances technologiques détermine en bonne partie l'identité de l'individu, le retraité se sentira dépassé et par le fait même inutile. Cette façon de percevoir les aînés est loin d'être une invention de cette génération : en effet ces derniers se rappellent d'avoir à une certaine époque perçu leurs prédécesseurs de la même façon (Grand'Maison et Lefebvre 2001).

Cependant, il faut rester vigilant et prendre avec un grain de sel la dichotomie opérée entre sociétés à tradition orale versus écrite. Pour leur part, Grand'Maison et Lefebvre (2001) différencient sociétés occidentales et orientales. D'une façon comme de l'autre, il faut demeurer prudent et éviter de tomber dans le piège qui prétendrait qu'ailleurs ou autrefois les personnes âgées seraient systématiquement mieux traitées.

Parallèlement, il s'avère important de souligner que la vieillesse, en plus de différer d'un pays à l'autre, connaît des variations au sein d'une seule et même société. « Il existe autant de vieillesse différentes qu'on y trouve de sous-groupes particuliers » (Santerre 1982: 271). Le Québec, et principalement Montréal, par son caractère cosmopolite, ne divergent pas à la règle. Effectivement, par ses multiples groupes

ethniques, le Québec s'illustre par la variété des vieillesse qui s'y rencontrent. Il ne s'agit pas ici d'élaborer sur ces différences mais de souligner leur présence afin de voir le phénomène de la vieillesse comme correspondant à une réalité hétéroclite et non pas monolithique. En plus de l'ethnicité, il existe une myriade de facteurs de vieillissement différentiel, dont entre autres le genre, l'état marital, le revenu, le statut social.

Comme nous l'avons précédemment mentionné, la vieillesse, étant un construit socioculturel, n'est pas statique. Bien au contraire, elle se trouve en constante redéfinition. Ainsi le phénomène actuel de la vieillesse au Québec diverge considérablement de la façon dont il se présentait dans un Québec d'hier, et principalement rural. Afin de mieux saisir la situation des personnes âgées au sein de la population québécoise, il s'avère essentiel d'effectuer un bref retour en arrière et de voir comment se sont effectués certains changements sociaux du dernier siècle.

3.2.2. La situation de la personne âgée québécoise au sein du dernier siècle

Les changements qui sont survenus au Québec ont amplement contribué à modifier la structure de la famille québécoise ainsi que les rôles des personnes âgées au sein de la société. Conjointement à un changement de type de production, on retrouve notamment une transformation de la famille et du mode de résidence de cette dernière, ainsi qu'une modification majeure en ce qui a trait à la place de l'Église au sein de la société.

La forme de résidence que l'on retrouve au XIX siècle est celle de la famille souche, cette dernière consiste en la cohabitation des parents avec le fils héritier et son épouse (Côté, 1993: 50). Selon Verdon (1973), cette stratégie de la famille souche vise à assurer la cohabitation des parents qui seront pris en charge par le fils héritier à qui les parents se donnent. Il semblerait même qu'un parent puisse déshériter son fils si ce dernier faillait à ses obligations. Les deux parties se protégeaient par la présence d'un acte notarié appelé donation qui prenait soin de mettre par écrit les responsabilités respectives de chacune des parties.

Cette famille que l'on nomme étendue est de type polynucléaire, se voit donc composée de plusieurs familles nucléaires, ainsi que multigénérationnelle (Santerre, 1986 : 258). Ce qui implique la coexistence, au sein d'une même maisonnée, d'un minimum de trois générations distinctes. Bien qu'à première vue il puisse sembler que la place des aînés au sein des familles soit assurée, rien n'est aussi sûr. À cette époque, il existait une loi⁹ qui évoquait la responsabilité des enfants face à leurs parents âgés. Ce type de stratégies (loi, acte notarié) nous laisse croire que la prise en charge des parents par un de leurs enfants n'allait pas nécessairement de soi, et que les parents utilisaient des stratégies afin d'assurer leurs vieux jours, on vient de le mentionner notamment en balisant le devoir filial du principal l'héritier.

Par contre, les personnes âgées qui habitaient avec leurs descendants avaient également des fonctions au sein de la maisonnée. Ces dernières s'occupaient notamment de « la socialisation de leurs petits-enfants » (Côté, 1993 : 54). Ainsi, les vieux avaient un rôle précis à jouer vis à vis de l'éducation de leurs petits-enfants, ils étaient notamment chargés de leur transmettre des éléments de la tradition (chansons, histoires, contes). Une complicité s'établissait entre ces deux générations (grands-parents / petits-enfants) qui durait jusque vers l'adolescence. De nos jours, la relation ainsi que le rôle de grands-parents ont changé, mais sont toujours existants. Nous abondons dans le même sens que Lefebvre (Grand'Maison et Lefebvre, 2001) qui rapportait que « la relation entre grands-parents et petits-enfants est *vitale*, et que son absence crée parfois chez les uns et les autres une blessure profonde, un manque et un vide irréparables » (97).

Parallèlement, dans les sociétés à tradition orale, le savoir est généralement le propre des plus âgés et l'expérience qu'ils détiennent leur confère un statut gratifiant.

« Le statut et le rôle des vieillards dans ce type de famille étendue sont particulièrement élevés et valorisants : contrôlant le " bien " jusqu'à leur mort (...) ils continuent leurs activités habituelles, sans problème de retraite, dans leur environnement familial jusqu'à l'épuisement de leurs forces » (Santerre, 1986 : 260).

⁹ Cette loi aurait existé jusque vers le milieu du siècle dernier.

Dans son article, Santerre (1986) donne une image glorifiée du statut de la personne âgée en milieu rural d'autrefois. Cependant, comme nous l'avons préalablement mentionné, l'existence de lois ainsi que la présence d'acte notarié, nous laisse croire qu'il pourrait exister une certaine insécurité de la part de certains aînés face au traitement qu'ils pouvaient recevoir de leurs descendants. Par delà cette possible méfiance, on peut aussi lire dans cette pratique le souci d'assurer à la fois la disposition de ses biens après sa mort et d'assurer les conditions minimales de l'existence du vieillard, l'un étant intimement lié à l'autre dans la cosmogonie générale.

En ce qui a trait à la structure organisationnelle sociale, on observe également une transition; les rôles et statuts des personnes âgées vont se transformer au cours du dernier siècle. En effet, l'urbanisation liée à l'industrialisation va apporter des changements dans la structure de la famille, ainsi que dans la place de la personne âgée. Par exemple, l'industrialisation va entraîner une mise à l'écart de travailleurs plus âgés qui ne sont plus assez rapides. « La maximisation des profits, l'extension du machinisme et l'introduction d'une technologie nouvelle entraîneront l'expulsion d'un nombre de plus en plus grand de travailleurs et travailleuses plus âgés, jugés improductifs » (Côté, 1993 : 58). La personne âgée qui vit en milieu urbain se retrouve assez désemparée le moment venu d'arrêter de travailler. À l'époque, aucun plan de retraite n'existait, et avec la situation de crise il était pratiquement impossible de se garder des sous de côté pour ses vieux jours. On devine la représentation d'indigence voire d'indignité qui était alors suscitée.

Avec l'avènement de la Révolution Tranquille les changements vont continuer à s'accroître, ce qui va modifier de façon drastique et déterminante le Québec. Cette révolution va ni plus ni moins bouleverser une nation, remettre en question les fondements de ses valeurs et modifier ses comportements.

3.2.3 « Révolution tranquille » : des changements sur plusieurs plans

En 1960, advient l'élection de Jean Lesage et de son parti Libéral dont le slogan est : « C'est le temps que ça change ! ». La Révolution tranquille se caractérise donc par une série de transformations qui modèleront la face du Québec. Dès la fin de la guerre on commence à sentir l'émergence d'une certaine effervescence au Québec, on n'a qu'à penser à la publication du manifeste *Le refus global* de Borduas et ses comparses (1948). Plusieurs changements vont s'effectuer dont notamment: une diminution de l'influence du clergé, le passage d'une société agricole vers une société industrielle, ainsi qu'une métamorphose de la structure familiale avec son impact sur les rôles de ses membres. Voyons cela de plus près.

Les années de guerre et d'après guerre se sont avérées prospères pour l'Amérique du Nord. Le *boom* économique que le Québec connaîtra lors de la période de guerre, conjugué à des périodes agricoles creuses, contribuera à une reprise de l'urbanisation (Vaillancourt, 1988: 59). La ville est attirante, elle fait miroiter des rêves de réussite.

De plus, avec les années 60 et la Révolution tranquille, un vent de remise en question de l'Église souffle sur le Québec. Les heures de gloire de l'autorité épiscopale sont révolues, on assiste maintenant à une diminution de son pouvoir. En effet, le gouvernement va radicalement limiter le rôle du clergé dans la société québécoise.

D'autre part, un autre changement est considérable: le passage d'une société qui traditionnellement était basée sur une production agricole vers un mode de production industrielle. Les répercussions seront considérables, c'est tout le mode de vie québécois qui en sera affecté. C'est vers le milieu du 20^e siècle qu'on dénote au Canada un changement fondamental : l'apparition d'un nouveau mode d'organisation du travail (Des Aulniers, 1983 : 101). Il va sans dire, le passage d'une agriculture à une industrialisation amènera bien des changements. En effet, la réorganisation du travail aura une influence considérable sur la société :

« L'industrialisation a fait apparaître des problèmes nouveaux qui ne se posaient pas lorsque la majorité vivait encore sur des fermes, par exemple, le problème des personnes âgées. Les cultivateurs voyaient à assurer la survivance de leurs vieillards, mais dans les villes, la

solidarité familiale était beaucoup moins grande et les salaires des ouvriers ne leur permettaient pas de soutenir cette charge » (Mongeau in Des Aulniers 1983 : 115).

La Révolution Tranquille prend la forme d'une métamorphose en profondeur de la société québécoise, et ce, sur plusieurs aspects. En agissant comme une transformation des valeurs, elle va toucher toutes les sphères de la société québécoise.

3.2.4 De cette révolution, les suites pour les aînés

Les métamorphoses qui se sont produites ont eu une incidence sur la façon de vivre la vieillesse en cette fin de millénaire. À cet effet on fait référence notamment au changement du mode de résidence, à la diminution du rôle de l'Église ainsi qu'à une modification du mode de production.

Dans un premier temps, suite à l'urbanisation, le mode de résidence a eu tendance à changer au Québec. Il n'y a pas si longtemps, la maison de ferme permettait à plusieurs générations de vivre sous le même toit. Alors que de nos jours, « l'habitation type du Québécois moyen, c'est un loyer, fonctionnel mais minuscule, dans un bloc à appartements sur une quelconque rue métropolitaine » (Santerre, 1986 : 257). Ce type d'habitation ne comporte généralement pas de « chambre d'ami » qui permet d'héberger sur une longue période un parent ou un grand-parent. D'autre part, les deux parents travaillant à temps plein, il est plus difficile de s'occuper d'une personne supplémentaire. La solution de rechange réside dans les centres d'accueil. Cependant ces derniers contribuent à marginaliser les personnes âgées, car « tout en apportant une aide incontestable, les services contribuent à accentuer la dépendance et la stigmatisation. » (Gagnon, 1981 : 56)

Ces transformations familiales ont provoqué une rupture des liens entre les générations. Ce fossé qui sépare les générations amène les personnes âgées à vivre leur vieillesse dans la solitude. C'est l'isolement social des personnes âgées qui d'une part ont été coupées du monde du travail et d'autre part, ont subi une réduction de la place qu'ils

occupaient au sein de la famille. « Assis à leur fenêtre, ils contemplent un monde qui ne les regarde plus. » (Morin, 1970: 49).

Le dernier siècle a connu des rythmes de changement accéléré; une rapidité qui est en soi propre à la jeunesse. Alors qu'avant « l'âge a été considéré comme une éminente qualité qui permettait l'accession à une série de dignités » (Poirier, 1991 : 1581). Dans un passé pas si lointain, plusieurs termes rappelant la vieillesse avaient une connotation positive par rapport à la jeunesse qui eux s'avéraient péjoratifs (ex : droit d'aïnesse / blanc bec).

Aujourd'hui on assiste à un renversement total. On se retrouve avec une société qui se trouve essentiellement basée sur des valeurs qui se rapportent à la jeunesse : travail, autonomie, indépendance, rapidité, force. Une société qui de plus, confine la vieillesse à une vie parallèle dans une marge. La vieillesse n'arrive pas d'un coup, il s'agit d'un long processus irréversible, de la naissance à sa mort, l'être humain se consume. En contrepartie, la retraite elle constitue souvent un choc :

« la retraite devient un phénomène plutôt brusque, où la personne perd, dans une période relativement courte de sa vie, un certain nombre de rôles significatifs qu'elle exerçait antérieurement aussi bien sur le plan familial, social que sur le plan économique et du travail. À partir de ce moment, elle risque de devenir socialement dépendante surtout si elle n'est pas préparée à trouver des rôles qui suppléent à ses rôles perdus » (Guillemard, 1971 : 6)

Comme on vient de le mentionner, le processus de vieillissement se fait d'une façon lente mais certaine; l'individu perd peu à peu l'usage de certains de ses sens. En fait, la littérature gérontologique a tendance à décrire la vieillesse comme se réalisant dans un état perpétuel de pertes et ce à tous les niveaux. Perte de son autonomie fonctionnelle; de son statut social; de ses proches, qui décèdent tour à tour; de ses sens, l'ouïe, la vision etc. Ainsi, d'un côté se situe le discours en bonne partie alarmiste de la gérontologie et de l'autre tout le discours sur le « Bel-Age » qui se veut ni plus ni moins que l'apologie de la vieillesse. Et si la réalité se situait entre ces deux images ?

Il n'en demeure pas moins que dans nos sociétés où les valeurs préconisées sont celles de l'autonomie et de la jeunesse, la perte de l'autonomie fonctionnelle peut se vivre avec difficulté. Il semble que de plus en plus le phénomène de la vieillesse dans les sociétés occidentales se vit dans une marginalisation, dans une perte de signification :

« La vie d'aujourd'hui, la mentalité de base c'est de toujours rester jeune. Quand tu fais l'expérience concrète du vieillissement, tu ne sais pas comment prendre ça, comme si ça n'avait pas de sens. Et la mort encore moins. L'autre bord qu'est-ce qui arrivera? ... Tu ne le sais plus, avant c'était clair ... plus maintenant. Tu deviens « doutant ». Si tu ne peux plus jouir de la vie, dépêche-toi à disparaître de la carte, c'est insupportable pour tout le monde. » (un répondant in Grand'Maison et Lefebvre 2001 : 29)

De plus, avec l'avènement de technologie avancée, on pense notamment à l'informatique, le « vieux » ne demeure pas une référence. Au contraire, il est vite dépassé par les progrès technologiques. Mais en tant que société on aurait tout avantage à intégrer le savoir des aînés, à les reconsidérer, car comme le mentionne si bien Grand'Maison :

« Cette société qu'on dit dépressive a besoin de mieux connaître ses propres sources de renouvellement, non seulement ses atouts du présent, mais aussi ses têtes chercheuses au bout des racines encore vivantes de son terreau historique. Une mémoire vivante va bien au-delà d'une archéologie des ruines du passé » (2001 : 33)

Il s'avère essentiel de se questionner sur les sources de cette société dépressive qui tend à réfuter le savoir des aînés et qui ce faisant, les marginalise. Le faible taux de natalité constituerait un autre signe de cette société dépressive. Aussi on peut se questionner sur le Québec qui, en plus d'avoir des taux de suicide élevés, se démarque également par une dénatalité alarmante. Tout autant de signes d'une société qui éprouve quelques difficultés avec la volonté de vivre.

3.2.5 Les personnes âgées, un groupe marginalisé

« Ce n'est pas parce que je suis un vieux
pommier que je donne des vieilles
pommes »

(Un répondant, Grand'Maison et Lefebvre
2001 : 7)

Cette classe représentant les « personnes âgées », qui est gentiment connu sous l'euphémisme de « l'âge d'or », est facilement identifiable dans les sociétés industrialisées. Effectivement, « la société industrielle se donne plusieurs moyens d'identifier clairement une catégorie sociale différenciée et de créer un *troisième âge* marqué par un mode de vie unique et une situation sociale qui le distingue très nettement de l'enfance et de l'âge adulte » (Arcand 1982:9). Dans nos sociétés occidentales la personne âgée est ainsi marginalisée en regard des autres classes d'âge, moins différenciées entre elles.

Une telle distinction entre adultes et personnes âgées n'apparaît pas dans toutes les sociétés. Prenons l'exemple des Cuiva, dont traite Arcand (1982), où il n'existe aucune différence entre adultes et personnes âgées. Les distinctions sociales existantes, au sein de cette population, sont celles des enfants, des hommes et des femmes. Chez les Cuiva, les personnes âgées ne sont nullement marginalisées. Une fois adulte l'individu demeurera, et ce, jusqu'à sa mort, un membre à part entière du groupe des adultes. Il semblerait que de cette façon les Cuiva ait empêché l'isolement des leurs aînés.

Dans notre société, on a tellement réduit l'individu à sa force de travail que tout au long de sa vie, il perçoit la retraite comme un repos bien mérité. Paradoxalement, on donne peu de formation à se préparer à sa retraite, ou si elle est offerte, elle n'est pas forcément suivie. Aussi, c'est souvent en désillusion qu'elle est vécue. Ayant travaillé toute sa vie, l'individu peut avoir de la difficulté à supporter l'oisiveté qu'y s'ensuit.

Par contre, cette notion de retraite est relativement récente et existe principalement au sein des sociétés occidentales. Dans nos sociétés, l'avènement de la retraite entraîne plusieurs altérations voire des pertes, notamment celles du revenu et du statut social.

Alors que chez les Cuiva « les individus travaillent afin de suffire à leurs besoins mais le centre de leur vie ne s'y résume pas. Aussi, dans une telle société, l'arrêt de travail pour les individus âgés ne se concrétise nullement par une perte de leur identité sociale. » (Arcand 1982: 23). Alors qu'ici où le facteur primordial identitaire est le travail, l'arrêt de ce dernier amène d'une certaine façon une marginalisation du retraité.

3.2.5.1 Le phénomène de la marge

« Que l'on vive à Paris, l'on vit tous en Province quand on vit trop longtemps »
(« Les vieux » de Jacques Brel)

Comme nous l'avons préalablement mentionné, le phénomène de la marginalisation des aînés est un phénomène relativement récent. En effet, comme le précise Gagnon (1981), il y a à peine 75 ans la question ne se posait même pas. Alors qu'aujourd'hui, la marginalisation de ce groupe se perçoit à plusieurs niveaux, dont notamment: la réduction de leurs rôles au sein de la famille, le retrait du monde du travail, ainsi que la volonté des personnes âgées à se regrouper. Un élément semble ressortir des entrevues réalisées par Côté (1993) : les personnes âgées ne veulent pas importuner leur famille, comme s'ils avaient intégré le fait qu'ils sont de trop. Il semble donc exister une marginalisation des aînés, mais il nous semble important de préciser ce que nous entendons par cette terminologie. Pour ce faire, nous reprendrons les propos de Gagnon :

« Le phénomène de la marginalisation est un processus par lequel des groupes d'individus, nettement identifiés, sont isolés des rôles sociaux et condamnés la plupart du temps à vivre entre eux dans des lieux qui leur sont spécifiquement désignés » (1981 : 7)

Par ailleurs, la marge n'existe que dans une relation au centre car elle se définit en quelque sorte par rapport à ce dernier. De plus, la marginalité est un processus dynamique, ainsi les groupes marginalisés ne sont pas les mêmes à travers le temps et l'espace. Par exemple:

La lèpre disparue, le lépreux effacé, ou presque des mémoires, ces structures resteront. Dans les mêmes lieux souvent, les jeux de l'exclusion se retrouveront, étrangement semblables deux ou trois siècles plus tard. Pauvres, vagabonds, correctionnaires et têtes aliénées reprendront le rôle abandonné par le ladre, et nous verrons quel statut est attendu de cette

exclusion, pour eux et pour ceux-là mêmes qui les excluent » (Foucault in Gagnon, 1981: 54)

Dans le cas présent, soit celui des personnes âgées, on remarque une double marginalisation. En premier lieu, la société qui est essentiellement tournée vers les valeurs du travail et de la jeunesse ne leur laisse pas de place. En second lieu, les personnes âgées qui perçoivent les changements physiques et qui constatent les diminutions de leurs capacités physiques préfèrent se regrouper entre elles plutôt que de nuire et de devenir un fardeau pour leurs proches. Cette mise de côté des aînés semble un des symptômes de la société dépressive, tout comme le suicide et la dénatalité.

3.3 Les conceptions sociales de la mort

Longtemps la mort a été un sujet tabou et, considérée comme ésotérique, elle n'avait pas sa place dans les écrits scientifiques. Puis peu à peu, un discours autour de la mort s'est articulé, on pense notamment à Louis-Vincent Thomas, Edgard Morin, Philippe Ariès, Michel Vovelle qui en sont les principaux instigateurs. Chacun d'eux, au sein de sa propre spécialité a contribué considérablement aux différents aspects des études sur la mort, que ce soient historique, anthropologique et sociologique. À partir de ce qu'ils ont mis en lumière, nous tenterons de cerner de quelles façons la perception de la mort peut avoir un impact sur l'acte suicidaire ou sur le sens que l'on y attribue.

La mort est à la fois effrayante, insaisissable et intrigante. De tous temps, les sociétés ont essayé d'en repousser les limites. Malgré cette tentative de mise à l'écart, elle se retrouve à être au centre de l'intérêt des sociétés, puisqu'elle permet de donner un sens à la vie : « la mort est l'axe autour du quel pivote l'ensemble des pratiques, représentations et des attitudes individuelles et collectives, consciemment et inconsciemment, à notre corps défendant ou non » (Des Aulniers, 1997 : 9). De plus, la mort fait appel à l'inéluctabilité de la finitude et, en ce sens, agit directement sur notre rapport au temps. Mais dans une société où on désire vivre de plus en plus longtemps et où la mort est occultée, elle se transforme en un adversaire qu'il faut vaincre. Parallèlement, la mort est naturelle. Néanmoins, elle apparaît comme une agression :

elle se vit ou se perçoit comme un accident arbitraire et brutal qui prend au dépourvu (Thomas, 1988b: 16). La seule certitude que l'on a dans notre vie est celle de mourir un jour, la mort se trouve donc à être à la fois un événement universel et unique.

3.3.1 Changements dans les perceptions face à la mort

Au sein du Québec contemporain, on se retrouve avec un rapport à la mort qui est plus éclaté qu'autrefois. Alors qu'auparavant, ce même rapport, se trouvait solidement ancré à un système de sens bien défini. Ces changements sont le fruit d'une concomitance d'éléments. Parmi ces derniers, on pense entre autres à la Révolution Tranquille qui, comme nous l'avons mentionné plus tôt, a renversé les valeurs et l'importance de l'Église dans un Québec contemporain. La religion imposait un système de sens bien défini de la vie et de la mort et cette dernière avait donc sa place propre. Parallèlement, aujourd'hui on se retrouve dans un flou, qui se concrétise notamment par une occultation de la mort.

Les sociétés contemporaines perpétuant le mythe du progrès constant ainsi que l'espérance en l'infini ont engendré un nouveau type de réaction face à la mort : le déni. Comme nous l'avons mentionné au second chapitre de notre mémoire, les changements face à la mort remontent au Moyen Âge. Ces transformations s'expliquent en partie par des coupures ou ruptures qui se sont échelonnées depuis cette époque. De façon plus précise, le déni de la mort serait originaire de trois ruptures, que sont : 1) une coupure entre l'âme et le corps 2) une coupure dans les conceptions du temps et finalement 3) une mise à l'écart de la mort (Des Aulniers et Thomas 1992). Avant même de définir le déni, voyons d'abord les ruptures dont il est originaire.

3.3.1.1 Eschatologie :

Vers le Moyen-Age on voit l'apparition de la croyance chrétienne en un dualisme entre l'âme et le corps. Lors de la mort du corps (physique) il existerait une survivance de l'âme (psychique), ainsi une « dissymétrie profonde existe entre la mort certaine du corps et la mort incertaine de la conscience » (Ziegler, 1975 : 269). Se forge une lutte entre une conscience qui veut survivre et la réalité d'un corps en déclin. De telle sorte

que la croyance en la survivance de l'âme permet d'amoinrir l'angoisse de la mort, comme événement totalitaire. Une survie de l'âme aidait à trouver un sens à ses souffrances du quotidien et permettait de « gagner son ciel ! ».

Comme à plusieurs autres niveaux, le monde occidental se retrouve en période de redéfinition et de mutation en ce qui a trait à l'eschatologie. Auparavant, les croyances entourant la mort étaient bien définies, et on se retrouve aujourd'hui dans une période de mutation. Ce qui se traduit par une incertitude qui entoure la mort ainsi que les croyances de l'après mort.

3.3.1.2 Coupure dans le temps :

La bio-médecine et l'augmentation de l'espérance de vie

Au cours de ce siècle, les sociétés occidentales ont connu des améliorations importantes, notamment aux niveaux socio-sanitaire et médical. De telles transformations ont eu notamment comme incidence de prolonger l'espérance de vie. Cette augmentation de la longévité repousse les limites de la mort. Conséquemment la mort recule non plus uniquement dans le temps mais également dans les esprits (Hanus 2000). Dès lors, la mort qui avant représentait un passage vers un autre monde, devient annihilation (Des Aulniers in Thomas et Des Aulniers 1992 : 6).

La présence même de la mort, même si l'on refuse la mort comme anéantissement, nous amène « devant le plus ancien trait universel de l'humanité, **la volonté de maîtriser le temps d'une façon ou d'une autre et donc d'en jouer** » (Des Aulniers, 1997 : 25). La mort institue le temps : le temps de la vie, le temps d'une vie.

3.3.1.3 Mise à l'écart de la mort

Dans les sociétés occidentales d'aujourd'hui la mort est considérée comme un mal à combattre. On cherche les causes de la mort, et les médecins tentent de la repousser et ainsi de mettre à l'épreuve non seulement leurs compétences mais l'appareillage sophistiqué dont ils disposent. Dans les sociétés occidentales d'aujourd'hui, on meurt de « quelque chose », en ce sens où on tente de trouver la cause du décès, d'attribuer la

mort à un phénomène extérieur : la mort devient comme une maladie que l'on tente de vaincre (Thomas 1991) On assiste ni plus ni moins à une disparition de la mort :

« La mort, si présente autrefois tant elle était familière, va s'effacer et disparaître. Elle devient honteuse et objet d'interdit (...) L'initiation est passée de la famille, aussi aliénée que le mourant, au médecin et à la médecine hospitalière. Ce sont eux les maîtres de la mort, du moment et aussi des circonstances de la mort » (Ariès in Thomas 1991 : 820)

En tentant de la sorte d'enrayer la mort, de faire fi de sa limite au temps, on en vient à la négation de la réalité de notre finitude. Dans cette veine, on peut également penser aux jeux vidéos où le héros à plusieurs vies ou encore, dans un autre ordre d'idées, à la pratique de sports extrêmes pour défier sa limite à la vie (Baudry, 1991).

3.3.1.4 Résultat de ces coupures : le déni

La combinaison de ces trois coupures ou ruptures seront à la base de cette occultation de la mort. Thomas emploiera la terminologie de *déni*, emprunt effectué au vocabulaire de la psychanalyse. Ainsi, le déni de la mort qui est de l'ordre de l'inconscient, constitue un mode de défense face à une réalité traumatisante pour l'individu (Des Aulniers et Thomas, 1992). L'effet du déni s'expliquerait comme un « vol, rapt, rapidité de la réingestion du mort dans le circuit marchand, qui ne pouvait exister longtemps dans son statut flottant. Déperdition des gestes, désacralisation du sens, désocialisation des pratiques, dérive des sentiments, voilà l'essentiel de l'effet du déni » (Des Aulniers, 1997 : 67). La présence d'un tel déni fait en sorte que le suicide puisse être perçu comme représentant une forme de refus de la mort.

3.3.2 Quête de l'immortalité

De tous temps, les humains ont tenté de se rendre immortel c'est-à-dire de « refuser que la mort ne soit pas que totalement la mort » (Des Aulniers, 2004). Dans un passé pas si lointain, la religion offrait un système de sens et de compréhension de la réalité de la mort. Aujourd'hui, si on ne survit pas par une existence dans l'au-delà, le monde occidental n'a pas rejeté toutes les autres façons de créer la survivance. En effet, il existe des stratagèmes qui permettent à l'individu de se prolonger, de laisser sa trace.

Certains se prolongent via leurs enfants qui sont porteurs de leurs gènes, et d'autres via leurs œuvres (artistiques, sociales ou matérielles). L'individu, en laissant des souvenirs ou sa trace, empêche une néantisation complète et totale de son être.

3.3.3 Changements dans les rituels funéraires

Ces changements face à la mort et au mourir, s'observent également de façon très pratico-pratique, notamment à travers les rituels. Aujourd'hui les rituels qui entourent la mort et le deuil se voient modifiés et surtout écourtés. En effet, la ritualisation qui entoure la mort au Québec a également énormément changé au cours du dernier siècle, on se retrouve avec une spécialisation, une diminution voire même drastique du temps du rituel et du deuil. La mise à l'écart de la mort dans la société occidentale devient monnaie courante. Ici on peut penser au rapport au temps : nécessité de faire les choses rapidement, une société de l'immédiat où il faut que le rituel se fasse rapidement, que le deuil en fasse tout autant. Et surtout, ne pleurez pas trop, sans quoi systématiquement l'on vous considèrera malade.

En ce qui a trait aux rituels face aux décès par suicide, il existe des données très riches sur le sujet, nous n'y toucherons pas ici. En ce qui a trait au Québec, peut-être devrions-nous juste préciser que la levée des interdits en ce qui concerne les enterrements religieux est très récente puisqu'elle remonte au début des années 1970.

3.3.4 La mort et les aînés

Comme nous l'avons déjà souligné, dans les sociétés et à travers les époques on retrouve différents rapports à la vieillesse : une glorification de la vieillesse (valeur de sagesse) ou à l'inverse, une mise à l'écart du vieillard, sous des modèles ou à des registres différents, qu'il s'agisse de marginalisation sociale ou d'abandon au sommet d'une montagne, pour des motifs à la fois économiques et mythiques (le film « La ballade de Narayama »¹⁰). La vieillesse comme un signe de la mort qui approche et si on tente d'évincer la mort de la société on tente également d'en occulter les signes.

¹⁰ Paru en 1958 et réalisé par Keisuke Kinoshita « La ballade de Narayama » raconte l'histoire d'un fils qui doit aller reconduire sa mère au sommet de Narayama une montagne sacrée où doivent reposer les

Dans une société où les valeurs prédominantes sont celles de la jeunesse, les aînés sont plus souvent mis de côté et considérés comme étant dépassés. Alors pour les aînés, l'expérience de la vieillesse s'avère d'autant plus difficile qu'ils ont l'impression que leur mort prochaine est pratiquement souhaitée par la société :

« L'abandon des vieillards qui cessent de produire et consomment peu... suffisent, du moins sur le point qui nous préoccupe ici, à spécifier notre société technico-industrielle avancée où le déni de la mort demeure étrangement vivace » (Thomas, 1991 :810).

Donc, deux éléments essentiels à garder en mémoire : la mort est omniprésente tout au long de notre vie et surtout elle ne représente pas que la fin de la vie, mais en crée les conditions. De plus, les conceptions de la vie et de la mort ont un impact sur la possibilité de « choisir » de se donner la mort. En ce sens, où dans un système de pensée où la mort est vue comme un anéantissement, l'individu peut percevoir le suicide comme un moyen de mettre fin à ses souffrances.

3.4 Le rapport à l'identité masculine

Le rapport à l'identité masculine a grandement changé depuis la moitié de ce XX^{ième} siècle. Les mouvements féministes et leurs revendications ont eu des influences directes et importantes sur l'univers féminin et conséquemment, sur le masculin. Les rôles ont changé. Si auparavant, ils étaient bien définis selon les genres, aujourd'hui, on assiste à un enchevêtrement, un mélange.

L'univers des genres s'est donc transformé, et les conséquences en sont nombreuses : les femmes accèdent au marché du travail - mouvement amorcé lors de la Deuxième Guerre mondiale et qui s'est accentué avec les mouvements féministes -, accèdent également à l'éducation et prennent de plus en plus d'espace sur la scène publique (Dulac 1994). Toutes ces avancées ne peuvent que se répercuter sur une nouvelle répartition des tâches domestiques, laquelle engendre un plus grand investissement

vivants avant de mourir. Ce film sera repris en 1982 par Shôhei Imamura et remportera la Palme d'Or au prestigieux festival de Cannes de 1983.

parental des hommes. Il ne s'agit pas ici d'énumérer l'ensemble des changements survenus mais bien de les considérer comme la trame de fond sur laquelle reposent les rapports sociaux hommes-femmes.

Tous ces changements n'ont pu que redessiner la définition même de la masculinité tout comme ils ont altéré les relations hommes-femmes. Un autre élément qu'il nous semble essentiel de souligner est que ces transformations des rôles de l'univers masculin sont tributaires de la redéfinition du féminin. Il ne s'agit pas ici de victimiser les hommes, mais bien d'attirer l'attention sur le fait que les changements sont le fait des femmes pour les femmes. Ce ne sont pas les hommes qui ont « choisi » les bouleversements qui s'en suivront.

3.4.1 La socialisation des hommes

Lors du chapitre précédant, nous avons abordé les facteurs de risque suicidaire chez les hommes. En effet, de plus en plus, au sein de la littérature suicidologique, on parle de la socialisation des hommes comme étant un facteur considérable tant en ce qui a trait l'émergence de certains facteurs de risque, et ce, tout en inhibant certains facteurs de protection (Charbonneau et Houle 1999). Ainsi, les hommes n'auraient pas appris à demander de l'aide. En effet, les hommes et principalement ceux âgés ont été éduqués selon des critères voulant que ces derniers ne montrent pas leurs faiblesses et encourageant la stoïcité. Les hommes âgés auraient des mécanismes d'adaptations plus rigides que ceux de leurs homologues féminines et surtout moins diversifiés (Canetto, 1997).

3.4.2 La vieillesse, un univers féminin

De plus, souvent la vieillesse se trouve décrite comme constituant un monde principalement féminin, dû à l'espérance de vie différentielle. L'univers de la vieillesse en serait un de femmes et les hommes peuvent se trouver peu compris. Selon Dulac (1997), les hommes âgés constitueraient un groupe négligé, et ce d'autant plus que « les services et les programmes destinés aux personnes âgées tendent à être conçus pour les femmes » (Dulac, 1997 : 4).

Un autre type d'explication sur qui nous semblait fort intéressante, en ce qui a trait à la plus grande résilience des femmes, est en lien avec la possibilité pour les ces dernières de mettre au monde un enfant :

« Toutes les femmes ne deviennent pas mères et ne vivent pas leur identité de mère sur le mode du sacrifice mais toutes sont dressées à transmettre la vie au risque de perdre en cours de route leur désir légitime d'affirmation. C'est peut-être d'ailleurs ce qui permet à plus de femmes que d'hommes de s'accommoder sans heurt de la routine du quotidien, vécu sur le mode du renoncement, dans une sorte d'engourdissement béat. » (De Sève, 1994 : 31)

3.5 Les perceptions des temps et espace

Le temps et l'espace sont des éléments tout aussi importants à considérer, puisqu'ils influencent directement notre rapport à la mort et conséquemment à la vie. En effet, la mort fait appel à l'inéluctabilité de la finitude et en ce sens agit directement sur notre rapport au temps.

« La mort imposant une limite à notre existence, instaure une discontinuité, institue le temps. Elle confère une place et un sens à chaque instant de la vie, d'où elle singularise chaque vie et lui donne sa signification. » (Ziegler in Thomas, 1991 : 808).

L'analyse de ces deux paramètres nous permet de mieux saisir une culture donnée. Effectivement, « les divers temps vécus et construits au sein d'une société constituent une voie d'analyse privilégiée à partir de laquelle il est possible de cerner le rapport qu'entretient l'homme avec sa culture » (Mercurio 1995 : 9). Toute société existe dans un espace donné et elle l'investit, l'exploite, le modèle (Cadoret in Bonte et Izard 1992). Parallèlement, ces rapports que l'on entretient au temps, à son déroulement, et à l'espace qui nous entoure sont en constante mouvance. Les transformations de ces paramètres sont d'autant plus importants à considérer qu'ils possèdent une influence sur la formation de l'identité tant individuelle que sociale. Un peu comme s'il existait une triangulation entre le rapport au temps, à l'espace et à la famille (ou aux proches en général) qui contribue, du moins en partie, à la formation de l'identité. Ce rapport au temps s'avère d'autant plus important qu'il constitue un élément essentiel afin de saisir le changement. Effectivement, on ne peut comprendre le changement, ou à l'opposé, la

continuité, que si on possède une certaine conscience du temps qui permet de mettre en perspective cette dualité (Mercure, 1995).

L'anthropologie du temps est indissociable de celle de l'espace, « dans la durée et dans l'étendue, auxquelles sont associées respectivement des éléments constitutifs de la représentation du monde » (Izard in Bonte et Izard, 1992 : 703). Ces deux concepts nous sont essentiels afin de resituer dans un Québec d'aujourd'hui les propos recueillis chez les participants à notre étude.

3.5.1 Temps et espaces : marqueurs du changement

Tel que mentionné précédemment, la technologie moderne a une influence considérable sur les rapports au temps et à l'espace. Ainsi comme le mentionne Guillebaud : « On est encore au début d'un gigantesque processus qui modifie en profondeur notre rapport au temps et l'espace. L'un et l'autre sont en quelque sorte abolis peu à peu au profit d'une dimension spatio-temporelle uniforme et déroutante : *l'immédiateté virtuelle* » (2001 : 37). De plus en plus, le monde qui nous entoure vit au rythme du « ici » « maintenant ». Le temps présent, à court terme, prend une ampleur considérable. Parallèlement à cette ultra rapidité, on retrouve également un rapprochement des distances.

Le téléphone cellulaire et l'internet ne sont que deux exemples parmi tant d'autres qui rendent les individus joignables en tout temps, et ce, peu importe où ils se trouvent. La notion d'espace est complètement modifiée et les distances s'en trouvent abolies. On se retrouve dans un univers de l'immédiat et de la proximité. Dans un tel monde, on peut se questionner sur la place qui est dévolue au passé et au futur.

En parlant des sociétés industrielles, Lalonde dira qu'« aucune autre société n'a aussi systématiquement soumis les pratiques à des régimes horaires et à des échéanciers » (Lalonde 1996 : 4). Ces horaires ponctuent la vie de tous les jours, le travail rythme notre vie. Ce à quoi s'ajoute le désir de tout vivre tout de suite, l'apothéose de l'univers de l'immédiat, de la jeunesse et de la rapidité. Notre vie tend à se résumer à une course effrénée qui a pour seul but de gagner du temps : du guichet automatique, à la télé

commande, en passant par le micro-ondes. Il faut sauver du temps à tout prix, pour prendre le temps de vivre : quel paradoxe !

3.5.2 Temps linéaire en opposition à celui circulaire

Comme nous l'avons mentionné au sein du chapitre précédent, nous nous trouvons dans la première société à définir la vie dans la stricte durée de l'existence, c'est à dire entre les deux dates de naissance et de mort. On se retrouve dans une société où le temps est majoritairement perçu comme étant linéaire et unidirectionnel alors que dans les sociétés traditionnelles prédomine une conception du temps circulaire :

« Dans l'antiquité gréco-romaine et pour toutes les civilisations indo-européennes, la mort est considérée comme un passage vers l'immortalité, c'est-à-dire un retour à ses origines dans un temps circulaire qui est celui de l'éternel retour » (Anatrella, 1995 : 270).

Paradoxalement, les temps modernes se caractérisent notamment par des discontinuités temporelles, une rupture d'avec les rythmes naturels et religieux qui ponctuaient la vie des sociétés traditionnelles (Mercure, 1995) . Parallèlement, c'est suite à une diminution de l'importance de la religion et surtout de la levée de sa mainmise sur la vie sociale qu'on observe ceci :

« C'est dans la reconnaissance d'un monde humain détaché de toute filiation religieuse - la religion devenant une affaire strictement privée - que le temps peut ainsi se délester de toute charge sacrale et cesser d'être mesuré à l'aune d'événements religieux ou de faits de «nature» vécus de part en part sur le mode mythique. » (Pichette, 1996 : D4)

De plus, dans nos sociétés postmodernes ou industrielles on se retrouve avec l'apologie du temps pour soi, le temps individuel prenant ainsi toute la place on retrouve une atrophie du temps consacré pour le collectif (Des Aulniers, 1997 : 41)

3.5.3 Vieillesse et le temps

« Est-ce d'avoir trop ri que leur voix se lézarde quand ils parlent d'hier, que d'avoir trop pleuré que des larmes encore leur perlent aux paupières.

Et s'ils tremblent un peu est-ce de voir vieillir la pendule d'argent qui ronronne au salon, qui dit oui qui dit non, qui dit : je vous attends » (« Les vieux » de Brel)

En vieillissant, le temps prend une perspective totalement différente. D'une part, une fois à la retraite, le travail ne scande plus la vie quotidienne et d'autre part, la pendule qui rappelle à l'aîné qu'il lui reste moins de temps devant lui que derrière. Le passé et les souvenirs prennent donc une place d'importance dans la vie de l'aîné et lui permettent de faire sens: « d'accoutumé, le vieillard se laisse fort volontiers aller à ses souvenirs, vit et revit imaginairement les heures fastes de son passé à la fois pour se consoler de ce qu'il est devenu et donner un peu de sens à sa vie présente » (Thomas 1976 : 382). Cette quête de sens, nous la rapprochons de celle des jeunes enfants qui ont tant besoin de se faire raconter pour l'énième fois leur venue au monde, et toutes les histoires familiales racontées par leurs grands-parents. En faisant récit, nous faisons sens.

3.6 Conclusion :

Il s'agit ici de voir dans l'ensemble les changements qui sont survenus et tenter de mieux saisir leurs influences sur la façon dont la vieillesse se vit aujourd'hui, et ce, principalement pour la population masculine. Comme changement important, on retrouve notamment une définition de la liberté qui correspond aujourd'hui à la détermination de l'individu sur sa propre vie. Ainsi, le droit à la mort dans la « dignité » devient une jauge importante de la liberté, ce qui, à notre sens, contribue à augmenter « l'acceptabilité sociale » du suicide.

Nous l'avons mentionné à plusieurs reprises, les changements rapides qui se sont produits avec notamment la Révolution Tranquille ont modifié l'ensemble du paysage

québécois. C'est donc dans la mouvance, et dans le dynamisme culturel qu'il nous faut tenter de mieux saisir la formation des représentations du suicide chez les aînés.

Ce chapitre nous a entre autres permis de mieux saisir les relations que les individus d'une société entretiennent au temps, à l'espace, à la mort et par extension indirecte au suicide. Il s'avère essentiel de voir ces dimensions comme étant interreliées et ne pouvant se comprendre de façon isolée. Il s'agira par la suite de voir comment ces différentes dimensions vont s'imbriquer dans les propos de nos participants et la façon dont ils feront sens.

Chapitre 4 : Méthodologie

Le récit de vie, vers une émergence des sens

Cette recherche tente de mettre en lumière les façons dont les hommes âgés québécois d'aujourd'hui voient la problématique du suicide chez les aînés. Il s'agit de considérer nos co-chercheurs¹¹ comme appartenant à une culture qui leur est propre, une culture qui, ici différente de celle de la chercheuse (n'appartenant pas au même groupe d'âge). C'est à partir de leur récit de vie, plus particulièrement du récit de cette période que constitue l'entrée dans l'âge sociologique de la vieillesse de même que celui de l'horloge biologique, que nous allons faire émerger les sens possibles. Il nous semble essentiel d'interroger les porteurs de cette culture puisque cette dernière n'a pas de sens sans eux. Nous abondons dans le sens de Bibeau et Perrault (1995), à savoir :

« Les anthropologues insistent de plus en plus aujourd'hui, à la suite de Victor Turner qui a lancé ce courant, sur ce qu'il est convenu d'appeler l'anthropologie de l'expérience : s'opposant au statisme des systèmes sociaux formels et aux idéologies fonctionnaliste et structuraliste, ils réaffirment avec vigueur le fait que ce sont toujours des personnes singulières qui mettent en œuvre la culture (en effet celle-ci n'existe pas en dehors des individus qui en sont les porteurs et qui construisent leur existence quotidienne en référence aux paramètres mis à leur disposition par la culture » (1995 : 52)

Tout au cours des entretiens, nous tenterons de voir quelles sont les forces et difficultés qui sont associées à la vieillesse pour les co-chercheurs, et surtout ce que ces derniers ont fait pour les surmonter. Afin d'accéder à de telles informations, nous avons privilégié une méthode qualitative et interprétative, plus précisément le récit de vie, qui nous permettra de découvrir la richesse de leurs discours avec toutes ses couleurs et sa polysémie. C'est justement par sa forme plutôt exploratoire que ce mémoire se détache des approches de la suicidologie. En effet, cette dernière utilise principalement une approche épidémiologique, voire principalement quantitative, qui peut contribuer à valider une crédibilité scientifique selon les critères usuels, mais qui, afin de ce faire, risque toujours de réduire les significations en décontextualisant les concepts. Ainsi l'épidémiologie, en opérant un découpage forcément limitatif des réalités à l'étude, par

¹¹ Les quatre participants porteront le nom de co-chercheur puisque chacun d'eux a contribué de façon active à la recherche, que par nos questions nous les avons amenés à se questionner et finalement parce qu'ils se sont avérés une source précieuse de savoir.

le contrôle inhérent à la méthodologie, dénaturerait des facteurs sociaux complexes tels que l'isolement social, le vieillissement, le suicide et autres. En effet, « l'anthropologie met en garde contre cette forme d'asservissement de l'analyse de phénomènes sociaux et culturels complexes aux impératifs de la quantification » (Massé 1995 : 84).

Contrairement, l'anthropologie propose notamment « d'adopter une approche interprétative plus sensible qui tienne compte de l'importante variabilité existant d'un contexte social et culturel à l'autre dans la définition de facteur de risque » (Massé 1995 : 84). Abondant en ce sens, il nous semblait indispensable de relever certains indices-clés qui pourraient s'avérer essentiels dans l'élaboration des schèmes de signification prévalant chez cette génération et ainsi tenter de mieux saisir leur rapport à la problématique suicidaire.

Les recherches quantitatives ne permettent pas de faire émerger des discours les représentations et les expériences dans leur profondeur et leurs significations puisqu'elles voient l'individu comme étant isolé, coupé du monde social dans lequel il évolue. Aussi, dans un contexte où les thèmes abordés lors des entretiens n'ont pas d'existence objective, ils ne prennent sens et n'existent que par la perception que les individus en ont; une méthodologie de type qualitative s'imposait. Afin de mieux saisir la formation de la représentation du suicide chez les aînés, l'approche interprétative des récits de vie nous semblait incontournable. Comme nous l'avons vu, le suicide est un phénomène complexe, aussi, la formation de la représentation du suicide chez les aînés ne peut que se comprendre par une analyse qualitative.

4.1 Le récit de vie : une approche interprétative

En plongeant au cœur même du discours des hommes âgés, on découvre leur vécu, certes, mais on accède également à leur façon de percevoir le monde qui les entoure, leur vision d'une culture en grande mouvance, voire même effervescente, les difficultés qui ont ponctué leur vie ainsi que les façons de les traverser. Il s'agit donc de laisser place à nos co-chercheurs, qui à travers leurs discours, à propos de leurs expériences,

nous permettent d'avoir accès à leurs cadres de références. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, la vieillesse constitue un construit social et culturel et dès lors se révèle en constante évolution. Ici, l'utilisation d'une telle perspective émique¹² nous permet de saisir le discours de l'intérieur c'est-à-dire émanant des premiers intéressés : nos co-chercheurs. Il s'agira donc de mettre en lumière la signification que ces derniers feront ressortir ainsi que de tenter de circonscrire les trames voire les sous-trames de leurs discours qui ressurgiront suite à des niveaux de lecture multiples. Aussi, il faut considérer l'apport de ces discours comme émanant d'un individu mais dont les cadres de référence prennent sens dans une culture donnée. En effet :

« Pour être émique, une approche doit respecter les principes et les valeurs propres à un acteur donné dans une culture donnée. Un concept émique ne peut avoir de validité universelle. Il n'a de sens que dans un cadre culturel déterminé. » (Massé, 1995 : 35)

Chaque individu est en quelque sorte enculturé, il est imbibé d'un milieu social, de normes et de comportements dont il peut à la fois parler lorsqu'on l'interroge mais qui est également de l'ordre de l'invisibilité du familier. Il en va ainsi « de la gestuelle que nous devons observer finement et si possible refléter pour contourner les limites inhérentes au discours » (Des Aulniers 1993 : 120). Une telle vision de l'intérieur ou de ce qu'on appelle « du dedans » permet entre autres de se soustraire, du moins en partie, de l'ethnocentrisme. Le chercheur doit mettre de côté une partie de ce qu'il est et de ce qu'il croit connaître afin de pénétrer dans l'univers du co-chercheur et tenter de lui rendre justice le plus fidèlement possible.

Ce niveau émique nous permet d'accéder aux représentations ou conceptions du monde qui les entoure.

« Toute société élaborerait ainsi plusieurs systèmes de représentations spécialisés : du cosmos, de la totalité sociale, de la magie et de la sorcellerie, etc. Dans l'esprit des individus, de tels systèmes ne sont présents que de façon généralement incomplète et partiellement consciente » (Boyer in Bonte et Izard : 1991 :626)

¹² Distinction entre émique et étique provient à la base de la phonétique. Ces notions étique et émique distinguent différents points de vu pour rendre compte d'un même phénomène : le point de vu du sujet parlant, subjectif (émic) et le point de vue extérieur étic (Pike, 1982)

Avec une telle méthode, le discours se trouve à être le point d'ancrage et il nous permet d'accéder, un tant soit peu, à la façon dont nos co-chercheurs perçoivent l'univers qui les entoure.

Nous partons du postulat de base qui prédit que tout événement raconté contient à la fois une part de vérité et une part de fiction puisqu'il s'agit d'une certaine interprétation (Massé, 1995; Bibeau et Perreault, 1995). Ce qui par ailleurs n'est pas problématique puisque l'on tente de mettre à jour la façon dont l'individu perçoit ces événements et non pas d'établir une vérité factuelle. C'est au sein même de la subjectivité des co-chercheurs que nous puiserons les éléments les plus riches de cette recherche et qui nous permettront de parvenir à une compréhension d'un phénomène social. Ces derniers en se racontant nous permettront d'accéder à leurs représentations, à leurs « interprétations » des réalités sociales qui les entourent. Il s'agit de décoder à travers leurs expériences, leur langage et aussi leur quotidien, les bases culturelles et propres à la vieillesse québécoise. Pour ensuite parvenir à dégager des pistes d'analyse qui nous permettront de parvenir à une interprétation et finalement à une meilleure compréhension. La recherche qualitative interprétative procède par :

« la confrontation des catégories d'analyse et des hypothèses à un vaste ensemble de données topologiques (multiplicité des niveaux en cause) aussi bien que temporelles (évolution du phénomène dans le temps) que les méthodes qualitatives comptent arriver à une telle concordance » (Giorgi, 1997 : 378).

4.2 Préparation des entretiens : élaboration des instruments

Une telle démarche exploratoire se veut donc, par définition, inductive. Il ne s'agit donc pas d'affirmer un postulat de départ mais bien de mettre en place des questionnements qui resteront ouverts tout au long des entretiens et qui pourront se modifier : on reste ouvert à la possibilité de réajuster les catégories préétablies et d'en créer de nouvelles si on le juge pertinent lors des entrevues. Il s'agit donc de garder une certaine souplesse face à une grille d'entrevue préalablement mise en place. Néanmoins cette grille est fort utile puisqu'elle facilite par la suite l'interprétation des résultats. Cette souplesse nous permet notamment de ne pas imposer nos cadres conceptuels mais bien de nous ajuster à

« entrer » dans l'univers des co-chercheurs.

Nous avons opté pour l'élaboration d'une grille¹³ qui nous permettait d'amorcer les entretiens par des thèmes plus faciles, comme par exemple le changement, le rapport à l'espace, au temps, à la retraite. Ce qui nous a permis d'établir un lien de confiance avec les co-chercheurs, et ainsi, au cours des entretiens subséquents aborder des thèmes plus intimes, voire même plus difficiles à aborder, comme le rapport à la vieillesse, à la mort, et au suicide. Il va sans dire que lors des entretiens la séquence des thématiques importait peu, mais leur présence nous permettait de ne pas omettre de sections et de réussir à couvrir toutes les dimensions à l'étude.

À la suite des entretiens, cette grille nous a permis d'opérer la codification. Après la transcription des verbatims, nous avons procédé à une codification à la fois ouverte et exhaustive inspirée par les paradigmes de la grille d'entrevue. Par la suite, à l'aide de l'élaboration d'un tableau comparatif entre les différents co-chercheurs, nous tentions d'établir des relations entre les différentes catégories qui ont émergé lors de la codification. Il s'agit encore et toujours d'un processus de filtrage qui demande de revisiter et de recroiser à plusieurs reprises les données recueillies.

4.2.1 Recrutement

Afin de recruter nos co-chercheurs, nous avons fait appel à la section des « petites annonces » du *Bel Âge* qui est une revue mensuelle destinée à la population des 65 ans et plus. Nous avons opté pour ce véhicule puisqu'il s'agit d'une revue qui s'adresse à la population des retraités qui offre des articles sur les différentes facettes reliées à la vieillesse. Le texte intégral de cette petite annonce est le suivant : « Sollicitons la contribution d'hommes âgés de 65 ans et plus, habitant dans la région montréalaise, pour témoigner des difficultés et des forces associées au vieillissement. Dans le cadre d'une recherche de maîtrise sur la société québécoise. Confidentialité et anonymat garantis. ». Nous avons volontairement omis le terme suicide de l'annonce, et ce, afin de diminuer les chances que des individus suicidaires participent à l'étude. En effet, il ne

¹³ Nous soumettons cette grille en Annexe 3.

s'agissait pas d'un processus thérapeutique et nous ne possédions pas les ressources nécessaires afin d'assurer un suivi suite aux entrevues. Une autre limite est celle du territoire que nous avons circonscrit à la grande région de Montréal, et ce, afin de faciliter les déplacements de la chercheure.

D'autre part, en mentionnant « 65 et plus », sans autres limites, on se questionnait à savoir si les hommes qui répondraient à l'annonce auraient sensiblement le même âge. Puisque la réalité et le vécu s'avèrent très différents entre un homme de 65 ans et un autre de 90 ans. Par un heureux hasard ou tout simplement parce que ce genre de revue rejoint plus principalement une clientèle qui gravite autour de la soixantaine, tous nos participants sont âgés entre 65 et 70 ans.

Au départ, nous recherchions trois participants avec qui nous voulions réaliser les différents entretiens. Enfin, trois personnes qui nous ouvrent leur récit de vie semblait pertinent pour deux motifs : en premier lieu, considérant le caractère exploratoire de notre étude, il importe davantage de fouiller les entendements et d'en ressortir des tendances, des questionnements et des indices sur notre objet d'étude plutôt que de nous lancer dans une généralisation que s'autorisent de plus grands « échantillons ». Deuxièmement, il s'agit d'un mémoire de maîtrise qui valide la qualité d'un apprentissage scientifique d'une part et qui d'autre part, doit en limiter le travail de recueil.

Bien que nous recherchions trois co-chercheurs, dans les faits, quatre hommes ayant répondu à l'annonce, nous avons décidé d'entreprendre la série d'entretiens avec l'ensemble des répondants. C'est ce qui fut fait, du coup, si l'un d'eux se désistait nous n'aurions pas à chercher un remplaçant. Puisque nous n'avons connu aucun désistement et qu'avec chacun d'eux nous avons pu investiguer toutes les dimensions à l'étude, nous avons décidé de procéder aux analyses avec les quatre récits de vie.

4.3 La cueillette : des rencontres enrichissantes

Nous avons rencontré quatre participants et nous avons procédé avec chacun d'eux à une série de quatre entretiens. Le premier entretien a été relativement court et nous permettait d'expliquer le projet de recherche dans ses grandes lignes ainsi que de présenter le formulaire de consentement (Annexe 3). Cette rencontre permettait d'établir un premier contact en vue des autres entretiens et d'amorcer un climat de confiance. Ce qui est loin d'être à négliger lorsque l'on aborde des thèmes comme la mort et le suicide. En effet, il nous semblait important de créer au préalable un certain climat de confiance entre le co-chercheur et la chercheuse, d'où l'importance de répartir le contenu « à couvrir » sur plusieurs entretiens distincts.

Les trois autres entretiens d'une durée chacun de plus ou moins 2h00 se sont échelonnés sur une période de deux mois. Il est à noter que dans l'un des cas, avec un candidat plus volubile, on a dû procéder à un cinquième entretien afin de compléter la grille d'entrevue. Ces entretiens ont été enregistrés sur support audio avec, il va sans dire, le consentement de nos participants ce qui a permis à la chercheuse de suivre la conversation tout en ne prenant que peu de notes. Ce qui fut d'ailleurs relevé par un des participants à la toute fin de notre première entrevue. En effet, celui-ci en me voyant très peu écrire, croyait qu'il ne répondait pas correctement à mes questions, il craignait que ses propos, n'étaient pas... à propos ! Une fois ce malentendu dissipé, les entrevues se sont très bien déroulées.

Comme déjà signalé, les entretiens étaient guidés par une grille d'entrevue qui est composée des différentes dimensions à couvrir. Les co-chercheurs étaient préalablement informés des dimensions abordées. Cette grille constitue un instrument important puisqu'il contribue au bien-être de l'« interviewer » qui a l'impression d'installer un filet de sécurité avant de se lancer dans le vide. En effet, une entrevue de ce type, qui se déroule sous la forme de discussion se doit d'être bien préparée pour s'assurer d'être à l'aise lors des entretiens.

Cette grille comporte essentiellement les grands thèmes ou les dimensions à l'étude et pour chacun d'eux il existe une série de questions ouvertes, non-inductives. Les questions ont été posées à chacun des co-chercheurs et permettaient de couvrir l'ensemble des dimensions à l'étude (voir Annexe 4). Ce point est essentiel afin de dégager des constantes et des variations dans le discours des co-chercheurs. Ces entretiens semi-dirigés se sont déroulés sous forme de discussion et la plupart du temps les thèmes étaient amenés directement par les co-chercheurs. À notre grande surprise, le thème du suicide est apparu de lui-même dans les propos du co-chercheur, et ce chez les quatre participants, nous verrons lors du chapitre portant sur l'analyse de quelle façon. Il va sans dire que des thèmes de cet ordre ne sont pas évoqués lors de la première rencontre, d'où la pertinence d'échelonner le récit-discussion sur plusieurs séances.

D'autant plus que certaines des questions demandent réflexion, une réflexion que le co-chercheur accepte de faire avec nous : « Sur le coup, tu me poses la question, je ne peux pas y répondre, mais ça vient » (Jean). D'où l'importance de faire plusieurs entrevues et de laisser la personne aller et venir selon son gré sur les thèmes. Par exemple, Conrad revenait systématiquement sur les thèmes abordés lors de la rencontre précédente. Les discussions l'ayant fait réfléchir la semaine, il voulait nous en faire part. Il nous semble que de procéder par entrevues multiples nous a permis d'augmenter la fiabilité des données, non pas dans un objectif qui vise à « s'assurer de leur uniformité dans le temps, mais plutôt en vue d'explorer les multiples facettes et d'en approfondir assez le sens pour en éliminer l'accessoire et en faire une interprétation plus serrée en tenant compte de leur évolution » (Poupart et al, 1997 : 383).

Cette stratégie de rencontrer à quatre reprises chacun des co-chercheurs nous est apparue comme étant très profitable. Ainsi, elle permettait de revenir sur des propos qui nous avaient échappés lors d'entretiens précédents; de préciser les sens de certaines réponses qui nous semblaient floues; de s'assurer de la bonne compréhension de la chercheuse. Ce qui faisait bien rire les co-chercheurs qui trouvaient que j'avais une mémoire exceptionnelle, je leur expliquais alors que je transcrivais intégralement les entretiens au fur et à mesure. Nous croyons donc qu'une telle démarche permet de diminuer les fausses interprétations, ou encore, la sur-interprétation, c'est-à-dire

d'accorder trop d'importance à un élément qui est anodin.

Par ailleurs, une autre des façons de contrer ces failles dans l'interprétation est notamment de refléter constamment les propos du co-chercheur ainsi que par l'utilisation de questions dites « naïves » qui visaient à diminuer « l'interprétation projective » de la chercheuse (Des Aulniers 1993 : 124). Malgré le caractère structuré des dimensions abordées, la chercheuse a pallié par une flexibilité sur le déroulement des entretiens. Ainsi, les dimensions n'ont pas été posées dans la même séquence; il s'agit plutôt d'une certaine adaptation à chaque co-chercheur en tentant plutôt de s'adapter à leur logique interne. Comme le propose le groupe de recherche composé de Bibeau, Corin et Uchôa :

« Une véritable anthropologie interprétative se doit de combiner une lecture ascétique impliquant rigueur et soumission aux faits culturels (à travers la proximité des faits et la familiarité avec la langue et la culture des autres et une « violence » qui s'efforce en quelque sorte de « briser » le texte ou le fait culturel pour en faire surgir le sous-texte qui s'y dissimule tout en se révélant de biais dans les marges » (1993 : 125) in *Anthropologie et sociétés* 17(1-2)

Finalement nous avons réussi à aborder chacun des thèmes avec nos quatre co-chercheurs. Bien que d'un premier élan, certains nous disent ne rien avoir à dire sur tel ou tel sujet, la mort par exemple dans le cas de Jacques. Dans les faits, tous nous ont entretenus sur l'ensemble des dimensions, quoique à des degrés différents.

4.4 L'interprétation des résultats

Avant de procéder à l'analyse des entrevues comme telles, plusieurs étapes longues et fastidieuses sont nécessaires. La plus rebutante est sans aucun doute la transcription de tous ces entretiens sous forme de *verbatim* pour un total de 190 pages, et un nombre d'heures incalculable, ou même que l'on ne veut pas calculer, devant l'ordinateur. Malgré la tâche de travail que cela impose, la transcription permet d'intégrer les informations reçues et facilite l'analyse. Elles s'imposent comme un préalable obligé à la réflexion. Bien plus que de reprendre par le menu détail le propos du co-chercheur, la transcription permet d'annoter en marge des observations qui seront utiles pour la suite.

Une fois les *verbatim* réalisés, on procède à une codification serrée pour permettre une analyse qui, elle, se fera en différentes étapes.

En effet, le processus d'analyse en est un complexe et se fait en plusieurs étapes qui réside dans un exercice de tamisage ou d'entonnoir. Il s'agit de faire ressortir du discours narratif les trames et sous-trames qui nous permettent d'accéder à une compréhension plus générale du discours. Cette analyse des données se fait par induction.

Un tel type d'analyse ne vise nullement l'obtention de catégories universelles mais bien de catégories souples s'inscrivant dans une culture donnée (Des Aulniers 1989 : 83). En ce sens, où d'une part nous ne tentons pas nécessairement de parvenir à une concordance entre les divers récits mais bien de relever leurs spécificités et leurs points de convergence. Et d'autre part, la souplesse fait en sorte que lors de l'analyse il est possible, voire même souhaitable, de constater l'apparition de nouvelles catégories, il s'avère essentiel de ne pas se confiner à la grille préalablement construite. Rappelons-nous que « les construits émiques sont des récits, des descriptions et des analyses exprimés dans les termes des schèmes conceptuels et des catégories considérés comme significatifs et appropriés par les membres natifs d'une culture dont les croyances et les comportements sont étudiés » (Lett in Massé 1995 : 35). La culture ici étant celle des hommes âgés québécois.

Dans notre grille d'analyse nous n'avons pas inclus le rapport au travail, nous pensions aborder les rapports qu'ils entretenaient face à la retraite. Mais, dans les faits la retraite n'existe pas de façon tangible, qu'est-ce que la retraite si ce n'est pas l'arrêt du travail ? Il s'avère donc incontournable de la percevoir en lien ou en continuité avec les rapports qu'ils ont préalablement connus face au monde du travail. De plus, la retraite se comprend également en fonction de la façon dont la rupture avec l'univers du travail s'est réalisée (préparée ou non). C'est pourquoi nous avons ajouté dans l'analyse une section sur les rapports au travail, section qui s'est avérée fort instructive lors des entretiens. En effet, pour la plus grande partie de leur vie, ces hommes se sont définis en rapport à cet univers.

4.5 Conclusion :

Comme nous l'avons souligné à maintes reprises depuis le début de cette recherche, le suicide est un phénomène complexe et multicausal. En contrepartie, la majorité des recherches qui existe en suicidologie utilise des méthodologies quantitatives qui visent essentiellement à mettre à jour des facteurs de risque suicidaire plutôt que de tenter de comprendre le sens que ce comportement mortifère revêt. De plus, comme nous l'avons vu lors du chapitre 2, les données culturelles sont pratiquement inexistantes des schèmes d'explication, voire même de compréhension. Aussi, afin de mettre en lumière les différentes composantes entrant dans la perception du suicide chez les aînés, l'utilisation d'une méthodologie qualitative nous semblait incontournable. Encore une fois ici, il s'agit de se différencier de la suicidologie qui favorise des méthodologies quantitatives qui « râpe les singularités et les différences dans le *melting pot* des moyennes » (Santerre, 1995 :35). Nous avons donc questionné quatre hommes âgés entre 65 et 70 ans sur les forces et les faiblesses reliées à la vieillesse. Nous verrons comment, le récit de vie, nous permet de faire sens et de surtout d'accéder à une vision de l'intérieur.

En effet, le récit de vie, et l'analyse interprétative de ce dernier, nous permet de saisir la façon dont les co-chercheurs perçoivent le monde qui les entoure. Les données riches de sens qui en ressortent nous permettent de contextualiser dans un univers et un temps les discours émergents. Encore ici, nous croyons qu'il s'avère essentiel de prendre en considération les éléments culturels qui entrent en jeu dans les dynamiques suicidaires. Bien que la culture ne détermine pas à elle seule les comportements, elle en crée les balises en offrant un éventail de comportements possibles.

Chapitre 5 : Analyse des récits La vieillesse et les changements culturels perçus

Une fois les données collectées, demeure la partie de l'analyse qui peut s'avérer au départ angoissante, ne serait-ce que par la quantité importante d'information que l'on retrouve dans les *verbatim*. Comment réussir à mettre ensemble autant de données et, surtout, comment en faire émerger les sens ? En effet si d'un premier élan, l'analyse de cas par cas nous intéressait d'avantage, en contrepartie, elle portait en elle un danger immanent : celui de demeurer à un niveau d'explication relevant plus de la psychologie. Nous avons donc privilégié une analyse transversale et thématique, ce qui nous permettait d'en ressortir une analyse plus proprement anthropologique, laquelle se concentre davantage sur les ressemblances qui émergent de la comparaison des différents discours.

Ainsi, au troisième chapitre, nous avons regroupé l'information par thèmes : le changement; la vieillesse; les conceptions sociales de la mort; l'identité masculine et finalement, les rapports au temps et l'espace. Par contre, bien que ces catégories soient facilement identifiables au niveau théorique, dans la vie de tous les jours, il en va tout autrement. Effectivement, il existe un enchevêtrement entre tous ces thèmes et il devient parfois difficile et non nécessaire de les dissocier complètement. En effet, l'objectif initial n'est pas de les isoler, de les cerner un à un, mais bien d'accéder à une vue d'ensemble. Enfin, ce type d'approche transversale nous a permis de rester plus près de notre objectif initial de recherche, à savoir : dans une perspective émique, regarder de l'intérieur, la perception que les hommes âgés ont du suicide et plus principalement du suicide chez les aînés. Pour parvenir à faire ressortir ces informations, nous rappelons ici que nous les avons questionnés sur les forces et faiblesses reliées à la vieillesse.

Vu l'ampleur des données recueillies, nous avons préféré faire cette analyse en deux chapitres. Aussi dans un premier temps, au sein du chapitre 5 nous verrons comment la vieillesse est vécue et perçue. Puis, comme nous l'avons vu lors du chapitre 3, la réalité sociale du Québec ayant connu de grandes transformations au cours du dernier siècle,

aussi nous aborderons la question du changement. Finalement, nous examinerons le rapport au temps et espace, d'une part parce que ces rapports prennent une connotation différente en vieillissant, il se modifie largement. Et d'autre part, parce qu'ils sont des marqueurs du changement.

Avant de débiter, il nous semble pertinent de préciser qu'au long des entretiens, et surtout lors de la codification, nous avons été surprises par l'ampleur que prenait le rapport aux changements. En effet, le changement émerge comme une trame de fond à partir de laquelle les autres dimensions se greffent. Tous les rapports aux réalités, que ce soit à la vieillesse, au corps, à la famille et autres, ont subi des transformations dans le temps et donc, ils sont vus et amenés de façon diachronique par les co-chercheurs. *Grosso modo*, les changements ont modulé les façons de faire et d'être en général et c'est pourquoi ils ont une place d'importance. Parallèlement à ces changements extérieurs, les individus ont également été appelés à s'adapter voire à se transformer au cours de leur vie. La retraite et la vieillesse sont en soi des périodes de transition importantes au cours de la vie de l'individu.

Il s'agira donc de voir comment le co-chercheur perçoit que les changements ont une détermination sur sa vie. Les changements peuvent être appréhendés de différentes manières, nous en avons relevé trois principales : 1) les changements peuvent s'avérer choisis et/ou prévisibles et sont dans ce sens généralement acceptés; 2) les changements peuvent être imposés ou imprévisibles, si l'on pense notamment à la retraite forcée, et dans ces situations le changement peut être non accepté, ou encore, l'individu peut se résoudre au changement; 3) les changements imposés qui peuvent être naturels ou encore comme une forme de destin.

Dans ce chapitre, nous allons dans un premier temps présenter nos co-chercheurs afin de mieux ancrer dans leur réalité psychosociale les propos recueillis.

5.1 Une présentation des différents co-chercheurs

Une présentation concise des co-chercheurs permet de resituer les données recueillies dans un contexte psychosocial. Nous tenons encore une fois à remercier de leur générosité ceux, qui tour à tour, m'ont permis d'entrer dans leur univers respectifs. Auparavant, un mot sur la provenance de leur surnom respectif : au cours des entrevues, nous leur demandions d'identifier un homme connu ou non qui les a marqués, qui serait un peu un modèle pour eux. Par la suite, nous leur demandions de nous expliquer le motif de ce choix. Bien que, dans un premier temps, la question les ait surpris, chacun d'eux a pris plaisir à développer sur ce que personnage représentait à ses yeux. Nous leur avons donc proposé que, s'ils le souhaitaient, le prénom de cet homme devienne leur surnom utilisé pour les fins de cette recherche. Pour chacun d'eux, la réaction fut immédiate et très positive. Un peu comme si d'avoir emprunté le nom leur héros ou modèle leur permettait de l'incarner, ou du moins de s'en rapprocher, le temps d'une recherche. Du coup, nous assumions un biais connu, à savoir l'auto-idéalisation. Alors les voici :

5.1.1 Conrad

La provenance du surnom : En l'honneur de son père Conrad

Les changements les plus importants : La Révolution Tranquille et la révolution sexuelle qui sont à la base des changements du Québec

Les tournants majeurs de sa vie : Ses relations amoureuses et leurs ruptures, une chirurgie qui lui a donné un second souffle.

Conrad a 69 ans, il a quatre enfants (trois filles et un garçon) et 5 petits-enfants. Dans sa vie, les rencontres familiales ne sont pas très fréquentes. Ce qu'il explique par le fait qu'il ne possède pas de véhicule et aussi parce que ses enfants sont tous très occupés, le travail prenant beaucoup de temps dans la vie des gens et de ces enfants, il va sans dire. De toutes façons, Conrad est également un homme très occupé : « J'ai aussi mes occupations. Donc, je ne les fréquente pas souvent mais je n'accompagne pas ça à un regret. Je suis bien comme ça et eux autres aussi. On se rencontre de temps en temps, on s'appelle de temps en temps. On a des échanges qu'on pourrait dire très satisfaisants. ».

Plus tard, dans l'entretien il nous dira que cette distance dans les liens familiaux provient très certainement, du moins en partie, de la façon dont il a été élevé.

Chose assez rare pour un homme de sa génération, il a été marié deux fois et divorcé d'autant. Ses enfants sont issus de son premier mariage, « avec la deuxième, il y a eu une fausse couche et ça c'est arrêté là ». Il a donc vécu son premier divorce en 1966, à une époque où le modèle demeurait celui d'une famille unie. Son divorce a été très mal pris par la famille de sa femme : « C'était une discrédit si tu veux que je jetais sur eux, à leur réputation ». Puis, à la suite de son deuxième divorce, il a connu des cohabitations. Aujourd'hui, au soir de sa vie, il conçoit toujours que les relations les plus « générantes » soient celles entre les femmes et les hommes, sans toutefois de cohabitation.

Sur le plan du travail, il se dit à une semi-retraite puisque encore à ce jour il s'occupe de sa propriété et de ses locataires et chambreurs. Conrad assiste à plusieurs conférences, des groupes de partages, des groupes de spiritualité et autres. Sa retraite, il semble bien la vivre, il a fermé son commerce en 1993. Avec son travail c'est celui qui s'est le plus promené à travers le Québec pour occuper différents types d'emplois. En raison de ses études et du travail, Conrad a habité dans différents endroits au Québec (Fermont, Canton de l'Est, Valleyfield, Montréal, Sherbrooke). En contrepartie, Conrad ne se considère pas comme un voyageur, mais comme un sédentaire.

Son identité est peu reliée à la famille, plus en fonction de ses amies, voire de ses rencontres, amoureuses et sexuelles. Malgré le fait qu'il ait insisté sur le peu de place qu'il accordait à la famille, il n'en demeure pas moins qu'il garde contact avec une de ses sœurs et qu'il voit ses enfants et ses petits-enfants dans les occasions spéciales.

Conrad est un homme scolarisé qui fait son pensionnat à Arthabasca. Ses études se sont poursuivies à Sherbrooke, puis il a terminé son cours classique à Québec. Par la suite il a étudié un peu en pédagogie à Laval, en théologie à l'Université de Montréal et un peu

en psychologie à l'Université Laval. Encore aujourd'hui, il prend des cours d'informatique au Cégep Maisonneuve.

Conrad est abonné à la revue le Bel Âge, c'est de cette façon qu'il a vu l'annonce. Il y a répondu afin de faire une synthèse de sa façon de percevoir le monde et l'existence. Conrad possède ce besoin de se révéler au soir de sa vie. En parlant de cette période qu'est la vieillesse, il nous dira : « Je me rends compte que j'entre dans cette espèce de courbe existentielle descendante. (...) J'avais un peu l'impression que je rentrais dans un corridor où les échos de la voix s'entendaient moins. (...) D'autre part, je pense que j'ai le goût de dire et de me dire. (...) Parce que j'ai un peu la prétention d'avoir une opinion à exposer. C'est juste ça. » (*les soulignés sont de GG*). Et c'est à la fois tout cela !

5.1.2 Gabriel

La provenance du surnom : En l'honneur de Gabriel Fauré, compositeur, parce qu'il était indépendant d'esprit

Les changements les plus importants : La télévision et l'Expo 67 qui sont à la base de plusieurs changements du Québec.

Les tournants majeurs dans sa vie : mise à la retraite forcée : chirurgie qui lui a donné un second souffle.

Gabriel a « 71 ans accomplis », comme il le dit si bien lui-même. Il s'est marié en 1955 et cette aventure se perpétue depuis presque 50 ans ; elle a donné naissance à trois enfants (deux garçons et une fille). Aujourd'hui il est le grand-père de sept petits-enfants avec qui il garde un contact régulier. Natif de Montréal et encore aujourd'hui montréalais de cœur, il s'est établi dans région de Québec pour le travail et il reviendra suite à sa retraite vivre en banlieue de la métropole.

Gabriel a été mis à la retraite à l'âge de 55 ans : « J'ai été mis à la retraite, on ne voulait plus de moi. C'est ça ma réponse ». Cette explication, très éloquente en soi, nous dit bien à quel point il éprouve une forme d'injustice et surtout que cette décision n'est pas la sienne. On sent donc qu'il se résout à ce changement mais qu'il ne semble pas pour autant l'accepter. Gabriel travaillait dans le domaine de l'assurance, il était devenu

directeur des ventes puis la compagnie a été rachetée et il a perdu son emploi. Lors de la fusion de la compagnie d'assurances pour laquelle il travaillait, il a perdu son poste de directeur. Il décide donc de tout abandonner et transporte ses pénates dans la grande région de Montréal. De retour à la métropole, il va d'abord essayer de vendre des pianos pour rapidement se transformer en professeur de piano, ce qu'il fait encore aujourd'hui. En plus de l'enseignement, Gabriel fait partie d'une chorale dont il est un chef de pupitre et soliste à l'occasion.

Il a commencé son cours classique en 1944 au Collège l'Assomption. Il se dit un *drop-out* du Cours classique en dépit d'un grand sentiment d'appartenance à son groupe du collège. Encore aujourd'hui, il s'occupe d'organiser les réunions annuelles avec ses anciens comparses et pour lui ce milieu collégial est en soi un microcosme de la société. Ce qui n'est pas surprenant si on en croit Grand'Maison et Lefebvre (2001) qui notent l'importance du cours classique chez les aînés, cette période étant souvent retenue comme étant l'expérience la plus marquante.

Son identité tourne autour de la famille proche. Peu d'amis sont présents au quotidien bien qu'il garde contact avec des amis de l'époque du collège.

Gabriel et sa femme sont abonnés au « Bel Âge », et c'est afin de m'aider qu'il a décidé de répondre à l'annonce. Gabriel est impressionné par la quantité de changements qu'il a vus au cours de sa vie et il croit que cet exercice va lui permettre d'informer les jeunes du comment c'était avant.

5.1.3 Jacques

La provenance du surnom : En l'honneur de Jacques Languirand, le seul être qui, par ses réflexions, lui permettrait un jour d'accepter la mort.

Les changements les plus importants : L'importance de la technologie, principalement de l'informatique.

Les tournants majeurs dans sa vie : sa séparation il y a une vingtaine d'années; l'achat de sa maison avec ses enfants et sa rencontre amoureuse

Jacques est un homme de 65 ans et demi. Il est séparé depuis 1985, et c'est à l'intérieur de ces années de mariage qu'il a eu ses trois enfants (deux filles et un garçon). Aujourd'hui, un petit-fils s'est ajouté à la famille.

Jacques a étudié au collège des Jésuites à St-Ignace, puis ensuite au collège Ste-Marie. Par la suite, il a poursuivi ses études en sciences à l'université afin de se diriger vers la recherche. Puis il se ravise et opte plutôt pour l'enseignement. Au cours de sa carrière, il a été professeur de sciences au secondaire, puis il a quitté le pays avec sa femme pour aller enseigner en Afrique. À son retour d'Afrique, il a travaillé 5 ans dans l'enseignement au collégial. Par contre, à cette époque, il trouve difficile de revenir enseigner au Québec où le rythme de vie est totalement différent de ce qu'il venait de vivre. C'est pourquoi, il décide d'étudier en traduction afin de quitter le milieu de l'enseignement. Suite à l'obtention de son baccalauréat en traduction au début des années 80, il œuvrera dans ce milieu.

Aujourd'hui, il est à la retraite depuis près de 6 mois, mais il s'agit plus d'une préretraite puisqu'il continue de temps à autre à effectuer des contrats de traduction. Jacques a de la difficulté à utiliser l'internet et pour continuer à pouvoir travailler dans le domaine de la traduction, il a formé équipe avec un « *crack* » de l'informatique. Cette équipe nous montre bien un mécanisme d'adaptation dans une société en changement.

Suite à sa séparation en 1985, il s'est installé dans un minuscule appartement qui ne lui laissait pas suffisamment de place pour pouvoir recevoir ses enfants ou amis. Il s'agit d'une époque aujourd'hui révolue puisque ses enfants l'ont convaincu de s'acheter un immeuble il y a trois ans. Aujourd'hui il vit dans son appartement qui est suffisamment grand et son fils habite dans l'appartement du dessous, alors qu'une de ses filles habite celui du dessus. De plus, il voit régulièrement son petit-fils avec qui il aime aller au cinéma ou au théâtre.

Aujourd'hui, il a une conjointe avec qui il ne cohabite pas, et avec qui il partage ses passions pour la musique et les arts en général. Jacques possède une grande collection de disques de vinyle :

« Ça c'est parce que je suis un *oldy*, un vieux. J'ai encore des disques vinyle et je fais des cassettes avec ça. Un disque de vinyle avec un bon appareil ça donne plus de profondeur (...) Mais je suis resté avec les vinyles parce que ça correspond plus à mon époque. Je trouve que la musique d'aujourd'hui manque de créativité, et que dans la musique d'aujourd'hui on est plus préoccupé par la technologie. C'est-à-dire le son, le bruit les instruments de musique mais il manque des bons textes dans les chansons. Pour moi les meilleures chansons c'était dans les années entre 60 et 80 et puis depuis ce temps là il n'y a plus beaucoup de choses. »

Il a répondu à l'annonce dans le *Bel Âge* revue à laquelle il est abonné dans l'objectif de pouvoir m'aider dans ma recherche.

5.1.4 Jean

La provenance du surnom : En l'honneur de Jean Drapeau qui savait où il allait, et ce, peu importe l'avis des autres.

Les changements les plus importants : Les changements sociaux, diminution de l'importance de la religion ainsi que l'apparition du divorce.

Les tournants majeurs dans sa vie : Perte de son emploi à l'âge de 55 ans, divorce de sa fille, la retraite et la maladie.

Jean est un homme de 69 ans qui est marié depuis plus de 45 ans, ce qui l'amène à se considérer comme une « espèce en voie de disparition ». Il a trois filles, cinq petites-filles et deux petits-garçons : il souligne que dans cet univers féminin, il n'a « jamais eu le gros bout du bâton ».

Natif du Plateau à Montréal, il habite présentement une grande maison de Ste-Rose à Laval. Mais son appartenance est à son Duvernay, un autre quartier de Laval qu'il a habité pendant 40 ans. Aujourd'hui il habite Ste-Rose, un quartier plus huppé dans une maison que sa femme a choisie. Il est nostalgique de son ancien quartier, mais parallèlement on voit ici que le changement de maison et du quartier constitue une représentation d'une évolution de son « *standing social* ».

Jean est à la retraite depuis quatre ans. Il s'agit d'une décision qu'il ne regrette aucunement, même si, au départ, il n'avait pas envie de quitter son emploi. Il travaillait pour le gouvernement et son patron le « tannait » depuis quelque temps à ce sujet.

Finalement, c'est suite à une offre alléchante de mise à la retraite que Jean a finalement pris sa décision.

Au cours de sa carrière, Jean a principalement œuvré dans le milieu de la finance et de la comptabilité. Il a travaillé pour de grandes compagnies internationales, il a gravi les échelons et ce, jusqu'au poste prestigieux de vice-président financier. Malheureusement, lors de la première récession de 1981 l'entreprise en question a été vendue, ce qui a entraîné une mise à la porte de tous ses hauts dirigeants. « On a toute sauté... on a toute levé les pattes... on s'est ramassé tout nus dans rue, on recommençait à neuf, à l'âge de 50 ans pis pu de fond de pension, pu rien ». Suite à cette mise à la porte, il aura quelques expériences dans le domaine des concessionnaires automobiles. Puis finalement il se verra embauché au gouvernement, où il travaillera les 14 dernières années de sa carrière avant d'accéder à sa retraite.

Jean et sa femme aiment voyager. Dans un monde où les moyens de transports sont de plus en plus rapides, la notion de distance n'est plus la même et les voyages deviennent plus faciles. Jean précise qu'il ne veut pas aller deux fois au même endroit. Il aime voir du pays et surtout faire des pays. Il « a fait » l'Europe, l'Amérique du sud, « Ça fait 25 ans qu'on voyage pis on n'a jamais fait deux fois la même place(..) Mais là c'est le Japon qui n'est pas fait aussi, pis il faut trouver moyen de le faire ».

Grosso modo on peut dire que son identité semble aujourd'hui très reliée à la famille, alors qu'avant elle se trouvait principalement reliée au monde du travail. Tout comme les autres co-chercheurs, Jean est abonné à la revue *Bel Age*, c'est de cette façon qu'il a repéré notre annonce. Lors du premier entretien, il nous informera de son intérêt pour la recherche en gériatrie, il est habitué de participer à des recherches, il le fait régulièrement avec le département de gériatrie de l'Université de Montréal. Lors du troisième entretien, il nous dira qu'il ne s'attendait pas à des questions ouvertes. Notre type d'entrevue l'a quelque peu déstabilisé, et si au départ, il avait peur de ne pas bien répondre aux questions, il a toutefois apprécié l'expérience de se raconter.

Ces portraits sommairement brossés, nous pouvons entrer dans l'analyse proprement dite. Afin d'étayer nos inductions des extraits des propos des co-chercheurs seront imbriqués au texte, de l'ordre d'au moins trois par thèmes ou sous-thèmes.

5.2 Les rapports à la vieillesse

« L'âge modifie notre rapport au temps; au fil des années, notre avenir se raccourcit tandis que notre passé s'alourdit »
(de Beauvoir, 1970 : 131)

Dans un mémoire portant sur les représentations sociales du suicide chez les hommes âgés, il nous semblait essentiel de débiter avec la perception que ces derniers avaient de la vieillesse. Si au sein du chapitre 3 nous avons abordé la vieillesse et la façon dont cette dernière est vécue au sein des sociétés occidentales, dans cette partie nous nous pencherons principalement sur la façon dont nos co-chercheurs nous l'ont décrite, comment ils la voient et la vivent. Au fil du récit, ils nous ont parlé de la vieillesse comme étant à la fois empreinte d'une certaine connaissance de la vie; d'une période où les loisirs peuvent être plus présents; d'un moment ponctué par la maladie qui devient de plus en plus présente; et finalement, d'un rythme de vie qui se ralentit peu à peu, et qui nous rapproche inexorablement de la mort. Un peu comme si de prendre acte qu'il reste moins de temps devant soi que derrière entraîne un besoin de vouloir profiter de ces instants précieux de vie :

« J'ai passé ma vie à vouloir survivre, là aujourd'hui j'ai un peu l'impression de découvrir que j'aurais maintenant le goût de vivre de moi-même. Des fois on peut dire : "Ben il est un peut tard, Conrad, pour penser à ça, vois-tu, tu achèves." (Rires) »

Dans ces propos, on relève la dureté du terme « tu achèves », nous montrant bien que la vieillesse amène à une fin, et que le délai vers cette fin s'amenuise. Mais par delà ces mots, on perçoit le fait même du bilan, qu'il soit sévère ou complaisant, ou entre les deux, il n'en demeure pas moins que ce retour sur sa vie est très chargé.

5.2.1 Qu'est-ce que la vieillesse et qui est vieux ?

En discutant avec eux, nous nous sommes aperçues que ces hommes ne considéraient pas appartenir à la catégorie des « petits vieux ». En abordant la vieillesse, systématiquement, tous me parlaient de vieux plus âgés qu'eux. Que ce soit leur mère, belle-mère, un oncle, une tante, ou autre. Ainsi, chacun à son aîné et c'est chez ce dernier que se cache le *petit vieux* stigmatisé.

Par ailleurs, à d'autres moments, nous avons eu l'impression d'assister à une conscience soudaine de leur âge. Mais surtout au décalage entre le ressenti personnel et le statut social ainsi qu'entre l'apparence physique et le tonus vital. Lorsque l'on a posé la question : est-ce que vous vous considérez vieux ?

« Ben non, je ne me sens pas vieux, mais c'est ça l'affaire. Mais c'est pour dire, pour la société les gens de 70 ans ce sont des vieillards... Oups, 70 ans... Ils ont raison, dans un sens... Ils ont raison. Quand j'étais jeune pis que quelqu'un avait 40-45 ans il était vieux. Il paraissait vieux, le chapeau, la moustache, tsé » (Gabriel) (*les soulignés sont de GG*).

Avant, il existait des signes très distinctifs des personnes âgées dont notamment l'usage de la berçante ainsi que leur habillement, nous diront Conrad et Gabriel. Alors que de nos jours, on retrouve de moins en moins de critères qui définissent socialement les personnes âgées. De toute façon, « on a l'âge de nos veines », nous dira Conrad. Gabriel abonde dans le même sens : « Moi je me dis que quand on est capable de s'émerveiller dans la vie, on ne vieillit pas. On vieillit quand on n'est plus capable de trouver les choses belles ». Selon eux, la vieillesse ne se réduit pas à un âge biologique : « On est rendu dans le troisième âge, mais moi je me sens jeune tout autant. » (Jacques). Et pourtant, la vieillesse, ils la sentent à travers leur corps qui les ralentit et par leurs références au passé qui est de plus en plus sollicité.

5.2.2 Les personnes âgées, un groupe marginalisé

Les aînés constituent un groupe qui est bien identifié. La société se charge sans cesse de rappeler aux aînés leur appartenance que ce soit par l'obtention de la carte aîné du

Canada à 65 ans¹⁴, par les journées de rabais qu'on offre aux 65 dans plusieurs magasins, ou encore par les regroupements de l'Âge d'or, etc. En fait, tout se passe comme si la société leur créait une niche bien à eux, apparemment privilégiés (et effectivement aussi un peu, si on considère ces « rabais »), ou au contraire peu privilégiés si on pense à l'appauvrissement lié à la retraite. Cette niche se trouve donc à être un peu en retrait des autres. Jacques déplore cette façon de faire : « on donne une étiquette : *les gens du troisième âge*. Je pense c'est pas une bonne chose, parce que c'est comme une séparation entre les gens. Comme si on était plus des gens à part entière pour la société. (silence) » (*les soulignés sont de GG*). D'une part, le fait d'être catalogué « 3^e » engendre une stigmatisation qui participe à la création ou à l'augmentation de l'isolement des aînés. Alors que d'autre part, cette notion d'étiquetage, on peut l'associer à une marginalisation avec les mécanismes d'échange entre le centre et ses marges, comme on l'a mentionné lors du troisième chapitre.

En contrepartie, on retrouve également dans leur discours le fait que par moment eux-mêmes s'imposent des limites qu'ils associent à leur âge. « Si j'avais 20, 25 ans de plus jeune là c'est sûr que je me lancerais là-dedans [informatique]. Moi, j'aimerais ça comme un fou d'être capable de jouer. (...) Ça j'aimerais comme un fou faire ça... Si j'étais plus jeune, c'est sûr. » (Jean) (*les soulignés sont de GG*). Même si Jean nous a mentionné à plusieurs reprises que rien ne le dérange, on se rend compte que par rapport à son âge, il s'impose certaines limites. En fait, Jean semble plus pointer ce qui lui manque au plan instrumental, plutôt que sur ce qu'il a acquis avec l'âge. Et Jacques, lui, dira que les aînés par moment se mettent d'eux-mêmes dans la marge de cette société qui ne leur fait que trop peu de place.

On sent donc à travers leurs propos, le sentiment de vivre dans une société qui n'attend rien de ses aînés et qui ne reconnaît pas leurs savoirs. « C'est sûr que plus tu vas vieillir, moins tu as la possibilité de rentrer dans ce jeu de partage qui s'appelle la considération des autres » (Conrad). Ce dernier a une vision plutôt pessimiste de la place des aînés au sein de la société moderne. Il renchérit : « Alors pour revenir à ta question initiale,

¹⁴ Il s'agit de la carte d'identité de la sécurité de vieillesse sur laquelle figure le nom et le numéro

pour moi un rôle... Tu sais, ce que la société attend de nous : j'ai l'impression qu'elle n'attend rien » (Conrad)

Ainsi, selon les propos de Conrad, Jacques et Gabriel, la vieillesse serait comme un mouvement de retrait de la société, alors que les jeunes, eux, à l'inverse, doivent jouer du coude afin de s'intégrer à cette même société. Un peu comme si cette société ne laissait de place qu'aux adultes qui travaillent. Conrad explique donc ce moment de la vie comme étant un mouvement de marginalisation, où en vieillissant l'humain est peu à peu mis en marge du noyau de la société. Jacques va dans le même sens, et nous apporte un contre-exemple : « En Afrique, les vieux font partie du village, il n'y a pas de coupures entre les jeunes et les vieux. Les vieux sont intégrés, ils sont respectés et considérés. Ce qu'il n'y a pas ici nécessairement. Parce que les vieux sont plus... euh, les personnes âgées, il ne faut pas dire vieux... » (Jacques). Ici l'euphémisme joue bien son rôle : masquer une réalité sous une affiche neutre ou avenante.

De plus, une société qui est centrée sur la technologie et sur l'immédiateté n'a que peu à faire avec les aînés. Parallèlement, ces derniers se sentent marginalisés par cette exclusion de l'Internet. Jacques nous rappelle à maintes reprises la prédominance de l'Internet et l'obligation de son utilisation afin d'accéder à plus de renseignements sur un sujet. Par exemple, lorsqu'il écoute la télé on lui dit d'aller compléter l'information avec ce qui se trouve sur le net. « Je trouve qu'on est mis à part si on n'est pas capable d'accéder à l'ordinateur et à l'Internet. C'est la société qui nous met à part » (Jacques) Ainsi selon Jacques, ce qui ostracise les aînés, ce n'est pas tant une question d'âge en soi, mais bien une certaine habileté à utiliser la technologie informatique, voire plutôt son inutilisation. Précisons que dans ce cas, il n'y a pas que les aînés qui le sont, mais tous ceux vivant sous le seuil de la pauvreté et tous ceux qui pour une raison ou une autre n'utilisent pas ces technologies. Il est intéressant ici de noter comment Internet devient une jauge importante.

5.2.3 Les liens entre les différentes générations

Ici il s'agit du lien existant entre les différentes générations sans lien de filiation. Trois de nos co-chercheurs (à l'exclusion de Jean) ont le sentiment que les aînés sont stigmatisés. Tous, sans exception cette fois, ont l'impression que les jeunes d'aujourd'hui ne vouent pas le même respect aux aînés qu'autrefois. Dans les entretiens avec Conrad et Jacques, on retrouve le sentiment de n'avoir aucune ou peu crédibilité auprès des cohortes plus jeunes. Ce manque de respect et de crédibilité provoquerait, du moins en partie, une diminution des liens intergénérationnels. À ce sujet, Conrad nous relate qu'on assiste présentement à « un bris entre les générations, qui m'apparaît une douleur quant à la succession de la culture, cette espèce de richesse que les gens ont accumulée dans leur vie ». Cette brisure nous amènerait à voir nos aînés comme étant dépassés. « C'est dépassé, aujourd'hui on vit différemment, là vois-tu l'ordinateur tu ne connais rien là-dedans, et aujourd'hui il y a ci, il y a ça » (Conrad) (*les soulignés sont de GG*). Ce « aujourd'hui on vit différemment » donne une idée du choc, aussi de types de compétence, une axée sur l'expérience et l'autre, sur la maîtrise instrumentale. Selon Jacques, il est dommage que l'on ne prenne pas en considération l'expérience des aînés, d'autant plus que les jeunes auraient tout avantage à profiter de l'expérience des plus vieux, laquelle ne se limite pas à l'instrumentalisation (ou non) des technologies des communications.

En contre partie Conrad nous dit que « les aînés ont besoin de se sentir écoutés » et fort probablement que les aînés ont également besoin de se raconter. Il est clair dans son discours qu'il se questionne par rapport à la place qu'il a dans la société :

« J'ai l'impression à plusieurs égards qu'on est un fardeau... D'une certaine manière, je ne suis pas un fardeau parce que j'ai une certaine autonomie. C'est vrai par contre sur l'aspect de l'utilité à l'intérieur du cadre. Si je ne suis pas un fardeau, je suis encore une personne qui a encore une place, mais une place qui ne se définit plus par son utilité. Qu'est-ce que j'apporte à la société ? Est-ce que je suis encore utile, ou si je suis de trop ? ».

À noter l'encoche par rapport à une valeur fondamentale pour toute identité et très certainement pour cette génération générée par le rapport au travail : 1) l'adéquation implicite d'utilité à travail salarié ; 2) contribuer concrètement, symboliquement et être

reconnu comme tel ; 3) être autonome et être reconnu ; 4) éprouver la peur d'être un fardeau. Mentionnons ici que lorsque nous leur avons demandé s'ils envisageaient un jour aller vivre chez un de leurs enfants, tous nous ont mentionné leur crainte d'être un fardeau. Ainsi, dépendre des autres semble relever d'un fracas de l'identité qui a acquis de cette lutte son indépendance quotidienne.

5.2.4 Les rapports au corps vieillissant : un corps qui impose certaines limites

La vieillesse est également constituée de réalités physiologiques, un corps qui change et qui impose parfois des restrictions. Par contre, bien que le corps se fatigue peu à peu, que le tempo diminue, parallèlement le « mental », lui, n'accepte pas nécessairement ces nouvelles limites. Ici on entrevoit la « pensée magique » qui nous laisse l'illusion de notre immortalité, mais surtout, que le ressenti diffère de notre perception de soi.

Le rapport à un corps qui vieillit, tous le vivent à leur façon. Mais la maladie semble demeurer un trait indéniable qui vient trahir, à sa façon, le passage du temps. Jean se fait diagnostiquer un cancer de la prostate ; après plusieurs examens ultérieurs, il semble que tout soit redevenu normal. Peu de temps après, sa femme se fait diagnostiquer un cancer du sein, et le même scénario se répète. Jean nous dira que suite à ces événements, « c'est là qu'on a pris les catalogues de voyages, pis là on en a fait 5 cette année. On s'est dit : « on va se dépêcher pendant qu'on est encore en santé, on ne sait pas pendant combien de temps » ». Donc la notion de santé, et ce, encore plus en vieillissant, est d'autant plus précieuse que l'on se rend à l'évidence du côté éphémère de la vie. « Pour l'instant nous autres on est ben chanceux, on est tous les deux en santé. Ben, on est tous les deux en sursis de 6 mois là. Même ça, ça ne me dérange pas » (Jean). La terminologie « sursis » parle d'elle-même, elle nous rappelle le principe de réalité. D'autre part, nous sommes plus que sceptiques face au fait que ces diagnostics ne les aient pas troublés. En effet, il nous semble que les cinq voyages planifiés dans l'année parlent d'eux-mêmes d'une crainte, tout à fait justifiée, de la finitude et en retour du besoin de « profiter » de la vie.

Dans un même ordre d'idées, Conrad nous parlera de la maladie et la douleur qui sont plus présentes en vieillissant. Ces dernières viennent rappeler à Conrad l'idée de la mort, de sa propre mort : « La présence d'une douleur me rappelle l'approche de la mort : c'est peut-être le début de la fin. Et ça, c'est moins vrai quand tu es jeune, mais plus quand tu enregistres des années, et que tu t'en vas un peu rejoindre la moyenne qu'on dit limite » (Conrad).

5.2.4.1 Les exercices physiques pour contrer les effets du vieillissement !

Parallèlement, trois des co-chercheurs (Gabriel, Conrad et Jacques) soulignent l'importance de faire de l'exercice régulièrement pour se garder en forme, alors que Jean ne pratique pas vraiment de sport. Mais malgré cette mise en forme, la soixantaine entraîne une diminution des forces ou de la capacité de résistance : « Il faut bien constater que l'on perd nos forces, ça c'est sûr. Pus capable de... Tu es encore alerte, mais tu es obligé de constater que c'est vrai qu'on n'est plus capable d'en faire autant » (Gabriel). Ici encore une fois, on nous rappelle que la vieillesse ne constitue pas une catégorie, un peu comme si que de catégoriser de la sorte engendrait une stigmatisation. Bien que le corps impose certaines restrictions, en parallèle, Gabriel nous dira qu'il se sent dans le mouvement de la vie. Un peu comme si la vieillesse lui fait prendre conscience de la dynamique du vivant, qui dépasse l'existence individuelle ; ce serait à la fois plus angoissant et plus rassurant.

Tous nous ont également parlé d'une diminution de leur énergie et par conséquent d'un tempo de vie qui se ralentit. Gabriel évoquait ces gens à la retraite qui disent constamment qu'ils n'ont jamais autant bougé que depuis qu'ils sont à la retraite : « Mais, dans le fond, c'est pas ça. Quand on vieillit, on en fait moins, mais (rires) on a pas l'impression d'en faire moins parce qu'on est occupé. On est moins vite (rires). » (Gabriel). Nous reviendrons sur cette notion de rythme qui revient en dominance et creuse d'autant le fossé entre le monde de plus en plus rapide et soi, qui, obligé ou non, prend plus son temps.

5.2.5 Le système de santé

Dans une période de la vie où les problèmes médicaux semblent occuper une place importante, on présuppose que les aînés sont des sources privilégiées afin de discuter avec eux du système de santé. Nous avons abordé avec eux la question de l'efficacité du système de santé et de sa réalité en comparaison avec ce que l'on voit dans les journaux.

La question de la santé nous a amenés sur toutes de sortes de tangentes dont notamment sur la présence d'âgisme dans l'univers médical, sur l'acharnement thérapeutique, sur l'euthanasie et autres. Pour sa part, Gabriel a subi une chirurgie cardiaque en 1996 et depuis ce temps, il se rend à ses rendez-vous annuels. Il a l'impression que vu son âge, on ne l'aurait pas opéré s'il n'avait pas été quelqu'un d'actif. Cette opération vient donc ici lui confirmer son utilité dans la société : il enseigne le piano. Il fait donc encore partie de la grande roue de l'économie et en contrepartie, il continue à recevoir les services de la société dont les soins médicaux.

Cette opinion révèle l'impression que le critère sociétal pour accéder aux soins chirurgicaux soit directement relié au fait d'être un travailleur. Comme si les services rendus et donc l'histoire de vie de l'individu en question n'étaient pas considérés. On aurait avantage à saisir l'origine de ce sentiment auto-excluant, via quels messages. Deux autres de nos co-chercheurs (Jacques, Conrad) nous parleront également de cette réalité selon laquelle plus l'on vieillit, moins une chirurgie s'avère nécessaire. Selon eux, il ne vaut pas la peine que l'État dépense autant pour un corps qui lui, en contrepartie, ne vaut plus grand chose. Par contre, dans le cas de Gabriel, cette année son médecin lui a suggéré que son traditionnel rendez-vous annuel en devienne un bi-annuel. Ce qui lui laisse l'impression que cette décision tient plus à une réalité économique qu'à son réel état de santé : les hôpitaux coupent partout. En ceci, le message serait contradictoire « Prenez soin de vous, consultez » et de l'autre « Est-ce que cela vaut la peine ? Lorsque vous devenez âgé, votre santé est moins importante. »

Ceci étant dit, tous sans exception trouvent extraordinaires les services qui existent de nos jours, et se rappellent comment avant, il fallait tout payer. Chacun d'eux considère

les services de santé comme étant très bons, que la télévision en donne une image très négative et surtout déformée de la réalité. Mais malgré tout, ils sentent que la valeur de leur vie se soit dépréciée avec les années.

5.2.6 Constats et commentaires sur la vieillesse et liens avec le suicide

La perception du temps change selon les périodes de la vie, et en contrepartie le temps qui passe influence également notre perception de la vieillesse. Il existe un mouvement de va et vient entre ces différentes dimensions (temps et vieillesse) qui se modulent tour à tour. Le temps est un sculpteur¹⁵ et il transforme le corps, le marque. Dans une société qui vit à l'ère de l'immédiat de la rapidité, nous y reviendrons un peu plus loin, le ralentissement qui est vécu lors de la vieillesse marque d'autant plus.

La vieillesse se vit différemment, mais pour tous nos co-chercheurs la réalité de la mort se rapproche, devient de plus en plus présente; ce sentiment que « physiologiquement, je m'en vais à mon terme du voyage » (Conrad). Paradoxalement, chacun d'eux nous a également affirmé d'un premier élan qu'il ne se sentait pas vieux. Ici, on peut percevoir le décalage qui existe entre le physique et le psychologique. Aucun d'entre eux nous a parlé de se sentir mentalement vieillir, ce « senti » provient essentiellement du corps (une plus grande fatigue, un tempo de vie qui diminue).

Cette vieillesse semble se vivre avec le sentiment d'être dépassé, la crainte de devenir un fardeau et un sentiment d'exclusion. Comme nous l'avons mentionné précédemment, par le passé, la notion de vieillesse et surtout les « façons » d'être vieux semblaient bien délimitées, alors qu'aujourd'hui on se retrouve face à un flou. Ainsi, alors qu'autrefois les règles étaient explicites, aujourd'hui au contraire, ces dernières sont implicites et flottantes. Ce qui nous ramène au principe d'anomie de Durkheim selon lequel, une société qui connaît une inconsistance dans ses règles ne peut qu'avoir un aspect négatif et tendre à connaître des taux de suicide plus élevés. Ce qui peut engendrer des difficultés dans le processus identitaire.

¹⁵ Nous faisons référence ici au livre *Le temps, ce grand sculpteur* de Marguerite Yourcenar (1983).

Avant les aînés avaient des rôles, la vieillesse leur confèrait un statut de sage qui leur permettait d'acquérir une reconnaissance sociale de leur être. Ce qui semble définitivement faire défaut aujourd'hui. Une telle perception sociale de la vieillesse ne peut qu'avoir un impact négatif sur la façon de vivre cette période de la vie et, nous semble-t-il, peut expliquer, du moins en partie, l'augmentation du suicide chez les aînés. En effet, le tableau que nos co-chercheurs nous ont brossé (âgisme, stigmatisation, peu de reconnaissance de leurs savoirs) met l'emphase plus le sentiment négatif qui leur est reflété par la société. Dans de telles circonstances, où l'identité *du vieux* semble malmenée, il n'est pas surprenant de se rendre à l'évidence que d'un premier élan tous me parlaient de vieux plus âgés qu'eux. Mais ce rapport à la vieillesse a changé et change. C'est pourquoi il nous faut maintenant regarder de plus près les rapports aux changements, ainsi que les rapports aux temps et espace dans lesquels les premiers prennent forme.

5.3 Le rapport aux changements

Les aînés d'aujourd'hui constituent la génération qui au cours de leur vie, a assisté au plus grand nombre de changements. De toute l'histoire de l'humanité les changements ne se sont jamais autant précipités :

« Le progrès a pris un rythme exponentiel depuis le XX^e siècle. Pour en apprécier l'ampleur, il suffira de rappeler la remarque souvent formulée : les découvertes scientifiques et les innovations technologiques faites pendant l'ère industrielle (1800-1950) sont plus importantes que celles qui ont été faites depuis le début de l'ère chrétienne » (Poirier, 1991 : 1556)

Ces transformations se sont manifestées à plusieurs niveaux, que ce soit : 1) les valeurs ont considérablement été transformées et ont participé à changer en profondeur la société québécoise; 2) les changements technologiques (télévision, micro-ondes, informatisation multiple) ont connu depuis le milieu de ce siècle un rythme d'évolution exponentiel; 3) des événements techno-scientifiques ont transformé à jamais l'imaginaire collectif comme la conquête de l'espace, les premiers pas sur la lune; 4) au niveau social, une définition et une structure de la famille qui ne cadre en rien avec ce que eux ont préalablement connu et surtout, des rôles familiaux bouleversés. Toutes ces

modifications des modes de vie et des représentations ont eu notamment comme effet la disparition de certains de leurs repères. De plus, ce qui peut s'avérer encore plus déstabilisant est le fait que ces repères ont été remplacés par de nouveaux codes qui leur sont étrangers. Comme nous le disait Gabriel : « Il y a eu tellement de changements. Tu sais, des fois on oublie de dire des choses aux jeunes parce qu'eux autres n'ont pas connu ça, pis nous autres, c'est comme si c'était la suite normale des choses ».

Bien que nous nous doutions que la section des entretiens portant sur le changement serait importante, nous ne soupçonnions pas y trouver une forme de fil conducteur. À travers les entretiens, on voyait peu à peu le rapport aux changements se transformer en un élément central et pivot autour duquel les autres dimensions de l'étude se rattachaient. Si le changement est le pivot, le rapport à l'espace et au temps sont les marqueurs de ce premier. En effet, c'est la rapidité du changement et l'espace où les changements s'effectue qui en déterminent l'ampleur. Parallèlement, tous les aspects que l'on aborde dans cette recherche, que ce soient la vieillesse, la masculinité, la famille, ou autres, tous ont subi des modifications. Aussi, il nous semblait pertinent de faire ressortir d'emblée les façons dont les co-chercheurs se positionnent face aux changements, comment ils perçoivent la venue de ces modifications. S'agit-il de changements obligés ou choisis ? Là semble résider toute la différence.

5.3.1 Les positions face aux changements

Il existe plusieurs façons de réagir face aux changements qui nous entourent, et Guillebaud (2001) présente deux façons les plus courantes de les aborder, diamétralement opposées; d'une part, le catastrophisme et de l'autre, l'optimisme béat. Le catastrophisme : « vieille posture moralisatrice, conduit à récuser le principe même de progrès scientifique et incline tôt ou tard à une vaine nostalgie ». Et si le catastrophisme ne sert pas à grand chose, en opposition, l'optimisme béat peut s'avérer dévastateur puisqu'il « peut conduire à tous les consentements, à toutes les capitulations » (Guillebaud, 2001 : 11). Il s'agit bien sûr de positions extrêmes. Il n'empêche que cette attitude face aux changements peut s'avérer révélatrice lors de l'analyse de nos différentes dimensions, dont notamment, en ce qui a trait à la

perception du temps. En effet, les gens qui ont tendance à se situer plus près du pôle catastrophisme ont une tendance à être plutôt nostalgiques et se tourner plus vers le passé comme référence souveraine, alors qu'en opposition les tenants de l'optimisme béat voient l'avenir comme étant nécessairement gage d'amélioration.

Au fil des entretiens, on se rend compte que chacun des co-chercheurs se situe à un point sur ce continuum. Ainsi, Jacques se sent complètement dépassé par les changements technologiques, surtout lorsque la technologie devient, comme il le souligne, un passage obligé. À l'opposé, on retrouve Gabriel qui, lui, voit dans le changement une amélioration continue : « Je me sens à l'aise face à ces changements, je suis curieux et je ne suis pas un type peureux. Moi, je me dis tout le temps : quand il y a un changement c'est pour améliorer les choses ! » (Gabriel). On perçoit donc ici l'opposition créée entre *peureux* et *curieux*, de même qu'un sentiment de bienveillance face à la modernité. Pour Gabriel, renier le changement semble synonyme de la peur ou encore est un indicateur de dépassement. Pour leur part, les positions de Jean et de Conrad, quoique différentes l'une de l'autre, se trouvent à être plus mitigées, et se situent moins vers les pôles. Un point important à préciser : il ne s'agit pas ici de faire équivaloir l'optimisme comme résultant d'un choix et parallèlement le catastrophisme à un non-choix. Mais de les prendre comme des paramètres qui nous aident à mieux cerner la problématique.

5.3.2 Le rythme des changements

En ce qui à trait aux changements, un point a fait l'unanimité chez nos co-chercheurs : l'accélération du rythme des changements. En effet, chacun des co-chercheurs a soulevé le fait que les changements, surtout en termes technologiques, subissent un rythme rapide d'accélération et que l'on peut présager qu'ils vont perdurer dans cette voie. En modifiant le rapport au temps et à l'espace, les changements technologiques ont une grande influence sur l'humain (Guillebaud 2001 et Poirier 1991). Prenons par exemple le cas de *l'internet* qui permet à la fois de repousser des frontières et tout cela dans l'immédiateté. Ces deux rapports que constituent le temps et l'espace sont d'une importance capitale dans les recherches anthropologiques puisqu'ils sont éloquents

quant à l'interaction entre l'humain et son milieu. C'est pourquoi nous reviendrons sur eux un peu plus loin.

Tous nous ont fait part de la rapidité déconcertante à laquelle les changements se produisent. Même Gabriel qui, comme on l'a vu, est très favorable aux différents changements, nous dira lors de la dernière entrevue que la rapidité à laquelle ils se sont déroulés a un impact : « Les changements ont été tellement grands et tellement rapides... Ils nous ont frappés, dans un sens, étonnés. Quand tu t'arrêtes, tu te dis : « Ah mon Dieu Seigneur!!! » (Gabriel). Un peu comme s'il nous disait qu'avec le recul, il peut sembler inimaginable d'avoir pu assister à autant de transformations. Comme s'il pouvait paraître irréel que les perceptions et que les façons de faire aient autant changé. Tous nous ont dit que d'assimiler toutes ces transformations n'est pas chose simple.

Les hommes de cette génération ont dès lors vécu dans une société en pleine effervescence : « C'est pas croyable [parlant des changements] notre façon de voir les choses, c'est pas croyable : c'est comme le jour et la nuit. Les changements ont eu lieu en peu de temps. Le collègue n'existe plus, tout a changé, tout est différent » (Gabriel) (*les soulignés sont de GG*). Par ailleurs, pourquoi est-ce si difficile à imaginer que l'on ait tant changé ?

5.3.3 Les changements sociaux et culturels

Si les changements technologiques se sont avérés importants, il en va de même en ce qui a trait aux changements dits sociaux et culturels qui figurent en grand nombre. Parmi les changements relevés par l'ensemble de nos co-chercheurs, on retrouve la religion (4)¹⁶, puis une ouverture d'esprit associée à la Révolution Tranquille (Conrad, Jacques, Gabriel), une augmentation de l'individualisme contrairement à l'esprit plus communautaire d'autrefois (Gabriel, Jacques, Conrad), un changement dans le rôle du père (4), l'augmentation de la consommation de biens en toutes sortes (4) et donc une obligation de travailler des deux parents (4).

¹⁶ (4) ce qui signifie que tous les co-chercheurs l'ont mentionné (Jacques, Gabriel, Conrad, Jean)

5.3.3.1 Religion

Le plus grand changement social tient sans aucun doute en la diminution de l'importance de la religion, en terme de religiosité (manifestations sociales des croyances, assistance aux liturgies, etc) et de rituels religieux. La nostalgie, ou à tout le moins, les observations des aînés face à la religion peuvent donc se situer à différents niveaux : que ce soit à un niveau spirituel (croyances en l'existence d'une ou des entités supra-temporelles), ou encore plus principalement axées sur l'affaiblissement des rituels.

Les gens de cette génération ont été élevés dans une religion forte et puissante, qui tenait une place importante au sein de la vie de tous les jours. Ainsi : « Je viens d'une famille catholique. Au début, on allait à la petite école, c'était une école catholique, on avait la messe, et on a vu graduellement, les valeurs ont pris le bord, tranquillement. » (Jacques). Jacques qui se dit croyant mais non pratiquant, associe la diminution de l'importance du religieux à une diminution des valeurs traditionnelles. Comme si les valeurs religieuses n'avaient pas été remplacées en aucune façon, comme si elles avaient laissé place au néant.

Pour Gabriel, ce changement a été catégorique. En effet, lui qui aujourd'hui se considère comme athée, la religion est le changement le plus important qu'il ait vécu : « Il y en a plein [des changements sociaux], mais le plus gros, ben moi je dirais que c'est la religion, dans mon cas. Quand j'étais jeune, c'était juste la religion et aujourd'hui je suis athée. Imagine-toi la transformation que j'ai pu remarquer moi, et chez moi, et dans la société. Quand on pense à ça... j'ai de la misère à imaginer ça » (Gabriel). Ainsi, comme sûrement plusieurs autres personnes de sa génération, Gabriel a assisté à un bouleversement de ses cadres de références dont la religion comme valeur clé. En effet, comme la religion avait établi mainmise sur plusieurs paliers dont l'éducation, sa déperdition a entraîné des répercussions à plusieurs niveaux. Inversement, il est à noter que le système d'éducation ne sert plus de véhicule de ces valeurs dont la religion représentait l'assise.

Ces changements ont des impacts à plusieurs niveaux, puisque la religion avait des rôles et fonctions multiples. Ici on fait notamment référence à la messe du dimanche comme une occasion privilégiée d'être ensemble. En effet, en plus de marquer un moment de coupure conventionné au sein de la semaine, cette sortie familiale hebdomadaire s'inscrivait au sein d'un processus de socialisation. Il nous semblait étonnant à prime à bord que Jean ne se souvienne plus du tout du pourquoi ni du moment où il a quitté la pratique religieuse. Mis à part peut-être le fait que sa femme a été déçue d'une Église dont elle s'estime trompée : « Un moment donné, quand la Révolution Tranquille est arrivée, Denise [sa femme], elle a pas aimé ça pantoute. Les peurs que les sœurs pis les prêtres lui ont faites et toutes les menteries qui lui ont contées. Elle a tout lâché. » (Jean). Mais lorsque celui-ci se rappelle ses sorties familiales du dimanche, il nous dit que la messe était inévitablement suivie d'un bon repas au restaurant avec sa femme et ses filles. On les imagine dans des vêtements du dimanche bien appropriés. L'assistance à la liturgie dominicale signifiait ainsi plus que le fait de la croyance, mais bien une manière de marquer le temps et les rapports sociaux.

En plus, la religion offrant des rites de passage permet de sceller dans le temps unions, entrée dans la communauté par le baptême, et autres. Aussi, il nous semble que bien que certains se soient détachés de la pratique et même de la croyance religieuse, ceci n'empêche la disparition des rites de passage de les déranger. Par exemple, pour Jean, une des grandes épreuves de sa vie a été d'accepter le divorce de sa fille, dont le mariage avait été en quelque sorte à la fois sacralisé et socialisé par le rite. Il s'étonne même du fait qu'il soit finalement passé par-dessus et soit capable d'en parler. Parallèlement, il se préoccupe du sort réservé à ses petits-enfants qui n'ont pas été baptisés. Il s'empresse de nous dire que cela ne le dérange pas mais... : « Non, non. Ça ne me dérange pas... ça me chicote un peu que les deux n'aient pas été baptisés. Je fais juste me dire : « Qu'est-ce qu'il va leur arriver...? » Quant à moi, il ne leur arrivera rien. Rien de pire qu'à nous autres » (Jean). C'est un peu comme si, malgré lui, un doute subsistait, un reliquat d'un passé religieux encore pas si lointain qui pouvait offrir protection et signification.

Conrad, lui qui pratique encore, se questionne quant à l'intégration réelle de la religion dans la vie des gens, et ce, de tous temps. En effet, il s'interroge sur le rôle de la religion dans le Québec d'antan et il stipule que la religion d'avant n'était souvent « que rituelle » et peu intégrée dans le rapport au monde et au quotidien. En effet, il déplore que la religion ait existé pour certains plus sous la forme liturgique que comme une spiritualité intégrée.

L'importance de la religion a donc bien changé dans ces dernières décennies. Le rôle social qu'elle avait est révolu, elle n'a plus le pouvoir d'antan. Cette perte du pouvoir peut en réjouir quelques-uns dont Gabriel qui se sent soulagé de ne plus être sous son joug. Parallèlement, il déplore que n'ayant pas laissé place à d'autres schèmes de significations, on se retrouve devant un certain vide. De plus, en abandonnant la religion on aurait tendance à mettre une croix sur des valeurs qu'elle transmettait.

5.3.3.2 Valeurs

5.3.3.2.1 Montée de l'individualisme

Pour l'ensemble de nos co-chercheurs (4) un autre changement social important réside en l'augmentation de l'individualisme. Ainsi, bien que l'on dénote un mouvement d'individualisme qui s'est amorcé avec les sociétés industrielles, c'est toutefois avec les sociétés postindustrielles qu'il s'est accompli (Poirier 1991 : 1594). À travers les propos de nos co-chercheurs on perçoit quelques indices au sujet de cet individualisme grandissant.

Il semble que les gens d'aujourd'hui soient plus portés à s'occuper d'eux-mêmes et à avoir l'esprit communautaire très peu développé. Pour Gabriel c'est surtout lors de période d'élection qu'on se rend compte à quel point « les gens en veulent de plus en plus sans jamais rien donner en retour ». Jacques abondait dans le même sens : « Moi, je trouve que les gens deviennent de plus en plus exigeants. Ils exigent d'avoir plus de l'État, plus de services, plus d'avantages sociaux mais ils ne veulent pas payer pour ça ». Ils déplorent une société où les individus tentent d'augmenter leurs droits sans

toutefois augmenter leurs responsabilités. Une telle façon d'être a une incidence certaine sur la qualité des rapports individuels et sociaux.

Selon eux (4), cette valeur de l'individualisme touche tout le monde et les jeunes sont loin d'en être épargnés. Alors qu'avant la famille, et le bien-être de la famille pouvaient passer avant l'individu comme tel, ce n'est plus le cas de nos jours. Ceci Conrad l'explique par la culture des jeunes qui est différente :

« J'ai l'impression que dans la culture qu'ils [les jeunes] ont reçue, les normes pour donner un sens à leur vie sont différentes. Pour ne pas dire très différentes. Parce que nous autres, dès notre jeune âge, il fallait rendre service, il fallait partager des travaux manuels. On faisait un potager, il était beau. Le père qui était le pourvoyeur, ça veut dire qu'on est impliqué presque au berceau dans ce que j'appellerais le partage du fardeau. » (Conrad).

Ces différentes valeurs ont une influence certaine sur les liens familiaux qui prennent une tournure différente. Jean abonde dans le même sens. Selon lui, les enfants et adolescents d'aujourd'hui ne participent pas aux tâches familiales (tondre la pelouse, pelleter la neige l'hiver). Avant, la répartition des tâches familiales se faisait très tôt et tous participaient. C'est dans cette même perspective que Jean amène l'idée selon laquelle les jeunes d'aujourd'hui ont moins de respect pour leurs aînés. Ce constat est partagé par tous comme nous l'avons mentionné lors de la section sur la vieillesse.

5.3.3.2 Ouverture d'esprit et la conscience collective

Selon Gabriel et Conrad, l'ouverture d'esprit, et l'ouverture sur le monde qui ont suivi la Révolution Tranquille ont fait boule de neige. En effet, cette ouverture constitue un élément crucial puisqu'elle est à l'origine de plusieurs autres changements. Pour l'un, la télévision était le moteur qui a permis d'accéder à cette ouverture d'esprit alors que pour l'autre la télévision est l'une des découvertes, avec l'ordinateur et *l'internet*, qui entraîne un retrait individuel. Par contre, ouverture d'esprit et retrait individuel ne sont pas antinomiques : on peut même à la fois être ouvert à ce qui se passe dans le monde, en termes d'actualité événementielle et être plus ou moins isolé.

Pour Gabriel, la télévision, avec l'Exposition 67, sont les deux événements qui ont permis à la société québécoise de s'ouvrir sur le monde et dans un même mouvement de créer une ouverture sur soi-même.

« Moi je pense que ce qui a apporté les plus grands changements là, c'est la télévision. Ah mon Dieu Seigneur ! Ça a apporté... C'est difficile à dire... Ça a tout changé. Ça a changé les mentalités des gens, l'ouverture d'esprit. Et avant ça, c'était plutôt replié, les connaissances étaient plutôt livresques. À partir de la télévision, c'est comme si l'écran permettait d'exposer ce qui était. Les gens découvraient, se découvraient eux-mêmes même. Ils pensaient des choses et dans la télévision les gens venaient le dire. La télévision pour moi ça été, le moyen pour les gens de s'ouvrir à la culture, de s'ouvrir au monde : de s'ouvrir à l'existence réelle. Supposons qu'une personne vivait dans un village, elle savait juste ce qui se passait dans son village. » (Gabriel) (*les soulignés sont de GG*).

Cette possibilité nouvelle d'ouverture va avoir des répercussions sur tous les aspects de la vie. Gabriel dira : « s'ouvrir à l'existence réelle », ce qui nous amène à penser que par le passé, on était plus limité, ne serait-ce qu'en termes informatifs. Ici on assiste à un élargissement de l'espace, l'être humain n'est plus réduit à son village. On assiste à un déplacement des frontières, un élargissement de ces dernières qui nous amène à se diriger vers le « village global ».

Autant de changements ne peuvent pas faire l'unanimité, il y en a pour qui c'est favorable et d'autres qui les déplorent. Gabriel nous explique qu'avec l'arrivée de la télévision tout devient sur la place publique et que rien n'est plus à cacher : « Alors c'est sûr que pour certain ça été une libération et pour d'autres... ben, certains vont dire qu'ils ont perdu leur sécurité. Ça dépend du point de vue » (Gabriel). Bref, Gabriel et Conrad ont vu d'une façon très favorable cette ouverture sur le monde qui s'est réalisée avec la Révolution Tranquille, ils nous ont fait part de la libération que ces modifications ont entraînée.

5.3.3.2.3 Augmentation de la consommation

Parmi les changements de valeurs, en voici un qui a été soulevé par tous les co-chercheurs : l'augmentation du « besoin » de la consommation. En effet, chacun d'eux nous a amenés sur cette voie qu'est la nécessité des gens d'aujourd'hui, et principalement des jeunes couples, de tout avoir (maison, lave-vaisselle, voiture et

souvent plutôt deux qu'une seule, etc...). Ce qui les étonne provient du fait que les jeunes veulent combler une série de besoins matériels avant même de penser à avoir des enfants. Cette façon de penser les déconcerte et les amène à croire que c'est de ce besoin jamais rassasié qu'origine la nécessité du travail salarié des deux conjoints. Ce qui a comme autre répercussion le fait que les enfants doivent aller dans des garderies (Jean, Jacques, Gabriel).

Toujours selon eux, nous sommes en plein cœur de la société de consommation, un peu comme si on avait manqué la société dite des loisirs puisque les gens compensent le trop plein de travail en s'offrant, ce que Jean appelle des « petites » gâteries, c'est-à-dire : une maison, des voitures, un bateau, etc. Très rapidement le travail se traduit en une nécessité économique pour supporter le rythme de vie que l'on s'est donné.

Conrad lui, est ici un peu plus audacieux et propose que ce besoin de consommation encore plus grand existe, du moins en partie, afin de panser cette peur de la mort (Conrad). Comme si par crainte de notre mort prochaine on s'étourdissait par l'acquisition de biens matériels qui eux vont nous survivre. Réflexion intéressante, nous y reviendrons un plus loin lorsque l'on abordera la conception de la mort.

5.3.4 Un creuset de changements culturels : la famille

Les changements que le Québec a connus touchent toutes les bases de la société. Aussi, la définition même de la famille s'en verra altérée. En effet, cette dernière a bien changé depuis les vingt-cinq dernières années. Avant le modèle familial était assez standardisé et équivalait à la famille nucléaire (cohabitation des deux parents avec leurs enfants) à ce noyau de base un des grand-parent ou les deux pouvaient s'ajouter. En contrepartie, aujourd'hui la notion de famille est très élastique et multiforme. Tous nos co-chercheurs se sont mariés sans même imaginer qu'un jour ils pourraient se séparer, et aujourd'hui deux d'entre eux sont séparés (Conrad et Jacques). Il s'agit évidemment de situations complètement différentes et il ne s'agit nullement ici d'essayer de les comparer.

Pour nos deux informateurs qui sont toujours mariés (Jean et Gabriel), la présence de leur conjointe semble très importante et leur identité tient en grande partie à ce lien. En contrepartie, ils semblent avoir un réseau extérieur à la famille plus limité que les deux autres.

5.3.4.1 Le père de famille

Outre la définition de la famille, une autre constante rapportée par tous est, à quelque variante près, la phrase suivante : « Avant le père de famille ne parlait pas ». Tous ont été frappés par les changements dans le rôle paternel et par son implication de plus en plus importante. Ce qui est également cocasse, est que chacun d'eux nous a amenées sur cette voie afin de nous mentionner qu'ils estimaient se distancier de leur père sur ce point. En voici un exemple : « Nous autres on a été élevés différemment... Nos parents y parlaient pas. Je disais à ma femme hier : « Mon père, ma mère ça parlaient pas dans ce temps là. Le père, y parlait pas » (Jean). Donc, un des changements importants en regard de sa propre éducation est le lien qu'il a développé avec ses filles, les discussions qu'il a eues et continue d'entretenir avec elles ainsi qu'aujourd'hui, avec ses petits-enfants. Pour chacun d'eux, la façon d'être père a bien changé, ce qui semble être un heureux changement.

5.3.4.2 Les liens intergénérationnels

Si le rapport père-enfant a changé, il semble qu'il en va de même en ce qui a trait aux liens intergénérationnels. En effet pour chacun d'eux, les liens entre les générations sont très importants. Puisqu'ils permettent un échange et un moyen de transférer les connaissances. Ce lien qui semble aujourd'hui plus fort entre les générations vient nuancer d'une certaine façon ce dont nous parlions un peu plus tôt : la diminution du respect qu'ont les jeunes pour les aînés.

Toutefois, Conrad nous fait remarquer qu'un des grands changements est sans aucun doute qu'aujourd'hui les aînés ne cohabitent plus avec l'un de leurs enfants. Selon ce dernier, ce type de cohabitation permettait d'une certaine façon de garder un lien intergénérationnel plus nourri.

« Cette espèce de mentalité qui faisait que les enfants prenaient moralement charge leurs parents. Qu'il s'agisse si tu veux de les loger, de les accompagner (...) Il y avait cette espèce de mentalité de cohésion familiale, cette espèce de valeur morale qui faisait que « je prends la responsabilité de toi ». Dans le fond. Il y avait donc cette espèce de ciment, ce lien fort qui existait entre les membres de la famille, et ce n'était pas toujours avec gaieté de cœur, vois-tu. Parce qu'évidemment, il y avait des cas qui étaient des fardeaux, surtout quand la maladie se prenait là-dedans. Tsé, là quand c'était des personnes qui étaient alitées là, je me souviens de ma grand-mère maternelle, elle avait été alitée quelques années avant de mourir. »

Lorsque nous leur avons demandé s'ils envisageaient dans le futur habiter chez l'un de leurs enfants, ils nous ont répondu à l'unanimité par la négative. Par contre, Jean nous dit que ses filles lui ont mentionné que si leur mère décédait avant lui, elles doutaient qu'il puisse habiter seul. Jean n'est pas un cuisinier en chef, et ce n'est pas peu dire, depuis quelque temps il a appris à faire ses thé et café. Jean nous rapporte la discussion dans laquelle ses filles se moquent un peu de lui : « Qu'est-ce que tu ferais, toi, si môman mourait avant toi. Moi je leur réponds : « il y a St-Hubert BBQ, Harveys, Mc Donald, Cora, il y en a des tonnes. » Tsé, j'ai quasiment de la difficulté à me faire réchauffer une tasse de thé. »

5.3.5 La masculinité à travers le temps

Ces changements qui se sont produits au sein de la famille doivent être reliés aux changements apportés par le mouvement féministe. À ce titre, les aînés d'aujourd'hui ont vécu le chamboulement des valeurs traditionnelles, en ce qui a trait aux rôles homme/femme. Comme nous l'avons souligné dans le chapitre trois, les rôles et la façon même de penser le masculin ont grandement changé au cours des cinquante dernières années. En effet, plusieurs éléments sont à l'origine de ces transformations, dont l'accès des femmes au monde du travail et à la scolarisation ainsi que les influences du mouvement féministe. Tous ces éléments ont eu une influence considérable sur les rapports entre les genres. Comment les hommes âgés se sentent-ils dans cet univers qui a complètement basculé ?

Grosso modo, tous les quatre voient d'un bon œil les changements qui sont survenus, ils se disent bien « adaptés aux changements apportés par le féminisme » (Conrad). Parmi les changements cités on retrouve : l'accession des femmes au marché du travail, la plus importante implication des pères dans l'éducation des enfants, ainsi que la diversification des rôles hommes-femmes. Bien qu'ils soient tous d'accord avec ces transformations, chacun d'entre eux a un petit quelque chose qui le chicote.

En effet, Conrad dit s'être bien adapté aux changements amenés par le féminisme. Par contre, il déplore que ces changements aient produit ce qu'il appelle « l'arrivée de l'homme rose », défini comme « l'homme qui ne prend pas de décision sans avoir au préalable consulté sa femme ». Tout comme, à l'autre extrémité il désapprouve les hommes qui se conduisent comme les enfants de leur femme : « Pour beaucoup d'hommes, surtout d'un certain âge, je constate qu'ils sont devenus les enfants de leur femme. Combien de fois j'ai entendu l'expression, qui me surprend toujours : môman » (Conrad).

Selon Gabriel, les transformations ont apporté de bonnes choses « les rôles ne sont pas aussi catalogués si je peux dire, qu'ils l'étaient autrefois. Autrefois c'était l'homme qui travaillait, il ne s'occupait pas de l'éducation des enfants, c'est pu vrai aujourd'hui ». Jean quant à lui voit ces changements comme étant ni mieux, ni pires mais simplement différents :

« C'est sûr, c'est sûr, que les hommes d'aujourd'hui ce ne sont pas les hommes de notre temps. Mais là tsé, c'est un vrai record, j'ai été capable de te faire un café. Je veux dire, moi, il y a un an, je n'aurais même pas été capable de te faire un café. C'est sûr, moi, je suis de la génération : « Oublie ça, il n'est pas question que je fasse à manger, ça ne m'intéresse pas pis je veux pas, je ne serai pas capable... » Ben, je serai capable si je voulais m'y mettre réellement, ben c'est sûr que, ayant eu trois filles, je n'ai jamais eu de problème non plus. Je vais toucher du bois, je n'ai jamais été malade, tsé euh... ma femme non plus. Faque, je n'ai jamais été mal pris, je n'ai pas été pris à faire les repas. C'est ben évidemment si je regarde les jeunes d'aujourd'hui, ce n'est plus pareil, les jeunes c'est des maniaques de faire à manger, il y en a un [un de ses gendres] qui est professeur à l'Institut de l'hôtellerie, c'est ben sûr qu'eux autres... Pis l'autre aussi, c'est un homme qui fait à manger. Il n'a pas suivi de cours, Claude, mais je pense qu'il fait mieux à manger que l'autre qui a suivi des cours. Mais, ne leur demande pas de planter un clou par exemple, ou n'importe quoi de manuel, oublie ça, zéro, je ne retiens rien... » (Jean)

Bien que Gabriel apprécie cette diversité des rôles, il désapprouve que le mouvement féministe ait voulu aplanir les différences entre les hommes et les femmes. Ce qui va à l'encontre de sa *philosophie* puisque selon lui, les hommes et les femmes sont complémentaires, ils représentent une dualité. Pourtant, il ne perçoit pas comment le mouvement féminisme a pu rééquilibrer certains droits qui de fait, venaient creuser non pas tant la différence que l'iniquité du traitement différencié. C'est étrange comme si le fait que les femmes acquièrent certains droits venait contredire cette notion de complémentarité et de différences entre les genres. De plus, selon Gabriel que les hommes s'impliquent d'avantage dans l'éducation a du bon, mais il note que « les hommes ne sont pas faits pour s'occuper des nourrissons (0 à 2 ans) ».

Jacques, pour sa part, trouve que le plus grand changement dans les relations hommes-femmes provient de la plus grande indépendance des femmes. Ce qui selon lui constitue un changement nettement favorable, la femme étant plus indépendante, l'homme n'a pas à subvenir à tous ses besoins (signalons que les problèmes de ménage qui l'ont amené à se séparer sont reliés au manque d'argent, et principalement au fait que sa femme trouvait qu'il ne rapportait pas suffisamment d'argent). Selon lui le temps du féminisme devrait être révolu : « Le mouvement féministe n'a plus tellement sa raison d'être; dans les années 60-70, oui, mais aujourd'hui il y a des droits qui ont été acquis, qui ne sont pas discutés. La femme a, je crois, pris sa place maintenant dans la société ».

5.3.5.1 L'image masculine véhiculée par les médias

Trois de nos co-chercheurs (Jacques, Jean et Conrad) ont décrié l'image peu reluisante des hommes au sein du monde des médias et même dans l'univers de la télévision en général.

Jean n'apprécie pas du tout la façon dont l'image des hommes dans la publicité qu'il qualifie « d'hommes nonos-objets ». De ridiculiser les hommes de cette façon « ça me choque » (Jean). Jean nous dit qu'il n'est pas le seul à voir les choses de cette façon mais qu'il appartient à une majorité silencieuse. Il ne croit pas qu'il manifesterait pour

la cause des hommes... mais à la réflexion, il se demande si une telle démarche ne pourrait pas faire changer les choses.

Jacques abonde et déplore le fait que les hommes soient représentés comme des faibles ou des victimes dans les téléromans et les annonces publicitaires : « Aujourd'hui il y a beaucoup de téléromans dans lesquels ce sont les hommes qui sont les faibles, et puis les victimes aussi. » (Jacques)

Conrad lui dira que l'image que l'on propose des hommes dans les publicités et à la télévision en général en est une qui favorise l'isolement des hommes. Finalement ceci nous amène à nous questionner, est-ce que les changements amenés par le féminisme qui sont louables en soi ne se sont pas réalisés au détriment de l'image collective de l'homme?

5.3.6 Les aspects négatifs et positifs du changement

Bien que l'on ne puisse réfuter certaines améliorations apportées par la technique, « il y a des avantages et des désavantages aux techniques. On ne peut pas la refuser : l'automobile, les enregistreuses, l'ordinateur, tout ça. Ça nous permet de faire beaucoup de choses sauf que l'on a pas été préparé par les écoles dans notre temps, et euh... par la société en général aussi » (Jacques). Là où les changements techniques dérangent réellement Jacques, c'est qu'ils ont grandement modifié le milieu du travail et donc ont eu comme effet secondaire de reléguer au second plan les travailleurs plus âgés qui ne maîtrisaient pas nécessairement les nouvelles technologies. Nous y reviendrons lors de l'analyse du rapport au travail et à la retraite dans le chapitre suivant.

Les changements rapides de la technologie ont également un impact d'isolement dans certaines situations. En effet, selon Jacques, « ceux qui ne prennent pas les moyens d'avoir accès à internet d'avoir un ordinateur chez eux là, ils sont isolés. ». Isolés par le fait que de façon générale aujourd'hui si on veut plus de renseignement sur un sujet, que ce soit à la télévision, au gouvernement ou autre, on nous suggère d'accéder à leur site internet. Lorsque l'on n'a pas accès à cette technologie, que ce soit par choix ou par

défaut, on peut ressentir un isolement. Parallèlement, il s'avère important de garder à l'esprit que de suivre l'évolution de la technologie demande un portefeuille bien rempli. En effet, trop souvent on oublie cette limite monétaire qui, dans les faits, n'est que trop réelle.

La technique, lorsqu'elle est omniprésente en vient à créer des fossés entre les générations et participe à l'isolement de ceux qui ne possèdent pas les connaissances pour la maîtriser (Jacques, Gabriel, Jean). Ce qui dans un même ordre d'idée en vient à isoler les aînés du reste de la société « branchée ». Cet isolement s'accompagne d'une certaine dévalorisation qui les fait s'apparenter à des illettrés. Le fossé se creuse quand on en vient à créer une pure et simple aversion envers tout ce qui a des « pitons ». « C'est ce que je trouve le plus pénible, c'est cette obligation de vivre avec la technologie, ça je n'aime pas ça. » (Jacques)

5.3.7 Constats et commentaires sur les changements et liens avec le suicide

Nous vivons aujourd'hui dans une société et à une époque où les changements se sont produits tellement rapidement que les personnes âgées peuvent se retrouver acculturées¹⁷ au sein de leur propre culture. En effet, les aînés confrontés à des codes et repères ne sont plus les mêmes, et trop souvent les leurs sont considérés comme étant tout simplement dépassés.

Un changement important à relever est sans aucun doute la diminution de l'Église et le bouleversement des valeurs. Pour les aînés, ces changements sont d'autant plus importants qu'ils ont vécu leur enfance baignés dans des valeurs totalement différentes que celles qui existent aujourd'hui. C'est ce que Poirier appelle l'hétérogénéité des temps, c'est à dire que « l'homme vivra, au cours de son troisième âge, dans un univers

¹⁷ Le terme acculturation a fait son apparition en anthropologie anglo-saxonne à la fin du 19^{ème} siècle et désigne : « les phénomènes qui résultent de contacts directs et prolongés entre deux cultures différentes et qui sont caractérisés par la modification ou transformation de l'un ou des deux types culturels en présence » (Panoff et Perrin, 1973 : II). Notons cependant que ce concept a été largement critiqué. On lui reproche notamment de n'étudier le changement culturel que par la lorgnette de l'un des deux univers en présence. Aussi, retenons pour les fins de ce travail que les changements ne se font pas unilatéralement mais bien qu'ils touchent les deux groupes ou sous-groupes en relation. Ainsi, l'acculturation « ne désigne pas un phénomène spécifique, elle renvoie dans son usage le plus général à une dimension banale

très différent sur tous les plans, de l'univers où il a vécu sa jeunesse » (1991 : 1591). Ce qui se répercute à plusieurs niveaux. Dont notamment dans une chute des modèles qui se perçoit par la fin des certitudes, ce qui peut s'avérer excessivement déstabilisant, voire suicidogène. En soi, la différence ne mène nullement vers le suicide, mais lorsque s'ajoute à notre détresse la sensation d'être étranger dans sa propre culture, peut avoir des conséquences importantes. Parmi ces modifications, la chute de la religion est sans aucun doute ce qui les a le plus marqués. Deux d'entre eux (Jacques, Gabriel) expliquent l'augmentation des taux de suicide au Québec comme étant le résultat de ce déclin.

Finalement, même notre co-chercheur qui semblait le plus favorable aux changements et qui prenait le temps de souligner qu'il était curieux de nature et non pas un peureux, note que « les changements ont été tellement grands et rapides qu'ils nous ont frappés dans un sens » (Gabriel). Un peu comme si la règle de l'adaptation devenait omniprésente, et que l'intégration des changements ainsi que le refus de certains autres n'étaient pas choses faciles. En effet, de s'ajuster à autant de changements doit être épuisant, encore une fois, comme si les aînés se trouvaient acculturés au sein de leur propre culture.

Ces changements ont modulé leur vie à plus ou moins grande échelle. Ils sont conscients que les changements qu'ils ont vécus, ou du moins, auxquels ils ont assisté, sont considérables. Les changements objectifs auraient, en ce sens, modulé la manière même de les accueillir, précipitant là aussi une formation de la plasticité de l'attitude. Plasticité qui permet à l'individu de ne pas se figer et de pouvoir plus facilement s'adapter (ici on fait référence aux notions psychanalytiques présentées dans le deuxième chapitre). Parallèlement, une trop grande plasticité peut s'avérer tout aussi néfaste que son opposé. Aussi, il est nécessaire que l'individu garde quelque base fixe afin de ne pas se perdre lui-même.

Le changement semble un point important puisqu'ils ont l'impression d'avoir eux-mêmes changé. De fait, tous estiment que s'ils ne s'étaient pas du tout adaptés, les chocs et distances seraient encore plus importants. L'adaptation dont ils parlent ici serait un facteur de protection considérable face au suicide. Jacques est celui qui exprime le plus sa difficulté à vivre dans un monde qui s'est tant transformé technologiquement parlant. Il tend à expliquer ses problèmes avec la technologie par le fait que dans son éducation, dans sa jeunesse, il n'a pas appris à travailler avec cette technologie. Il s'agit donc ici de l'obligation à la fois de maîtriser la technique instrumentale de ces nouveautés tout en étant très dynamique, puisque dans ce milieu, la formation doit être constante. Il s'agit donc pour eux de reconsidérer certaines attitudes qui les définissaient au préalable avec fermeté, croyaient-ils.

Finalement nous retrouverons à travers les pages qui vont suivre les différents thèmes qui ont été abordés directement lors des entretiens. Il va sans dire que chacun des thèmes est traversé par les changements, et que ces derniers y figurent en bon nombre.

5.4 Les rapports à l'espace et au temps

Les rapports à l'espace et au temps ont fluctué à travers les époques et ils varient également à travers les âges (à l'enfance, à l'adolescence, à l'adulte, et ... à la vieillesse). Ainsi, le rapport à l'espace et au temps n'est pas le même à 65 ans que lorsque l'on a 15 ans. En effet, comme nous l'ont mentionné trois de nos co-chercheurs (Jean, Gabriel, Conrad) à 65 ans la notion du temps n'est certes plus la même, puisque l'on vit avec la conscience que la plus grande partie de sa vie est derrière soi¹⁸.

Nous avons donc tenté de mieux comprendre leurs façons de percevoir le temps et l'espace en discutant avec eux de différents sujets comme de leur horaire du temps, du tempo de la vie, de leurs façons de voir la ville et la campagne, etc. Les dimensions du temps et de l'espace nous semblaient souvent imbriquées, comme étant deux éléments

¹⁸ En fait, le seul qui ne l'a pas nommé est celui qui n'accepte pas du tout l'idée de sa mort, celui qui ne veut même pas en parler, ou en entendre parler, à savoir Jacques.

qui sont en lien étroit et qui interagissent. Il est vrai que, comme nous l'avons mentionné plus tôt, les changements technologiques ont eu une incidence importante sur ces deux dimensions ; on assiste à un rapprochement des distances qui se combine à une accélération du temps et du tempo. De plus, comme nous l'avons aussi mentionné, l'espace et le temps constituent les marqueurs du changement.

5.4.1 Les rapports à l'espace

5.4.1.1 Les moyens de transport

Un des premiers éléments qui ressortaient des discussions en ce qui a trait au rapport à l'espace consiste en l'amélioration des moyens de transport. En effet, avec un système routier adapté et avec des moyens de transports de plus en plus rapides, le rapport à l'espace s'est vu modifié. Aujourd'hui, il est possible de franchir en moins de temps une très grande distance. Ainsi, on assiste à des notions de distance qui, avec les moyens contemporains, prennent une signification complètement différente (Gabriel, Jacques, Jean). Il est donc possible pour l'humain de se déplacer plus rapidement, les limites de l'espace s'amenuisent. Cette possibilité de voyager permet de saisir la vie et le monde sous différentes facettes et la découverte de ces univers lointains n'est plus uniquement livresque.

5.4.1.2 La vieillesse en lien avec l'espace et le temps

La vieillesse constitue un facteur de perception différentiel de la distance. En effet, en vieillissant, l'individu perçoit son univers différemment, la notion de distance n'est plus la même, les promenades à l'extérieur peuvent se transformer en activités périlleuses. En effet, l'hiver avec la glace et conséquemment les risques accrus de chute, peut amener certains d'entre eux à être plus casaniers (Gabriel, Conrad). Ou encore l'apparition de problèmes physiques peut limiter de façon considérable le temps que l'on peut passer à l'extérieur (Jean, Jacques).

5.4.1.3 Lieu de résidence :

Parmi nos co-chercheurs, le choix du lieu de résidence semble correspondre à deux critères importants : la proximité avec la ville et la proximité des enfants. Par exemple,

pour deux d'entre eux, le choix du lieu de résidence a été en grande partie déterminé par leurs rôles et fonctions de parents et grands-parents :

« Mais là on a pensé à s'expatrier aller sur le bord d'un lac à St-Sauveur ou Ste-Adèle, mais on a dit : « ça pas de bon sens ». Tu y penses-tu toi quand Carole (leur fille) est mal pris. Pis qu'a te téléphone pour aller chercher la petite à l'école, parce qu'elle a travaille pis qu'a ne peut pas laisser sa job, pis que la petite est malade. On ne peut pas partir de St-Sauveur pour descendre, ça va être ben trop long. Faut être proche. » (Jean)

Alors que nos deux autres co-chercheurs ont choisi leur lieu de résidence, non pas en fonction de leurs enfants mais plutôt par rapport à la vie en ville et ses avantages. Ce qui nous amène ici à nous questionner sur la différence et le choix entre une vie à la ville ou à la campagne.

5.4.1.4 Espace urbain versus rural

La première question qui nous vient à l'esprit est : quel est le rapport que nos co-chercheurs entretiennent avec la ville et par extension, à la campagne? Avant d'aller plus loin dans cette direction un petit rappel s'impose : tous nos co-chercheurs habitent présentement la grande région de Montréal (il s'agissait d'un des critères de sélection afin de faciliter la collecte de données). De plus, nous tenons à rappeler que trois d'entre eux sont natifs de Montréal et y ont vécu leur enfance à alors que le quatrième est natif de la région de Sherbrooke. Il est certain que ces données sont importantes à considérer puisqu'elles influencent très certainement la façon de percevoir l'univers urbain versus celui rural.

La deuxième constatation : tous nos co-chercheurs préfèrent vivre à la ville ou dans ses banlieues qu'à la campagne. Néanmoins, la campagne semble nécessaire pour s'évader par moment de la ville. En contrepartie, par sa vie culturelle, la ville semble le lieu de vie par excellence. En fait, pour trois de nos quatre co-chercheurs, la campagne est un besoin pour se changer de la routine, pour l'aspect champêtre (Jean, Jacques, Gabriel). Comme le mentionne l'un d'eux : « J'ai trop besoin de la ville. Mais la ville, c'est bon à condition de pouvoir s'en évader » (Jacques)

Pour Conrad, la ville offre une sécurité et une possibilité de se regrouper qui n'est pas possible, selon lui, à la campagne. « Je pense qu'à un certain âge les gens ont besoin de se retrouver dans une certaine forme communautaire qui est apaisante et sécurisante » (Conrad). Ce constat de la ville comme étant un endroit apaisant et sécurisant nous a dans un premier temps étonnés. Un tel constat va à l'encontre de la douce image romantique de la campagne qui inspire un lieu de calme et de sérénité. Il se peut également que ces citadins craignent la vastitude de la campagne, plus ou moins métaphore de l'inconnu, ce que nous n'avons pu vérifier. Mais encore ici, comment la culture nous amène-t-elle à percevoir un même environnement avec une perspective qui peut s'avérer dans les faits totalement différente ? Après réflexion, nous convenons que dans certaines circonstances, la campagne puisse se transformer en un lieu plus hostile où les services peuvent être moins près, et ainsi, engendrer un certain sentiment d'insécurité.

5.4.2 Le rapport au temps

Le rapport à l'espace a changé et change dans la vie de l'individu, il en va de même pour le rapport que l'on entretient au temps. Comme nous l'avons déjà mentionné, le cours de l'histoire s'est accéléré considérablement. Ces transformations rapides, entraînant le caractère obsolète de ce qui les précède, ont une influence immédiate sur le rapport au temps. On se retrouve dans une société qui, de plus en plus se penche vers un besoin de l'immédiat, entre autres manifeste dans la consommation. Dès lors, dans un monde où l'immédiat est prédominant, les solutions à « court terme » sont souvent privilégiées par rapport à celles à plus long terme.

5.4.2.1 Rapports au : passé, présent, futur

Nous avons donc questionné nos aînés sur leurs façons de percevoir le passé, présent, et futur. De plus, nous avons tenté d'interpréter ces rapports au temps qui souvent se retrouvent dans le discours en général. Que ce soit par la nostalgie face à la musique,

l'époque ou encore à l'inverse par la dévotion à tout ce qui est représenté par la nouveauté.

Tous les co-chercheurs semblent en définitive nous dire que le passé est mieux que le présent. Le seul qui, à ce sujet, demeure plus ambivalent, est Gabriel : « On s'en va toujours vers le mieux, je ne crois pas que c'était mieux avant. (rires)... Je ne dirais pas qu'on faisait pitié avant, mais on avait beaucoup moins de choses, de moyens, là. » (Gabriel). Malgré ces paroles, on constate un rapport spontanément dichotomisé, laissant se perdre les nuances sur les bienfaits et méfaits du changement sociétal. En effet, à d'autres moments, Gabriel nous parlera du passé comme étant en certains points mieux que l'époque actuelle, on n'a qu'à penser au caractère plus communautaire d'autrefois qui selon lui fait place aujourd'hui à un individualisme trop penché sur l'accumulation des biens matériels.

5.4.2.2 Le problème de l'immédiateté :

Trois de nos co-chercheurs ont fait mention du « problème de l'immédiateté » (Gabriel, Conrad et Jacques). C'est Jacques qui nous a le plus longuement entretenu des problèmes que cause une vision à court terme. « Les politiciens proposent des choses à court terme pour être élus, mais ils ne pensent pas à la génération qui vient après. Qu'est ce qu'il faut faire pour que la génération là, des jeunes actuellement pour que dans 15 à 20 ans ils aient une place au Québec ou au Canada » (Jacques). Et parallèlement à cette vision à court terme de la société, on retrouve un besoin ou désir individuel de perdurer dans le temps; la rencontre des deux peut s'avérer conflictuelle. Dans un univers axé sur l'immédiat, un univers en constant dépassement, comment peut-on, tant individu aussi bien que société, penser pouvoir perdurer? Ne laissant que peu de place au futur, cet univers du « jetable » ne laisse que très peu d'espace à ce qui a été.

5.4.2.3 Temps horaire et échéancier

Nos co-chercheurs (Jean, Gabriel, Jacques) nous ont parlé de leur aversion envers les échéanciers tout comme envers les horaires précis. Peut-être s'agit-il d'un juste retour du balancier? En effet, si lors de la période de notre vie de travail, on a eu à rencontrer

des échéanciers serrés, il semble logique qu'une fois arrivé à la retraite, on préfère une plus grande liberté face à son emploi du temps. Le seul qui n'en a pas fait mention, c'est Conrad qui a travaillé une grande partie de sa vie à son propre compte (propriétaire d'une ferme et plus tard d'une librairie).

Voici ce qu'ils nous ont dit à ce propos : « Je suis incapable de m'astreindre à un horaire précis. (...) Je ne peux pas avoir d'horaire fixe, c'est l'imprévu tout le temps » (Jacques). Dans la même direction, Jean nous fait part de sa difficulté à prendre des engagements d'avance. Ce qui chez lui semble plus un trait de caractère que d'un changement survenu à sa retraite : « Je n'aime pas me *booker* d'avance, ça me pue au nez. J'ai toujours eu beaucoup de misère avec ça, même quand je travaillais, c'était important de *ceduler*, moi, ça me pue au nez (...) Il y a tellement d'autres choses qui peuvent arriver entre temps. Je n'aime pas ça. » (Jean). Comme si le sentiment d'une liberté et des *alea* de l'existence nous permet d'un peu plus choisir au jour le jour ce qui nous intéresse.

5.4.2.4 Vieillesse et rythme de changements exponentiels

Comme nous l'ont rappelé chacun de nos co-chercheurs (4), ils ont assisté depuis les 25 dernières années à une accélération du cours de l'histoire. Dans un monde qui va toujours plus vite, les aînés sont confrontés à un ralentissement de leur rythme individuel, lié à un vieillissement. Il en résulte notamment un tempo de vie qui se doit être plus lent, ainsi qu'un sentiment d'écart croissant entre ce qu'ils observent autour d'eux, ce monde qui existe vite autour d'eux et en eux.

Face à ce monde qui va trop vite, Conrad, nous dira qu'il s'adapte. Il adopte un tempo plus lent, ce qui ne l'empêche pas d'être heureux, d'être là : « Souvent je lui fais un bon accueil (au quotidien) mais avec, je dirais, un tempo réduit. C'est plus lent. J'ai un peu le sentiment que j'ai le droit, que je peux prendre du bon temps. Je suis habité par cet aspect de liberté d'une certaine façon » (Conrad). Plusieurs de nos co-chercheurs (Gabriel, Jacques, Conrad) nous ont également fait part que le temps n'est plus le même : en vieillissant, on est occupé mais quand on revoit sa journée, on ne sait plus à

quoi. Ce qu'ils expliquent en partie par le fait qu'en vieillissant, ils prennent plus de temps pour effectuer les tâches usuelles.

La lenteur à apprendre notamment dans le cas d'apprentissage informatique peut également se transformer en une source de frustration (Gabriel, Jacques, Jean). Ils nous diront que ce qui est d'autant plus frustrant, c'est que ces moyens existent en partie pour nous faire économiser du temps. Quel paradoxe ! On se retrouve avec une certaine perversité de la technologie, puisque ces changements réalisés sur une courte période demandent une capacité d'adaptation faramineuse et que les techniques requièrent un apprentissage qui n'est pas toujours facile. À ce propos, Jacques nous parle de son aversion envers les guides d'utilisation « Je n'aime pas que lorsqu'on achète un appareil, il faut passer des heures pour apprendre comment l'utiliser avec toutes ses fonctions ». La technologie qui va de plus en plus vite, mais qui en contre partie, demande de plus en plus de temps pour la maîtriser. La technologie permet de gagner beaucoup de temps mais pour ce faire, il faut investir nombre d'heures pour la comprendre afin de pouvoir l'utiliser à bon escient.

5.4.4 Constats et commentaires sur les relations au temps et à l'espace et liens avec le suicide

Les notions de temps et d'espace ont changé rapidement dans les dernières décennies, et se modifient à travers les âges. Au soir de leur vie, nos co-chercheurs se rendent à l'évidence qu'ils ont plus de vie derrière eux que devant. Et ce, dans une société oublieuse qui se préoccupe plus du temps présent et qui néglige de se soucier de l'avenir, tout comme du passé, ou ce que Prigent (1994) nomme la platitude immédiate. Quelle est la place qu'une telle société laisse aux aînés et quels en sont les impacts?

Les aînés que nous avons rencontrés semblent être plus en contact avec une vision plus à long terme et reprochent aux générations montantes leur quête de l'immédiat. Une société de l'immédiat et du jetable ne laisse que trop peu de place à ses aînés, et contribue à les isoler. De plus, une société de l'immédiat où les solutions rapides sont

souvent privilégiées nous laisse penser que le suicide peut s'avérer une façon rapide de mettre fin à ses problèmes.

5.5 Conclusion

Ce qui ressort à la suite à l'analyse : 1) la vieillesse qui rappelle l'inéluctabilité de la mort; 2) la crainte de devenir un fardeau; 3) l'importance des liens avec les petits-enfants; 4) le temps et l'espace qui sont vécus différemment; 5) l'importance des changements qui les ont touchés de façon différente 6) la vitesse des changements et 7) lorsque l'on regarde de plus près, c'est le fait que dans les différentes sphères, que ce soit la vieillesse, la famille, les croyances, la masculinité, tous ces rapports ont connu des modifications importantes. Si par le passé, chacun de ces éléments possédait une définition précise, aujourd'hui on se retrouve dans une zone flottante. Avant, la masculinité, tout comme la vieillesse, comportaient des paramètres fixes et explicites. Alors qu'aujourd'hui, bien que ces paramètres existent toujours, ils sont toutefois implicites, ce qui les rend plus difficiles à saisir et leur confère un aspect pervers. Ce qui nous rapproche, comme nous l'avons mentionné précédemment, de la notion d'anomie mise de l'avant par Durkheim.

De plus, le temps qui s'accélère entre en contradiction avec le ralentissement biologique qui est vécu lors de la vieillesse. Il nous semble que dans une société qui préconise l'indépendance individuelle, l'autonomie fonctionnelle, la perte de cette dernière peut se vivre dans un état de désarroi. Ce qui expliquerait peut-être en partie, la crainte que nous avons retrouvée chez tous les co-chercheurs. À savoir cette peur d'être un fardeau pour les proches.

Nous l'avons dit et redit, ce n'est pas uniquement le nombre de changements qui s'avère déstabilisant, mais bien le rythme effréné de ces derniers qui ont connu une accélération très importante des années 50 à aujourd'hui. Nous avons pu entrevoir quelques-uns des changements survenus, ceux qui les ont marqués, ceux qu'ils ont relevés lors des entretiens. Ainsi, des transformations de fond ont modifié le visage québécois et les aînés ont dû constamment s'adapter. Est-ce que cette adaptation constante ne serait pas,

du moins en partie, un facteur de protection? Il nous semble que le fait de s'adapter de la sorte dénote de la souplesse, ce qui va à l'inverse de la rigidité. Et en contrepartie, le suicide ne serait-il pas un acte qui relève trop souvent de l'intransigeance face à l'écart entre une situation donnée et le désir préalable qu'on en aurait?

Chapitre 6 : Analyse des récits

Les changements personnels, perceptions de la retraite à la finitude et statut du suicide

Dans ce chapitre, nous verrons comment nos co-chercheurs perçoivent la retraite, le travail, la mort et le suicide. Nous examinerons l'imbrication de ces différents thèmes et comment ces derniers jouent un rôle dans cette sous-culture que représentent les hommes âgés. Nous dégagerons comment la culture, par l'intermédiaire de l'investigation des thèmes du travail, de la retraite, et de la mort teinte d'une certaine façon leur vision du suicide. Finalement, nous dégagerons de cet ensemble la formation de la représentation du suicide chez ces hommes âgés collaborateurs.

6.1 Rapport au travail et à la retraite

Bien que très réelle dans la vie des hommes âgés, la retraite ne se décrit pas en soi mais se comprend en lien avec la période de travail. Pour la plupart des hommes de cette génération, l'identité a été et est principalement reliée au travail. Le travail a constitué et constitue encore une sphère importante de leur vie. Tout au long de sa vie, l'individu perçoit souvent l'arrivée prochaine de sa retraite comme correspondant à un moment de repos bien mérité. Les messages publicitaires de « liberté 55 » favorisent cette croyance et la retraite se transforme dans l'imaginaire collectif en une sorte de paradis terrestre. Par contre, une fois l'heure de la retraite arrivée, cette dernière ne se vit pas nécessairement telle qu'espérée.

Dans un premier temps, pour que la retraite se transforme en paradis terrestre, il faut avoir beaucoup d'économies, les aînés n'ont pas nécessairement les moyens de s'offrir les « *vieux jours* » de leurs rêves. Un autre élément qui a son importance dans la façon de vivre cette période, réside dans le fait d'avoir choisi ou non le moment de sa retraite. Encore une fois, nous revenons au fait que ce passage ou cette période de changement soit voulue ou au contraire, obligée.

La retraite est une période de transition en soi, elle marque le passage dans la société moderne industrielle de l'arrêt du travail. De plus, elle confirme pour l'individu son entrée dans le monde de la vieillesse. La retraite est souvent nommée par delà les euphémismes comme facteur de risque lorsque l'on parle du suicide. Cette période constitue un changement important dans la vie de l'individu. Un peu à la forme d'un rite de passage, la retraite engage l'individu vers un nouveau statut : d'une part, sa participation à la roue de l'économie se rétrécit à la sphère de la consommation, d'autre part, l'emploi du temps se transforme.

6.1.1 Le travail

A contrario, le travail qui, dès lors, crée un rôle et une fonction, perdu à la retraite malmène plus ou moins l'identité. Trois de nos co-chercheurs (Jacques, Gabriel et Conrad) sont à ce qu'ils appellent en préretraite. Comme si de travailler encore leur permettait de conserver une certaine identité, une niche bien à eux dans la société. Peut-être bien! Mais la principale raison de leur persévérance au travail vient également de réalités bien concrètes, à savoir : économique et financière.

À ce sujet, Jacques nous explique : « Là, je suis dans une période de transition. Bon d'accord, je touche la pension du gouvernement, mais ce n'est pas suffisant pour vivre. Mais, dans un an ou deux je vais commencer à retirer mes REER ». Jacques prévoit donc sa retraite pour dans deux ans. D'ici là, il a bien l'intention de faire quelques petits contrats afin de se permettre de réaliser les activités qu'il aime (cinéma, spectacles de musique et autres) sans trop se sentir financièrement restreint.

Pour Gabriel, l'enseignement du piano lui permet également d'augmenter son revenu, mais il s'agit également d'un plaisir pour lui. Il aime enseigner, car par ce médium il rencontre des gens et il continue à apprendre. L'enseignement lui permet de vivre en quelque sorte. Gabriel aime la musique, et ses voyages, c'est à travers celle-ci qu'il les réalise.

6.1.1.1 Leurs perceptions du travail

Est-ce que le travail était un endroit où nos co-chercheurs s'accomplissaient ou s'accomplissent ? Nous avons comme prémisse de base que si le travail constitue le seul champ d'investissement où se construit l'identité, l'arrivée de la retraite ou la perte de l'emploi peut s'avérer plus dévastatrice. Alors qu'au contraire, lorsque l'on réussit à se réaliser dans plusieurs milieux, notre capacité de résilience à la perte de l'emploi doit parallèlement se décupler.

Jean était vice-président de la division finance et administration, c'est un poste qu'il a eu en grimant les échelons : un travail exigeant dans lequel il se sentait bien. Mais son monde bascule en 1982 lorsque sa compagnie est achetée par une autre. Il nous dira à ce propos : « On toute sauté... on a toute levé les pattes ». Cette expression dramatique, *on a tous levé les pattes*, il la reprendra à plusieurs reprises au cours des entretiens. En fait, il l'utilise à chaque fois lorsqu'il mentionne ces événements de 1982, lesquels, dans leur soudaineté et leur ampleur, ont bousculé sa vie. En même temps, il minimise un peu : « Ouan, ouan, ouan. C'était moins drôle, un peu, mais on a survécu » (Jean). La terminologie de survivance est très évocatrice en soi, il faut dire que Jean travaillait à cette époque 90 heures/semaine.

Dans son cas, la mise à la porte s'est également soldée par une perte d'identité : « C'est pas facile, tu te remets en question là, hey tsé ça fait 20 ans (que tu travailles pour cette compagnie), tu n'as pas de diplômes, tu n'as rien, pis il faut que tu te reconstruises ». Ici, on perçoit que pour Jean le fait de ne pas avoir de diplômes équivaut à ne rien avoir, et toute la question de la reconstruction se pose. Malgré tout, il réussira dans les années 80 à passer les concours du gouvernement afin de travailler au ministère du revenu : « J'ai passé les examens dans les tops, ça pas été long, avec l'expérience que j'avais ». Jean retire une grande fierté d'avoir réussi les examens et ce, bien que le travail comme tel ne soit pas à la hauteur de son poste de vice-président préalablement occupé.

Conrad pour sa part, nous entretient longuement sur le rôle du travail dans le processus d'intégration sociale.

« Je vivais cette espèce d'inquiétude, j'étais frénétique de construire. De me construire. D'acquérir des connaissances, en parallèle de la curiosité qui se développait en moi. Alors, et tout ça, pour prendre une place dans la société. Alors, j'ai un mouvement d'inquiétude, un mouvement de croissance, mais en même temps un mouvement d'angoisse d'une certaine manière : « est-ce qu'on va m'accepter ? Est-ce que je vais prendre ma place ? » » (Conrad).

Le travail devient donc une façon d'être tout simplement, et plus encore de pouvoir être reconnu dans son existence.

Gabriel qui a œuvré dans le domaine de l'assurance, se rend compte aujourd'hui que son travail n'était pas un lieu de réalisation, mais répondait à un besoin alimentaire : « J'étais pas à ma place là dedans, alors j'y ai tout de même vécu trente ans, je me suis débrouillé financièrement, dans le fond je n'étais pas à ma place » (Gabriel). Le travail réussissait à subvenir aux besoins de la famille, mais sans qu'il semble y investir une grande part de son identité. Aujourd'hui, Gabriel enseigne le piano, la musique est une passion et il semble fort heureux de pouvoir l'enseigner. « En plus je fais partie d'une chorale. Donc je suis apprécié davantage parce que je sais lire la musique et que j'aide les autres ». Le sentiment d'utilité semble très important dans la perception positive de soi.

Jacques, lui, n'aime pas travailler et avec du recul il se rend à l'évidence que « dans les dernières années [précédant sa préretraite] le travail prenait trop de place. Je pensais gagner ma vie mais je la perdais. ». Il semble que dans son cas, ce soit le stress de faire suffisamment d'argent qui le préoccupe et qui l'empêche d'apprécier son travail.

Au bilan les 4 ont éprouvé des difficultés identitaires reliées au travail dans leur vie dite active, qui ne fut pour aucun une source d'épanouissement relativement sereine, mis à part peut-être pour Jean qui semblait s'épanouir lorsqu'il occupait le poste de vice-président financier. Mais ce sentiment est aujourd'hui en partie compensé pour Gabriel.

6.1.1.2 La réalité d'être le seul pourvoyeur : un stress

Chacun de nos co-chercheurs ont été, du moins à une période le seul *pourvoyeur* de la famille. La responsabilité exclusive de l'apport ajoute un stress de plus sur la vie de travailleur.

Dans le cas de Jean, sa femme a accédé au marché du travail à la fin du primaire de leurs filles, donc assez tôt. C'est ce qui, en partie du moins, a sauvé les meubles lors du congédiement de Jean en 82 : « Heureusement qu'elle, elle allait à la Chambre de commerce (son travail). Elle avait des augmentations, faque au point de vu financier ça pas trop, trop dérangé ». Il y a donc eu une répartition du fardeau économique qui semble lui avoir enlevé un poids.

Pour ce qui est de Gabriel, ce n'est que tout récemment que sa femme a commencé à travailler. Aujourd'hui, elle travaille une journée par semaine pour son frère comme secrétaire et elle prépare des plats congelés pour ses enfants. Gabriel nous dira que de faire vivre toute une famille, ce n'est pas chose facile : « J'ai toujours été tout seul à travailler sauf pour les dernières années, où elle a travaillé un peu. J'ai toujours gagné la vie seul. C'est pas facile, plus ça allait, plus c'était dur. Plus ça prenait un revenu élevé » (Gabriel).

Dans le cas de Jacques, le poids de soutenir seul la famille était considérablement augmenté du fait que sa femme lui reprochait constamment de ne pas rapporter plus. Il nous dira : « L'argent a souvent été une cause de dispute. J'aurais toujours dû faire plus d'argent. Je faisais mon possible, mais j'en faisais jamais assez ».

6.1.1.3 Un monde du travail en plein changement ou lorsque la productivité se calcule en quantité

Si l'on en croit trois de nos co-chercheurs (Jacques, Jean et Conrad), nous vivons dans une société où le travail constitue la valeur maîtresse. Selon Jacques, on assiste dans nos sociétés à une mauvaise répartition du travail. Il note cependant que du côté des travailleurs autonomes, pour faire de l'argent, il faut travailler le plus possible; le rêve

de la société de loisir, il semble que Jacques n'y croie pas vraiment, bien que ce soit peut-être bien à ce type de société auquel il aspire.

Par ailleurs, dans une culture qui valorise le ici et le maintenant, la rapidité à laquelle le travail est effectué en vient même à dépasser le résultat. Le secteur de l'emploi présent est perçu par Jacques, Jean et Conrad comme étant essentiellement basé sur la productivité économique. Dans une telle perspective, l'humain et ses valeurs en sont complètement éclipsés. Jean nous dira que le travail d'aujourd'hui est plus exigeant qu'avant puisqu'il faut dorénavant travailler plus rapidement. Ce dernier déplore qu'il en découle nécessairement une diminution de la qualité.

L'augmentation de la productivité que connaît le milieu du travail est tributaire en grande partie à l'importance que l'informatique connaît aujourd'hui. Ainsi, ces changements engendrés par l'intégration de l'ordinateur et de l'internet demandent aux employés d'avoir à se modeler, à apprendre. Une question demeure : comment trouver le temps d'apprendre lorsque pour continuer à être productif, il faut toujours produire plus ? Il semble que ces transformations amenées, comme on l'a mentionné à plusieurs reprises, sur un court laps de temps, entraînent un sentiment d'être obsolètes de la part des aînés, sans que soient ici remises en question les conditions concrètes (dans le cas où l'employeur) favorisant cet apprentissage. On peut se demander s'il n'y a pas derrière cette résistance une mystification de la technologie, laquelle en retour fait conserver une posture de retrait. Jacques est celui qui semble avoir été le plus freiné dans sa carrière par cet instrument :

« En fait, moi, je serais rendu plus loin dans ma vie professionnelle si j'avais été capable d'utiliser l'ordinateur. J'aurais mieux réussi, j'aurais produit plus, j'aurais fait plus d'argent et je serais plus à l'aise financièrement ».

Ce dernier nous explique que d'apprendre l'informatique n'est pas nécessairement chose facile, d'autant plus que le marché du travail demandant de produire toujours plus, il n'est pas possible de suivre la cadence si on s'arrête le temps de prendre les cours. Ou encore, il se peut bien que cet effet d'entraînement (à partir de son refus d'apprendre) accentue le sentiment d'échec, et partant, sa résistance à cet outil. Jacques

semble multiplier les histoires d'horreur en lien avec l'informatique. Il nous parlera de ses frères et sœurs qui, suite à l'arrivée de l'informatique dans leur milieu de travail ont été « tablettés à cause de ça... de l'informatique. Pis moi aussi.... Moi je ne suis pas autonome pour travailler, je dépends toujours de mon collègue pour produire des textes. On a formé une équipe ensemble » (Jacques). Mais malgré tout, il n'en demeure pas moins que sa compétence est tout de même reconnue aujourd'hui car « présentement je ne cours pas après le travail, c'est le travail qui court après moi ».

6.1.2 La mise à la retraite

6.1.2.1 La retraite, un événement souhaité ou non ?

Comme nous l'avons vu lors du chapitre trois, la retraite est le propre des sociétés industrielles. De plus, cette dernière se vit différemment selon le rapport que l'on entretenait avec notre travail et selon notre préparation à son arrivée. En effet, aujourd'hui il existe des cours de préparation à la retraite, aucun de nos co-chercheurs n'a participé à ces cours, ou même ne s'est vu offrir les dits cours.

Dans le cas de Gabriel, il a été mis à la retraite à l'âge de 55 ans, suite à la fusion de la compagnie d'assurance pour laquelle il travaillait. Pour lui, être prêt mentalement à sa retraite et être prêt financièrement sont deux réalités complètement différentes, et pourtant, tout aussi importantes. Il nous dira qu'une retraite non préparée, qui arrive un peu à l'improviste, c'est perturbant : « j'avais passé ma vie à travailler, alors ça donne un coup » (Gabriel). Ici rappelons nous que suite à la fusion de deux compagnies, il perdait son poste de directeur des ventes à l'âge de 55 ans. À ce moment, Gabriel aurait pu rester dans la compagnie et être rétrogradé, mais il a décidé de passer à autre chose : 1) revenir dans la région de Montréal (pour le travail, il s'était rendu dans la région de Québec) et 2) prendre des cours de piano pour pouvoir par la suite l'enseigner. Il ne regrette nullement sa décision : « c'est la grande décision que j'ai prise, il ne faut pas que je reste dans le domaine de l'assurance. C'est comme tourner la page ».

Gabriel nous parle également de ces hommes pour qui le travail était toute la vie : « Il y en a pour qui c'était juste leur profession. Alors ces gens là, lorsqu'ils étaient mis à la

retraite, c'est comme s'ils étaient rejetés de la société ». Selon lui, le danger tient en partie du fait que le travail puisse devenir le seul lieu de la création de l'identité. Ce qui n'était pas son cas.

« Alors que ceux qui n'étaient que très peu attachés à leur travail, comme moi, j'aurais pris ma retraite à 40 ans pis ça ne m'aurait pas dérangé. Pour moi, le travail à l'extérieur n'a jamais été une chose nécessaire. (...). C'était nécessaire financièrement mais pas pour moi. J'ai de la musique à faire, la lecture, j'aurais fait des voyages si j'avais eu l'argent mais je n'ai jamais fait parce que je n'avais pas d'argent, mais en tout cas. » (Gabriel)

Jacques, lui, a hâte d'arrêter complètement de travailler. Il travaille afin de s'assurer une meilleure retraite, il ne peut pas croire qu'à l'arrivée de cette dernière il puisse s'ennuyer : « Je travaille par obligation, parce que ça me prend un revenu pour vivre. Si j'avais le revenu là, je ne travaillerais pas pis je ne m'ennuierais pas » (Jacques). Dans les dernières années, il s'est acheté une maison qu'il doit continuer à payer. Les deux logements qu'il possède sont occupés par deux de ses enfants. Il s'agit pour lui d'une façon de leur venir en aide.

Pour sa part, Jean semble bien vivre sa retraite, il en profite pour faire plus de voyages. Toutefois, bien que Jean ne travaille pas de façon rémunérée, il profite de son temps libre pour garder à l'occasion ses petits-enfants. Rappelons ici que Jean a quitté son emploi au gouvernement à 65 ans suite à une offre alléchante, et ce, bien qu'au départ il pensait travailler encore quelques années. Jean nous parlera également de gens qui dans la soixantaine se font prier de tirer leurs révérences : « Moi je connais des médecins pis à 62 ans ils se sont fait mettre dehors... Tu t'en vas, débarrasse » (Jean). La terminologie utilisée, « débarrasse », montre à quel point on a l'impression que l'individu arrivé au sommet de sa vie professionnelle, peut avoir l'impression d'être un fardeau, d'être de trop.

Conrad abonde dans ce même sens et ajoute qu'aujourd'hui on va rechercher des gens qu'on avait mis à la retraite trop rapidement :

« À l'heure actuelle, il y a un certain mouvement qui semble vouloir faire revenir le travail à un certain pourcentage des retraités. Parce qu'il semblerait qu'on ait, euh... qu'on ait placé les gens à la retraite

trop rapidement. Il y a une certaine reprise, je dirais, économique là qui permettrait d'aller chercher ces gens qui disposaient de tant d'expérience. Alors, le chaînon a été brisé à quelque part, particulièrement dans les hôpitaux, avec les infirmières d'expérience qu'on a mis à la retraite, là. Par ailleurs, est-ce que la société nous voit sous un angle d'utilisation ou d'utilité ? » (Conrad).

Parallèlement, on peut se questionner sur la possibilité que la nécessité de travailler pour Jacques, tout comme pour Gabriel, pourrait également se traduire par une façon de se sentir utile et nécessaire. Dans un environnement où pour avoir sa place, il faut avoir une fonction, travailler peut devenir une façon de garder sa niche bien à soi.

6.1.3 Constats et commentaires sur le travail et la retraite et liens avec le suicide

Le milieu du travail a connu plusieurs transformations, et on retient notamment qu'avec l'avancement des technologies l'individu âgé en vient à se sentir déclassé. Le travail permet à l'individu de s'inscrire dans la société et dans un groupe donné. En contrepartie, l'arrivée de la retraite peut se traduire par un isolement des individus. Ainsi, il s'avère important de tenir compte du fait que le travail peut ou non, selon les individus, constituer la principale source de définition de l'identité. *Grosso modo*, on peut avancer que le travail comme unique source de valorisation, ou de réalisation engendre des problèmes multiples lors de la perte de ce dernier. La retraite peut alors être vécue comme ce que Guillemard (1971) nommait une mort sociale.

La façon de vivre l'arrivée de la retraite semble être en grande partie reliée à la place qu'occupait le travail dans notre vie (source de réalisation ou nécessité alimentaire), ainsi que le fait que ce soit l'individu qui ait choisi le moment de sa mise à la retraite. Nous l'avons vu avec Gabriel, la retraite forcée peut se vivre très difficilement, elle reflète l'absence de besoin d'individu par la société, du moins elle est vécue comme telle.

Dans un univers où le milieu du travail est source première d'identité, où la productivité se calcule en quantité et en rapidité, les individus âgés ne peuvent que se sentir complètement déclassés. Encore une fois, il s'agit d'éléments qui peuvent contribuer à une dynamique suicidaire.

6.2 Les rapports à la mort

« C'est une émotion, un mouvement, une inquiétude dans l'inconnu » (Lévinas, 1993 :25)

En vieillissant, la perspective de la mort prend un tout autre aspect, elle devient à la fois plus présente à l'esprit et plus présente dans l'entourage. En vieillissant, l'individu âgé voit les gens décéder autour de lui, son cercle d'amis et de proches s'étiolé peu à peu. Nous venons de le voir, les aînés ne sont pas sans voir le passage du temps qui rappelle l'inéluctabilité d'une fin prochaine. Il s'agit donc de tenter de savoir comment eux, nos co-chercheurs, perçoivent cette mort plus ou moins prochaine. A-t-elle une place dans leur vie ou, au contraire, est-ce qu'ils tentent de l'éclipser, de dénier son existence, de faire comme si... ? Les propos recueillis à ce sujet se sont pour la plupart produits lors du dernier entretien. Bien que le thème de la mort ait fait son apparition lors des premiers entretiens, parfois sous la forme d'un simple clin d'œil, c'est uniquement lorsqu'un certain lien de confiance s'est installé qu'ils en ont parlé plus ouvertement. *Grosso modo*, ce lien vers la mort a été mentionné principalement lors de discussions sur la vieillesse.

6.2.1 Le caractère éphémère de la vie

Ce caractère éphémère de la vie, l'individu en prendrait encore plus conscience lorsqu'il avance en âge. Comme nous l'avons vu, la vieillesse c'est aussi de vivre avec un corps qui nous rappelle ses limites, ainsi que le passage du temps. Tous nous ont fait mention que paradoxalement (mais fort heureusement !), l'esprit ne sent pas nécessairement ces changements. En ce sens, Conrad nous disait :

« chose curieuse pour moi, c'est le physique qui va mourir. Donc ce qui cause de l'angoisse, c'est mon physique alors que l'angoisse devrait venir au niveau moral. Elle devrait habiter mon spirituel mais ça n'habite pas mon spirituel [...] Cela rejoint un peu, le tout début de notre conversation qui s'appelle le vieillissement, qu'il s'agisse d'un vieillissement avec une certaine forme de dégénérescence, pour ne pas dire de sénilité, il est certain qu'il y a une bonne parallèle avec le physique. ».

Cette vision de Conrad s'explique d'ailleurs assez bien avec sa vision de la mort, dans laquelle la mort détruit certes le physique mais que le mental, ou l'âme puisse échapper à l'anéantissement.

Ainsi, la vieillesse se vit avec la réalité de l'approche de la mort. En effet, le caractère éphémère de la vie nous est rappelé par différents indices dont : la vieillesse, la mort de proches ainsi que par la maladie. Ce qui n'implique pas pour autant que la mort s'apprivoise facilement :

« Tandis que le physique décline graduellement, pour moi il y a un signe là-dedans... tu t'en vas vers ta fin. Tu es limité, comme tout le monde, mais moi dans mon cas à moi j'ai pensé que je ferais exception, mais non, « tu ne feras pas exception. » » (Conrad).

Bien que la réalité de la mort soit présente, on a souvent l'impression qu'elle ne peut nous atteindre en tant qu'individu. D'ailleurs, c'est sûrement l'une des raisons qui fait en sorte que lorsque les gens nous parlent de la mort, et les aînés ne font pas exception, c'est de la mort des autres que nos co-chercheurs nous ont le plus parlé. Surtout de la mort des gens qui sont plus âgés qu'eux. Un peu comme si par pensée magique, la grande faucheuse pourrait nous épargner, une sorte de sentiment de toute puissance qui nous rendrait invincible. On retrouve là l'insigne qu'une bonne part du psychique ignore la mort.

Ainsi, les signes de la vieillesse, de la finitude de la vie permettent non pas nécessairement d'accepter la mort, mais peuvent engendrer un besoin de vouloir vivre intensément. « Je pense qu'il faut profiter de la vie le plus possible, ici... Il ne faut pas compter que dans une autre vie on pourrait se reprendre [...] Il faut vivre maintenant, en profiter au maximum. » (Jacques). Dans le même esprit, comme nous l'avons préalablement mentionné, Jean et sa femme ont fait cinq voyages l'année où tous les deux se sont faits diagnostiquer des cellules cancéreuses. Lorsque Jean annonça à sa fille qu'ils planifiaient cinq voyages : « Ma fille qui vit à Cuba, elle m'a envoyé un message me disant : « Coudonc y ont-tu annoncé la fin du monde pis j'ai manqué l'annonce. Coudonc c'est quoi qui vous prend, cinq dans l'année ?! » ».

Conrad nous dira que l'augmentation de l'espérance de vie, « de l'âge dit limite », repousse l'idée même de la mort. Dans un monde où le nombre de personnes vivant avec une espérance de vie de plus en plus grande ne cesse de s'accroître, il semble que la mort constitue une réalité mise de côté, mais qui nous rattrape tôt ou tard.

6.2.2 La bonne mort

De nos jours, la bonne mort semble correspondre à une mort sans souffrance. C'est sans doute pourquoi tous nos co-chercheurs nous ont tous amenées sur la voie de l'acharnement thérapeutique et de leur volonté de pouvoir mettre fin à leurs jours sans souffrir. Un peu comme si le suicide ou toute autre possibilité de mettre un terme à leur vie, ou encore, de mettre fin à un traitement qualifié d'acharnement thérapeutique correspondait à la dernière liberté.

Jean nous dira : « Ben moi aussi, j'ai peur de la maladie, c'est sûr. J'aimerais bien ça pas me réveiller un matin dans mon lit. Ou me faire frapper, mais pas blesser : tuer. J'aimerais mieux ça comme ça. ». Dans son cas, l'image de la bonne mort ne correspond pas à la mort douce, mais constitue une mort qui survient d'une façon dont on ne s'attend pas. Si la mort survient sans que l'on s'y attende, on a pas à l'affronter, elle est donc perçue comme moins pénible. Probablement également en partie parce qu'il existe des incertitudes sur les conditions de la mort en plus de la présence d'une peur (solitude, douleur). D'où probablement la demande du choix face à l'arrêt de traitement.

Comme on vient de le voir, la notion de finitude de l'être humain semble prendre un sens plus tangible en vieillissant; et cette notion du côté éphémère de la vie semble aller de pair avec le caractère soudain de la mort. Est-ce que le fait de vivre plusieurs deuils, de voir tour à tour des proches décéder leur rappelle que la mort arrive souvent sans prévenir ? « Je demeure convaincu qu'aujourd'hui je suis en santé et que demain je peux être à moitié mort » (Jean). Mais cette prise de conscience rationnelle ne se vit pas pour autant au jour le jour, et heureusement.

6.2.3 Croyances et attitudes face à la mort

Les croyances et attitudes face à la mort sont nombreuses et diversifiées, il s'agit d'un thème où les contradictions internes aux individus apparaissent à différents endroits. Deux de nos co-chercheurs, Jacques et Jean en l'occurrence, croient qu'il existe quelque chose après la mort et ce sans pouvoir toutefois nous dire quoi. Pour Gabriel la vie se termine et laisse place au néant. Alors que pour Conrad, il existerait une survie de l'âme conjugée à des principes de réincarnation.

Encore une fois, soulignons que Gabriel se distancie des valeurs religieuses qui lui ont été inculquées dans sa jeunesse et au séminaire. Il nous dira être un témoin de la vie et que son témoignage s'arrêtera le jour de sa mort :

« Je le vois comme ça moi, je ne m'accroche pas. C'est ça être un témoin de la vie, alors il s'agit de la connaître le plus possible, de faire écho, de témoigner et d'agir aussi dans le sens de la vie, dans le sens du développement des choses, du développement de la vie. Et un moment donné, ben, le corps il vieillit et ça finit là. Notre témoignage se termine. (rires). Je le vois aussi simple que ça et après le témoignage, il n'y a plus rien. Pis ceux qui me disent qu'il y a quelque chose je les regarde tout simplement. Je ne dirais pas que je les excuse mais... (rires) ». (Gabriel)

Ainsi, pour Gabriel, rien n'existe après la mort. On se retrouve dans un néant, ce qui n'empêche nullement le fait qu'il perçoive une forme de continuité à travers les générations, une sorte de lignée dans laquelle son histoire va s'enregistrer.

Après quelques minutes de discussion autour du thème de la mort, Jacques s'arrête pour nous dire : « Mais la mort ce n'est pas quelque chose que j'accepte facilement... là, tsé... je sais qu'il faut prendre un effort de raisonnement quand ça va être le moment, quand ça va venir là ». N'oublions pas que ce co-chercheur a justement choisi Jacques Languirand comme modèle puisque seul ce dernier pourrait l'aider à accepter un jour l'idée même de sa propre mort. En parlant de la mort des autres, il a été possible de revenir sur sa perception de la mort. Ainsi, Jacques ne croit pas à l'anéantissement : « Je crois qu'il faut qu'il y ait quelque chose après la vie, parce que ce ne serait pas juste pour les personnes qui ont vécu une vie difficile, soit qui ont été handicapées ». Sa croyance en un au-delà semble plus relever d'une rationalisation que d'une croyance

profondément ancrée en lui. « Je pense qu'on continue à vivre quand même (...) Il faut accepter de croire qu'il y a un au-delà après ». Ainsi, une fois mort, on continue à vivre et cette ambivalence qui entoure la mort et les croyances est loin d'être unique. Il nous dit ne pas croire en la réincarnation et qu'il faut au contraire profiter du moment présent !

Jean restera très évasif sur ce sujet de la présence ou non d'un au-delà :

« Je crois qu'il y a quelque chose de l'autre bord, mais je n'ai aucune idée c'est quoi (...) Ouan, (rires). Mais je pense qu'il y a quelque chose de l'autre bord mais je n'ai aucune idée c'est quoi. Je sais pas si tu as entendu le monologue de Yvon Deschamps, hey il y en a qui vont être mal pris en maudit, ils vont arriver de l'autre bord pis y vont avoir 5 belles-mères qui vont les attendre, tsé (rires). C'est vrai, tsé ceux qui, je ne sais pas ce qu'ils vont avoir de l'autre bord mais je pense qu'ils vont avoir quelque chose. ».

Il aime croire qu'il existe un au-delà, ou un « autre bord », mais il ne réussit pas à élaborer davantage sur ce sujet. Encore une fois, on peut remarquer qu'en utilisant l'humour, Jean réussit à esquiver un sujet difficile.

Pour ce qui est de Conrad, il nous parlera abondamment de la mort et de sa vision de la vie après la mort. Pour lui, « la mort c'est la fin de tout, et je ne sache pas que l'on puisse l'aborder avec sérénité » (Conrad). Toutefois, il nous dira que l'idée de la mort le fréquente : « La mort, théoriquement, m'a toujours fait peur. Par contre, elle ne m'a jamais habitée. Ce n'est pas ce que j'appellerais un fantôme qui était caché quelque part et qui voulait me surprendre à tout moment. Donc ça ne m'habitait pas. ». Comme s'il voulait se rassurer en nous disant que le fait d'y penser ne correspondait aucunement à une emprise. Ce dernier a des croyances en une vie après la mort qui proviennent d'un mélange de philosophies différentes dont notamment des notions reliées à l'hindouisme, aux principes de réincarnation :

« Évidemment ça, ça ne fait pas partie de la philosophie chrétienne, dont je suis originaire. Mais par contre, j'ai tendance à penser qu'il y a une vie kharmique. Oui, je pense qu'on revient à certains égards, que ce soit sous la forme de l'héritage, ce qu'on a passé aux enfants, ou que ce soit sous la forme d'une certaine vie autonome, d'une autre individualité qui dans le fond transcende la précédente, tsé. »

Conrad croit que l'âme est immortelle et que la réincarnation lui permet de revenir sur terre.

Grosso modo, les croyances relevées par nos co-chercheurs nous semblent correspondre à ce que l'on retrouve dans le Québec contemporain. En effet, si le Québec rural d'autrefois connaissait un consensus en ce qui a trait aux attitudes et croyances entourant la mort, il en va tout autrement aujourd'hui : le bricolage ou le syncrétisme semble dominant.

6.2.4 Rituels funéraires en changements

Dans une société qui laisse de peu de place à la mort, et par conséquent à ses morts, on observe entre autres choses un raccourcissement de la durée des rituels funéraires. Alors qu'avant il n'existait qu'une façon de faire, aujourd'hui la variété est de mise. De plus, par le passé le rituel se faisait dans une atmosphère beaucoup plus familiale et communautaire. Nous venons de le voir, chacun de nos co-chercheurs possède, il va de soi, sa propre vision de la mort, ses propres croyances. Derrière tout ceci la présence de la culture se fait grandement sentir et c'est sur ce dernier aspect que l'on va se concentrer.

Tous ont accepté de s'entretenir avec nous de leurs dernières volontés, à l'exception de Jacques. Ce dernier nous a dit ne pas avoir de préférences face au rituel funéraire suite à sa mort puisqu'il n'y accorde pas d'importance, à ce qui sera fait. En fait, on peut y lire qu'il préfère ne pas y penser maintenant. Un peu comme si d'évoquer la possibilité de sa mort pouvait par pensée magique la provoquer. Ce non-choix est sans doute alimenté en partie par son grand malaise face à la mort.

6.2.4.1 Exposition

Pour deux de nos co-chercheurs (Gabriel et Conrad) l'idée même d'être exposé semble les déranger. Pour Gabriel, cette décision repose sur l'aspect économique ainsi que la rapidité du rituel : « Moi, je trouve ça ridicule [être exposé], tsé. Mais ma fille elle ne pense pas comme ça et ça me crée des problèmes. Tu comprends, elle voudrait que je

sois exposé... c'est ben de l'argent... pis moi, je ne vois pas ça comme ça moi. Ce que je vois, c'est qu'on en dispose vite, là (rires) » (Gabriel) (*les soulignés sont de GG*). Alors que pour Conrad, cette décision repose sur son sentiment de ne pas être suffisamment considéré par les gens, de ne pas avoir sa place dans la société.

6.2.4.2 Funérailles religieuses ou non ?

Gabriel qui, rappelons-le, se considère athée, déplore que la religion ait encore des vestiges : « On en n'est pas sorti encore, on est obligé de faire des funérailles ». Ainsi, selon Gabriel, la mort est un anéantissement et les funérailles, du moins religieuses, n'ont pas leur raison d'être. Un peu plus tard, il nous parlera de son désir de faire un grand *party* suite à son décès.

« Pis là au cas, tsé peut-être, comment je dirais ça dont, pas pour calmer la surprise ou je sais pas quoi des gens ... organiser un party. Une réunion, pour ceux qu'à l'occasion de ma mort, supposons. En supposant que c'est vrai tout ce que je pense, je pense que ... mettons que si j'ai un confrère qui meurt, je trouve que c'est normal que ses proches veulent organiser une réunion, un "get together". Tsé. Mais pas que ça se passe à l'église. Pis qu'on s'organise une réunion. Pis moi après ma mort (rires) ça presse pas, un dimanche après-midi là, ceux que ça intéresse, là, on va tous à une place. Je le vois comme ça tout simplement. » (Gabriel) (*les soulignés sont de GG*).

Le rituel funéraire pour la paix des vivants et non pas pour le défunt. Si on récuse la célébration religieuse, on admet tout de même la célébration par les pairs, histoire de rameuter le groupe devant la perte, la peur, etc.

Jean et Conrad nous dirons qu'ils désirent avoir des funérailles religieuses sans toutefois élaborer plus sur le sujet et Conrad en précisant qu'il ne veut pas être exposé.

6.2.4.3 Disposition du cadavre et raisons qui entourent ce choix

En ce qui à trait au choix face à la disposition du corps, trois co-chercheurs nous diront préférer la crémation à l'inhumation. La crémation correspond à une technique hygiénique, et rapide afin de se *débarrasser* du corps.

Pour Gabriel la raison de ce choix repose sur l'aspect à la fois économique, hygiénique

et rapide. Aujourd'hui, plusieurs choix de rituels funéraires s'offrent aux gens, mais il faut disposer du corps.

« Alors je crois au mouvement de la vie, parce que la vie c'est un mouvement mais un moment donné nous sommes des mortels, malheureusement. (Rires). Je vois ça aussi simple que ça. Ben alors comme il y en reste un corps il faut en disposer... (Rires). Il faut en disposer, et une façon propre de faire les choses, c'est la crémation. » (les soulignés sont de GG).

Alors que Conrad, d'un premier élan, il nous dira qu'il ne sait pas pourquoi il préfère la crémation. Puis un peu plus tard, il nous dira préférer la crémation à cause de « la rapidité probablement, et il y a une question d'économie qui va jouer là-dedans. Ça va coûter moins cher et de toutes façons, c'est mon souvenir, la masse psychique qui va quand même se perdurer indéfiniment. Pis je me dis, des fois je dis à des amis : « c'est certain que je veux être incinéré ». » (les soulignés sont de GG).

Jean pour sa part, nous dira qu'« aujourd'hui les gens se font plus incinérer qu'enterrer (...) Aucune idée, je sais que moi je veux me faire incinérer. Pas enterrer, mais pourquoi, je ne sais pas. (...) Ben je pense que c'est parce que ça coûte meilleur marché. Pis moi je trouve que c'est ridicule de dépenser des sommes d'argent immenses, pour enterrer quelqu'un, quand à la place on pourrait donner aux enfants et aux petits-enfants » (les soulignés sont de GG).

Ainsi pour les trois la réalité économique entre en ligne de compte dans le choix de la crémation et pour deux d'entre eux s'ajoute à cela le facteur de la rapidité.

6.2.4.3.1 Sort réservé aux cendres

Une fois la crémation réalisée quel est le sort que l'on réserve aux cendres ? Un retour à la nature pour Gabriel : « Là, il reste la poussière et là tu lances ça dans la nature ». Or, ce « retour » pourrait bien cacher un déni de la mort. « Le rêve écologique de retour à la nature apparaît ainsi comme une parmi d'autres stratégies pour repousser la mort à distance. Certes, la volonté impériale de contrôler, d'exploiter la nature comme si elle était inépuisable est un déni de mort » (De Sève, 1994 : 30). On peut également se questionner sur la question de la vitesse, pourquoi vouloir que ses obsèques soient

courtes, par désir de ne pas déranger ou encore, serait-ce en lien avec cette perception d'un temps qui récusé toute lenteur?

Pour Conrad, il aurait bien aimé laisser son urne à son amie. Il a fait part de son désir d'être incinéré et il dit à son amie : « L'urne de mes cendres je voudrais qu'elle soit chez toi (rires). Et là, la personne me dit : « Ah ben non par exemple. Ça ne se peut pas. Conrad, tu ne me feras pas ça ». (rires) ». Puisque son amie a refusé de recevoir son urne, Conrad opte pour que ces cendres soient épanchées dans la mer.

À travers les propos de nos co-chercheurs, il semble que la crémation ou le désir d'être incinéré relève d'un souci d'économie combiné à un désir de rapidité. Les funérailles coûtent très cher et l'incinération devient souvent une façon économique de disposer du corps. « Bon. Moi, je me dis que quand je vais mourir, l'argent, c'est sûr qu'il ne faut pas que je l'enterre. Avec un croque mort (rires) qui vient nous prendre tout suite pis il nous vide avant de nous embaumer pis pas nous exposer, rien. » (Gabriel). Si on regarde les raisons invoquées par nos co-chercheurs en ce qui a trait au choix de la crémation, on retrouve notamment la rapidité. Par le processus du feu, on se retrouve avec une asymétrie « dans le rapport entre le principe matériel et le principe spirituel (...) Là où l'inhumation accompagne le rythme brut, la crémation court-circuite ce même rythme » (Des Aulniers, 1998 : 18).

6.2.4.4 Rituel et funéraires d'hier à aujourd'hui

Ici, il me semblait pertinent et ô combien intéressant d'inclure cette longue citation de Conrad sur les rituels funéraires d'hier à aujourd'hui. Où se dernier se remémore...

« Je me souviens : ce sont des images très fortes que je vois. L'odeur, les chandelles, la chaleur suffocante, parce qu'il y a beaucoup de circulation, les fleurs qui dégagent un arôme. Les demi-voix qu'on entend... on entend les murmures de prières là, et puis bon. Évidemment, ça me frappe beaucoup quand je vois ça et que je suis jeune. Et puis, évidemment, tous les gens sont habillés en conséquences du temps : en noir, les couronnes, le deuil qui va suivre, le veuvage d'un an. En tout cas, mets-en, disons que les morts sont très importants dans le temps alors qu'aujourd'hui plus vite on va faire disparaître le mort, plus vite on va lui rendre hommage. Et puis ce qu'on souligne dans les cérémonies funéraires, c'est le vécu de ce monsieur là, de cette dame là. Le côté « mort » on essaie de l'oublier, on lui parle comme s'il était présent tu as fait ci tu as fait ça, on t'a

aimé. Comme s'il était présent. Mais la mort on essaie d'oublier ça bien vite. Alors là il y a un banquet qui va suivre ou un repas, on le souligne d'une manière ou d'une autre là, par un partage communautaire du repas et souvent il y a même du vin. Et puis euh... La fête là on ne l'abordait pas de la même manière parce qu'on se réjouissait qu'il y avait une âme de plus au ciel, le côté religieux était très important il y avait une espèce de résurrection. Aujourd'hui je dirais qu'on a conservé la tradition de la fête ... mais des fois je me dis c'est quasiment comme si on voulait célébrer sa disparition, ça ne se peut pas tsé. Et puis, là je pense qu'on expédie beaucoup les choses, il y a de moins en moins de tombes ouvertes. Il y a de plus en plus de crémation. Il y a même des gens, des cérémonies là qui fait que tu assistes à la crémation. » (*les soulignés sont de GG*).

Un peu comme si aujourd'hui, par notre façon de parler du défunt, « comme s'il était présent » on niait ou on refusait le processus destructeur de la mort. Il est à noter que ce « comme s'il était présent » fait toutefois partie de la séquence du rite associé à la retenue ou encore au déni ponctuel nécessaire à la métabolisation par la suite (Des Aulniers, 2004). De plus, Conrad soulève également ici l'aspect voyeuriste des cérémonies. D'autre part, c'est comme si la ritualisation qui existait avant impliquait une importance accordée au défunt, alors qu'en contre partie l'escamotage actuel serait gage de sa non-importance. Il s'avère essentiel ici de souligner l'oubli, la rapidité et surtout la façon expéditive dont on traite les défunts. Tout autant d'éléments que l'on peut relier avec le rythme accéléré qui prédomine de nos jours, avec une société qui rejette ce qui ne participe pas à l'accélération comme la vieillesse et la mort.

Jacques, pour sa part, se préoccupe du fait que la religion participait au processus de deuil. En rejetant la religion d'un bloc c'est un peu comme si on avait jeté le bébé avec l'eau du bain. . « Peut-être que la religion aidait les gens à accepter les deuils plus pénibles... euh... le deuil d'un être cher, d'une personne jeune ». Le rite permet une forme de transcendance de la perte, et ce, à trois échelons : groupal ; écologique et cosmologique; et spirituel (Des Aulniers, 2004).

6.2.5 Désir de perdurer dans le temps : immortalité

Nous l'avons déjà mentionné au chapitre 3, par son caractère éphémère, la vie suscite le besoin de transcender la mort et par extension de se survivre. L'immortalité ou la survie de l'individu par-delà sa mort peut se manifester notamment par les réalisations (travail,

art), par les enfants, la lignée et ce à quoi on pourrait peut-être ajouter aujourd'hui, les dons d'organes. Par ailleurs, aucun ne nous a parlé de cette forme d'immortalité non pas tant de l'individu que de l'âme, dans un TOUT, dans un univers indifférencié pour les individus, une société des morts.

6.2.5.1 Réalisations

Nous l'avons déjà souligné, en apposant une limite à l'existence, la mort institue le temps et génère le caractère éphémère de la vie. « Une espèce d'envolée qui me permet de vouloir stabiliser à tout prix les fonctions qui sont forcément éphémères, si tu veux. On construit de plus en plus solide » (Conrad). Donc, on solidifierait afin de gagner un tant soit peu d'éternité.

« Alors tu veux tout immortaliser, tu veux rendre les choses, si tu veux, presque permanentes partout. Tu veux établir sur un socle quelque chose de solide, mais ça c'est naturel pour tout le monde ça là. Tu construis un château de sable et tu voudrais qu'il soit là tout le temps, parce que tu l'as bien réussi. (...) On est dans un état éphémère, on est fragile, on est très limité et plus on se découvre, plus on s'aperçoit qu'on est très limité ». (Conrad).

Ce qui dénote ici une notion très importante que constitue ce désir de l'absolu, et dans ce besoin d'immortalité, un besoin d'être reconnu pour son apport singulier.

6.2.5.2 Enfants et le lignage

Parmi les formes d'immortalité, que ce soit comme individu ou au nom du principe même de vie, on retrouve les enfants. Gabriel, nous dira à ce propos :

« Moi je considère qu'on est que des témoins de la vie, ça c'est ma philosophie de base. Je suis un témoin de la vie, avant moi il y en avait, il y avait mes parents, mes grands-parents, et après moi mes enfants et mes petits-enfants. On est de passage, on est des témoins. Notre rôle, c'est de témoigner, c'est aussi simple que ça. » (Gabriel).

Un peu plus loin il nous dira que « la vie, c'est ce qui existe. Alors ma foi c'est dans la vie, parce que c'est la chose qui existe. La vie c'est un mouvement, c'est un élan ». Finalement, pour pouvoir témoigner de la vie, il faut avoir des enfants, et c'est par la présence de ces derniers que la mort n'est pas un anéantissement.

6.2.5.3 Dons d'organes : comme façon de se survivre et de prolonger un support vital

Pour trois de nos co-chercheurs (Gabriel, Jean et Conrad) les dons d'organes constituent une façon d'aider par delà leur mort. Voici en rafale ce qu'ils nous ont dit à la question s'ils avaient signé leur carte de la RAMQ et s'ils acceptaient à leur mort de faire un don d'organes :

« Ah! ça oui, je n'ai aucune hésitation, j'ai toujours signé mes cartes. S'il reste de la vie, si je peux ben faire profiter à d'autres, ben tant mieux » (Gabriel)

« Oui, oui. Ah oui, t'es mort. Si tu peux en faire profiter quelqu'un, fais-les profiter » (Jean)

« Ah oui, servez-vous. Tout ce que je peux donner qui est encore vivant, qui est encore vital, là. Parce que tant qu'à être incinéré, tu es aussi bien de te faire survivre, surtout que tu es davantage dans la réincarnation » (Conrad) (*les soulignés sont de GG*).

Un peu comme si le don assurait une survie l'individu, un peu à l'exemple du film de Jésus de Montréal¹⁹ !

Il n'y a que Jacques qui préfère s'abstenir :

« Je préfère ne pas signer ça... c'est parce que ce serait rendre un mauvais service à quelqu'un d'autre que de lui donner des organes qui sont usés. Un jeune peut faire ça. Un jeune peut signer... Un jeune qui donne son cœur à quelqu'un, qui a un cœur qui est en bonne santé... Mais moi, un cœur... j'en ai juste assez pour moi. (Silence). ».

Il serait ici intéressant de se questionner sur la symbolique de ce don par les endeuillés et ce notamment lorsqu'il s'agit d'un don du cœur.

6.2.6 Termes utilisés pour parler de la mort

Finalement, nous trouvons intéressant de relever certaines « perles » parmi les propos de nos co-chercheurs en ce qui a trait à leurs façons de parler de la mort. De regarder de plus près l'utilisation des mots, leur façon de la nommer sans tout à fait la nommer.

Jean nous parlera de personnes âgées qui « se laissent aller », euphémisme important. Un peu à l'image de la psychanalyse où la vie est en lutte (tension) constante avec la mort et où dans état total de repos (la dé-liaison) survient la mort.

Conrad, lui, compare la vie, notre existence, à une traversée, l'important selon lui dans la vie c'est le processus. Notre cheminement est plus important que le point d'arrivée. Ainsi, l'essentiel réside dans la façon dont l'individu surmonte les épreuves de sa traversée. « Parce que c'est sûr, que tant et aussi longtemps que tu nages, tu ne réussis jamais à apercevoir la surface de l'eau. Tu fais le sous-marin et un moment donné, tu vas crever si tu n'en sors pas. Si tu ne mets pas la tête hors de l'eau, c'est sûr que tu étais bien, tu étais si tu veux dans la forme utérine, mais un moment donné il a fallu par exemple que tu émerges" » (Conrad). Le terme *crever* est très fort, il connote la violence de la mort. Selon le Petit Robert, le terme *crever* signifie entre autre : « s'ouvrir en éclatant par excès de tension ». Ce qui semble tout à fait le cas si selon ses termes, on ne surmonte pas les épreuves. Par extension, la métaphore de l'eau connote bien sûr la traversée mais aussi l'envahissement mortifère, le danger de mort.

Un peu plus tard il nous dira :

« J'ai peur de la mort mais elle ne m'habite pas donc ça veut dire que j'ai souvent contourné les questions qui l'entourent. Un peu comme quand j'ai eu mes opérations, j'ai laissé un papier à ma fille ou mon gars et je leur ai dit : "S'il m'arrive quelque chose..." Mais, vois-tu, juste dans l'expression *s'il m'arrive quelque chose*, on ne dit pas si je meure, *s'il m'arrive quelque chose*. Ce n'est pas facile à apprivoiser cette réalité là, parce que c'est le grand dérangement. » (Conrad).

La mort est le grand dérangement parce qu'elle est la fin d'une existence. Même pour Conrad qui croit en la réincarnation, il n'en demeure pas moins que la réalité de la mort demeure à la fois angoissante et que dans la vie de tous les jours, nos propos nous amènent souvent à nier son existence, ou à tout le moins, à l'édulcorer.

¹⁹ Film de Denis Arcand produit par Max Film Production en 1989.

6.2.7 Constats et commentaires sur les rapports à la mort et liens avec le suicide

Est-il nécessaire de le rappeler : « la mort créant une limite à la vie institue le temps » (Ziegler). Le contenu de cette notion du temps, nous l'avons vu, a bien changé et dans un monde qui est centré sur l'immédiat, la rapidité et l'accélération ne laissent que peu de place à la vieillesse et par extension, à la mort.

Comme nous l'avons préalablement mentionné, la rapidité des rituels et le désir des aînés de vouloir que tout se passe rapidement, peut émaner d'une crainte de déranger, de cette fameuse peur de devenir un fardeau pour l'entourage. Vestige entre autres d'une société qui met l'emphase sur l'autonomie, la productivité et où la notion de temps semble allergique à la lenteur. Une société qui en rejetant ce qui freine son accélération, en vient à mettre en marge la vieillesse et la mort. Paradoxalement, on peut se questionner sur la possibilité que cette mise à l'écart de la mort n'ait pas un effet pervers. En ce sens, où mettant la mort à l'écart, cette dernière réapparaît sous différentes facettes que peuvent prendre la violence, le suicide, meurtre etc ?

Alors qu'avant les rites ainsi que les croyances qui entouraient la mort se trouvaient bien définis, aujourd'hui l'on se retrouve dans un flou qui nous rappelle, encore une fois, la notion d'anomie élaborée par Durkheim. Les dimensions vie et mort étant directement reliées, ce manque de sens pour la mort se reflète dans les désarrois à propos du sens à la vie. Les occultations des signes de la vieillesse sont en bonne partie reliées à ce déni qui existe à l'endroit de la mort. Mais surtout ce flou laisserait les individus avec une analyse arbitraire du sens de leur vie ou de leur propre vieillesse, ce qui parfois peut s'avérer stimulant, mais qui parfois mène à un sentiment accru de solitude provenant de l'angoisse et créant possiblement « du suicide ».

6.3 Les rapports au statut du suicide

Nous voulions évidemment voir comment les hommes âgés percevaient et pensaient la problématique suicidaire. Nous avons envisagé les questionner dans un premier temps

sur le suicide chez les adolescents. Comme nous l'avons mentionné, à notre grande surprise, chacun des co-chercheurs a amené de lui-même au cours d'une des discussions ce thème « d'actualité » qu'est le suicide.

6.3.1 Suicide chez les jeunes

La problématique du suicide chez les jeunes interpellait deux de nos co-chercheurs (Jean et Jacques). Chacun d'eux a soulevé cette problématique lors du deuxième entretien, en lien avec les changements survenus dans la famille.

Selon Jean, les hauts taux de suicide chez les jeunes sont directement associés à la nouvelle réalité des deux parents qui travaillent, ce qui implique que les enfants d'aujourd'hui sont plus laissés à eux-mêmes.

« C'est sûr que je pense pas que c'est la meilleure idée de *parker* les enfants. De transférer leurs responsabilités aux garderies pis aux écoles, aux instituteurs. Parce que le système veut que ce soit comme ça, mais je ne pense pas que ce soit la meilleure des solutions. Pourquoi faire qu'il y a tant de troubles, qu'il y a tant de jeunes qui se suicident, pourquoi faire qu'il y a tant de jeunes qui vont faire des mauvais coups etc, etc... ».

Suite à l'ensemble des entretiens, on perçoit sa grande inquiétude et surtout son grand questionnement face à tout ce qui touche l'éducation des enfants. Il s'interroge face à la réalité qui veut qu'aujourd'hui les jeunes ne participent pas aux tâches de la maison (tondre la pelouse, pelleter la neige etc). Il ne comprend pas pourquoi les parents n'exigent pas plus des adolescents ; il déplore que trop souvent les jeunes soient élevés dans la ouate. Les parents, en ne les confrontant pas aux réalités de la vie, ne les préparent pas à l'affronter :

« Tu sais, la théorie qu'il ne faut pas que tu brimes les enfants. Faque le pauvre enfant, quand il arrive à 17 18 ans, pis qu'il frappe un mur tout d'un coup. Il n'est pas habitué, lui là. Pis il n'est pas capable de le prendre. Il n'a jamais appris comment le prendre, faque, ou ben dont il se suicide ou ben dont il se met à regimber pis à faire des mauvais coups » (Jean).

Un peu dans le même esprit, Jacques perçoit le suicide chez jeunes comme un grand problème de société qui se relie au peu de place qu'ont les jeunes.

« Ça je trouve que c'est un gros problème et euh... c'est la faute des adultes de la société qui n'ont pas réussi à fournir aux jeunes toute la

place dans la société pour qu'ils se sentent à l'aise. Ça commence dans la famille... les jeunes sont trop laissés à eux-mêmes... Les parents ne s'en occupent pas assez et souvent c'est à la suite d'une séparation. Le père n'a pas passé assez de temps avec son enfant.... On pourrait d'ailleurs faire une étude, les jeunes qui se suicident là.. si on remontait pour étudier leur cas, est-ce que souvent ce n'est pas un le cas d'un enfant dont les parents se sont séparés en jeune âge. »

Un peu plus tard dans l'entretien il nous dira que tout comme les jeunes, les aînés sont mis en marge de cette société.

6.3.2 Suicide chez les aînés

En nous parlant de la vieillesse et du statut des aînés, Conrad va directement au vif du sujet. En effet, selon lui, la société perçoit les aînés comme étant systématiquement en lien avec la famille, et ce, à un point tel que l'on oublie l'isolement qui peut les guetter :

« On rattache tellement la personne âgée avec la famille que un moment donné on découvre avec stupeur la solitude des personnes âgées, tu dis « ça se peut-tu comme il y a de personnes qui sont solitaires, affreusement solitaires ». Pis comme il y a des personnes qui souffrent de la solitude. Comme il y a des personnes qui se suicident, même âgées. » (Conrad).

Ici, Conrad nous met en garde contre les critères d'isolement et de solitude qui, selon lui, sont trop souvent uniquement rattachés à la présence ou non de la famille. En effet, afin de contrer l'isolement, il ne suffit pas que la famille soit présente (à un niveau quantitatif) mais demande un certain degré de soutien apporté par cette dernière (qualitatif). Ainsi, selon lui, et il n'a pas tort si on se réfère aux données recueillies dans les études suicidologiques, l'isolement et la solitude constituent des facteurs de risque importants.

Pour sa part, Gabriel associe le suicide chez les aînés - tout comme l'augmentation du divorce d'ailleurs - avec le fait qu'aujourd'hui les gens acceptent moins les sacrifices. Lorsque l'on ne fait pas de compromis, si on accepte pas que la vie soit telle qu'on l'imaginait, le suicide peut devenir une solution.

Son raisonnement renvoie au statut actuel du suicide. Un peu comme si le suicide, tout comme le divorce, constituaient par le passé des tabous de la société et étaient

formellement interdits et sanctionnés par l'Église. Paradoxalement, il est étonnant qu'aujourd'hui ces deux réalités que sont le suicide et le divorce deviennent l'insigne d'une certaine « liberté ».

Pour Jean, le suicide chez les aînés peut s'expliquer par la mort du conjoint, un peu comme si, à la mort de l'autre, l'existence perdait son sens :

« J'ai déjà vu là des personnes âgées, là. Le monsieur décède le vendredi pis sa femme décède le dimanche ou l'inverse. Ça c'est des gens plus âgés que nous autres, ça ce sont des gens qui se sont encore plus aimés que nous autres. Parce que je ne sais pas si dans ce temps-là c'était possible de s'aimer encore plus qu'aujourd'hui là. (...) Je ne suis pas prêt à dire que c'est un suicide mais quoique. Tu sais jusqu'à un certain point, là, on ne le saura jamais. ». (les soulignés sont de GG)

Ici, Jean nous ramène à un élément essentiel : la définition même du suicide. En effet, le suicide n'est donc pas toujours facile à déterminer, est-ce que de se laisser aller à la mort de l'autre, de ne plus s'accrocher à la vie relève du suicide? Et si c'est le cas, serait-ce un suicide plus justifiable qu'un autre? Toutefois, il prend le temps de nous préciser que si sa femme venait à mourir avant lui, il continuerait à vivre.

6.3.3 Connaissance ou non de quelqu'un qui s'est enlevé la vie

Tous, à l'exception de Conrad, ont connu des gens qui se sont suicidés. Pour Jean et Gabriel il s'agit des membres de leur famille ainsi que de connaissances. Alors que Jacques nous parlera de certains de ses étudiants africains. Si Conrad ne connaît aucune personne qui se soit suicidée, par contre cette problématique le préoccupe et il se questionne en ce qui a trait aux statistiques alarmantes qu'il a vues concernant le suicide chez les aînés. Conrad perçoit le suicide comme un événement empreint de tristesse :

« De façon épouvantable, de façon triste, parce que dans le fond cette espèce de désespérance là pour moi là c'est comme si tu avais vu le voyage, pis que tu t'es aperçu que tu ne pouvais pas finir, d'accomplir ton pèlerinage, tsé. Je sais pas, il te manque d'énergie, il te manque de l'espérance, il te manque de la compagnie peut-être. »

Jacques trouve extrêmement difficile d'être confronté à la réalité du suicide. En effet, de savoir que quelqu'un puisse s'enlever la vie, nous confronte totalement avec la mort, et avec la réalité du suicide.

« Oui j'en ai vu quand j'étais en Afrique. J'ai enseigné en Afrique et j'ai été témoin de 3 à 4 suicides. Dont une que j'avais comme élève. Quand on apprend une nouvelle comme ça, ça nous jette un poids dans le dos, là. C'est effrayant comme ça nous rend mal à l'aise. Le suicide, moi, ça me rend mal à l'aise. J'ai appris aussi une nouvelle d'un suicide d'une collègue de travail de ma fille là, enfin l'ami d'une des collègues de travail... ça C'est très difficile à accepter ».

Cette difficulté qu'il relève provient sans doute en partie de ce que chaque individu a, au moins, pensé une fois dans sa vie à la possibilité de s'enlever la vie. Ou du moins s'est questionné sur les limites de son existence.

Gabriel nous parle d'une de ses sœurs qui s'est probablement suicidée. En fait, il nous dira que sur ses quatre sœurs, trois d'entre elles ont eu « des vies difficiles » :

« C'est un petit peu étonnant ce que je vais te dire, mais euh sur les quatre filles il n'y a rien que la plus vieille.... Qui euh..... (long silence) qui n'a pas été malade. Il ne reste juste ma sœur la plus vieille... toutes les autres, là.... Dépression... Ben moi, j'ai une sœur, qui est décédée et soit disant c'était un incendie, peut-être pas, en tout cas. Elle a fait des (incompréhensible) ah Seigneur, en tout cas, la police pis tout ce que tu voudras. Tsé une grosse maison, elle, elle est.... Soi disant le feu a pris dans son matelas, en tout cas le feu était pris dans la maison... et soi disant, en se sauvant elle s'est enfargée dans l'escalier de secours, pis elle est tombée. Elle n'est pas morte sur le coup mais peu de temps après à l'hôpital... Il faut dire qu'elle était déjà malade. Les autres aussi, ah Seigneur.... Alors, elle c'est un suicide d'après moi... je sais pas. Les autres ne se sont pas tuées... (rires)... mais des histoires épouvantables. Ah mes sœurs qu'est-ce que tu veux, elles n'ont pas eu des vies intéressantes.... Ah Seigneur... » (*les soulignés sont de GG*).

On perçoit ici tout le questionnement qui demeure autour de ces événements. Bien qu'il mentionne son doute face à la thèse du suicide, il utilise constamment le « soi disant », ce qui nous laisse croire qu'il y adhère davantage. Son discours déductif nous laisse croire que sa sœur est décédée par suicide. En ce qui a trait à ses autres sœurs, on apprendra plus tard au cours de l'entretien que deux d'entre elles ont fait des tentatives de suicide.

Jean évoque le suicide de sa belle-sœur (la sœur de sa femme) qui s'est suicidée à l'âge de 66 ans. Ce suicide, il l'explique par la présence de psychopathologies. Il semble que cette dernière souffrait de dépression majeure. Ayant fait plusieurs tentatives

antérieures, ce suicide les a certainement grandement marqués mais non pas surpris. De plus, il se questionne sur les causes du décès de son beau-père :

« Mais à 79 ans je ne me souviens plus pourquoi on l'avait rentré à l'hôpital. Je pense qu'il s'est laissé aller. Je n'irais pas jusqu'à dire que c'est un suicide mais quand tu es rendu au bout pis que tu dis « moi je ne veux plus vivre, j'en ai assez, j'ai mon voyage pis ça m'écœure. » C'est pas un vrai suicide, mais il s'est laissé aller et assez rapidement. Il n'a pas pris de pilule pour se suicider, il n'a pas fait quelque chose mais il a juste pas fait. Tsé, ça ne lui tentait plus à lui, il était à l'hôpital pis il avait son maudit voyage. Faque c'est un genre de suicide. Ouan, ouan... pis dans le fond c'est aussi ben de même quant à continuer à être malheureux, ça fait 79 ans qu'il est malheureux. (Rires). Peut-être juste 72, parce que peut-être que quand il était jeune il ne l'était pas. Faque tsé tu es aussi ben de t'en aller. » (*les soulignés sont de GG*).

Ce propos reflète bien la conscience du fait qu'il y aurait un gradient dans le désir d'auto-abolition. Plus précisément, quand une « occasion » se présente comme la maladie, le refus de lutter pour une vie qu'on estime invalide monte. Parallèlement dans de telles circonstances le suicide apparaîtrait comme étant plus acceptable.

6.3.4 Suicide comme fait social ou individuel

Que ce soit un fait individuel, ou même social, le suicide est souvent associé à un mélange de retrait et de fatalisme. On ne peut rien faire pour le contrer, on en vient d'une certaine façon non pas nécessairement à l'accepter mais peut-être à le tolérer. Comme nous venons de le voir, Gabriel observe que le suicide fait maintenant partie intégrante du portrait d'un Québec moderne, un peu comme le divorce. Avant, ces deux réalités que sont le suicide et le divorce étaient, selon lui, le fait des gens riches et célèbres²⁰. Il s'agit ici d'une piste intéressante : il y a eu démocratisation et en retour on retrouve aujourd'hui deux imaginaires que voici : en premier lieu, le culte des vedettes qui se trouvent alors investies comme héros ou comme modèles de même que le culte du vedettariat ou de l'éclat comme mode de vie, voire de mort. Et son corollaire suit, dans le rêve pour soi de notoriété soudaine²¹.

²⁰ Toutefois, précisons ici que, de tous temps, le suicide se retrouve au sein des différentes couches de la population sans discrimination. Il est donc faux de croire qu'il est le lot des biens nantis.

²¹ La panoplie d'émissions de télé-réalité qui permettent pour un temps d'accéder à la gloire.

Pour tous nos co-chercheurs, le suicide constitue d'abord et avant tout un problème qui est essentiellement sociétal. Néanmoins, Gabriel se questionne également sur les causes plus psychologiques ou situationnelles comme la maladie et principalement sur l'importance de la dépression comme facteur précipitant du suicide.

Jaques considère la société responsable de la montée fulgurante des taux de suicide chez les jeunes et les aînés. Alors que Gabriel, lui qui est athée aujourd'hui, voit dans le suicide une perte du sens de la vie :

« Ben j'imagine que c'est parce que les gens se détachent de plus en plus de la religion... La religion le défendait, tsé c'était plus que la question d'orgueil. C'était un péché que le curé ne pouvait pas absoudre, il fallait se rendre à l'Évêque. (...) Ben c'est peut-être parce que, une explication, c'est peut-être parce que pour le commun des mortels la vie n'a plus ce côté sacré je dirais. Autrefois, quelqu'un qui se tuait, ça c'est comme s'il allait à l'encontre de la ronde des choses... Tandis qu'aujourd'hui.. euh... je ne sais pas si c'est comme s'il fallait... pour reprendre l'expression, vivre au bout surtout maintenant. Pis un moment donné si tu n'es pas capable de vivre au bout ben tu es mieux de ne pas vivre. Tu sais des extrêmes.... C'est excessif... les gens ils ont un char pas, une petite voiture, la grosse... » *(les soulignés sont de GG)*.

Un peu comme si cette société de l'immédiat se conjugue avec l'intensité du moment vécu. C'est un peu ce que Gabriel déplore, comme si à partir du moment où le rythme de vie ralentit, il valait mieux ne plus vivre. Comme il le précise, les extrêmes de ce genre constituent un danger parce qu'ils proposent un mode de vie duquel il est ardu de déroger, tant et si bien que lorsque c'est le cas, un autre extrême peut se présenter, tel le suicide.

De plus, pour tous nos co-chercheurs, le suicide correspond à un changement social important. Gabriel qui a œuvré une grande partie de sa vie dans le domaine de l'assurance vie, a été témoin au cours de sa carrière de changements de politiques face aux gestes suicidaires :

« Moi j'ai passé ma vie dans l'assurance pis avant une mortalité par suicide on ne voyait pas ça souvent, pour ne pas dire jamais quand j'ai commencé là. Pis j'ai commencé en 1955. (...) Dans les années presque 80, on avait des déclarations de décès : suicide. Ah ben là, là, c'est arrivé de plus en plus souvent (...) C'est pour ça, il y a un gros

changement social pour moi, j'ai été frappé par ça. Et c'était des gens là souvent... Des pères de famille. Tsé, des gens qui ont 45-50 ans là... Des gens qui avaient des obligations familiales, tsé. Je n'avais pas connu ça avant. »

6.3.5 Acharnement thérapeutique, euthanasie et refus de traitement

Dans les propos de nos co-chercheurs, on dénote un mélange entre les thèmes du suicide (principalement lorsqu'il s'agit du suicide chez les aînés), du suicide assisté, de l'euthanasie, l'acharnement thérapeutique et l'arrêt de traitement. Une crainte demeure pour tous, celle que les médecins s'acharnent à les garder en vie. Et parallèlement, pour certains d'entre eux (Gabriel, Conrad) une crainte opposée, à savoir, celle que la médecine par âgisme refuse aux vieux certains types de traitements, principalement des chirurgies importantes.

Il s'agit d'un thème difficile, qui les fait réfléchir, leur idée à ce sujet n'est pas nécessairement arrêtée. La réflexion est de mise et peut amener des changements d'opinion tout au cours de l'entretien. Si au départ Jean nous dit que s'il était atteint d'une maladie incurable, il pourrait envisager de poser un tel geste. Par contre, après un moment de réflexion, il se ravise. En effet, en évoquant l'histoire de sa belle-mère qui a fait des ACV ; à chaque fois, la famille croyait qu'elle ne s'en remettrait pas. Il se questionne :

« Si elle avait eu un suicide assisté, ben peut-être qu'elle aurait manqué quelques belles années de sa vie. C'est assez embêtant merci. Mais moi je demeure convaincu, pareil, qu'il y a des moments où moi je serais d'accord... oui, oui, oui définitivement. Même, ma femme me supplie que si ça lui arrive... » (Jean).

C'est quand même questionnant ici, la terminologie qu'il emploie, à savoir « si ma belle-mère avait eu » comme si le suicide assisté était quelque chose qui pouvait nous arriver contre notre gré. Ce qui donne une image du suicide comme étant un élément extérieur à l'individu, ce qui est le cas de l'euthanasie. Parallèlement, on sent bien dans ces propos l'ambivalence face à une telle décision de suicide assisté, il y a toujours la possibilité et « si »... « c'est assez embêtant merci ». L'existence de cet espoir de pouvoir encore vivre de belles années.

Ces confusions dans l'utilisation des termes sont probablement, en partie du moins, tributaire de la zone grise qui existe entre le suicide, le suicide assisté, l'euthanasie et l'arrêt de traitement :

« Mais je pense qu'il s'est laissé aller. Je n'irais pas jusqu'à dire que c'est un suicide mais quand tu es rendu au bout pis que tu dis moi je ne veux plus vivre, "j'en ai assez, j'ai mon voyage pis ça m'écœure", tsé c'est pas un vrai suicide, mais il s'est laissé aller et assez rapidement. Il n'a pas pris de pilule pour se suicider, il n'a pas fait quelque chose mais il a juste pas fait. » (Jean).

Le suicide dans certaines circonstances peut donc constituer une délivrance, une façon de résoudre sa souffrance. Conrad fait une distinction entre le suicide et l'euthanasie qui relève du motif. Pour lui l'euthanasie serait une sorte de délivrance alors que le suicide relèverait de la désespérance.

« Oui, parce que l'euthanasie pour moi c'est... il y a une délivrance avec de l'aide... mais dans quelle mesure avons-nous cette liberté quand tu es *entaché* de la maladie, là. Avons-nous une liberté de pouvoir convenir avec l'autre, de t'aider... ouf.... C'est effrayant. Je sais pas. Que tu te suicides par brutalité avec un fusil ou du haut d'une falaise, ou avec des médicaments. Quelle que soit la formule, pour moi c'est un abandon, c'est une désespérance, tsé. » (Conrad)

6.3.5.1 Acharnement thérapeutique

Si ces questions qui entourent le suicide et l'euthanasie engendrent plus d'ambivalence, en revanche la crainte de l'acharnement thérapeutique semble tous les toucher. Principalement Jacques qui reviendra souvent sur ce sujet au cours des entretiens :

« Je suis contre le fait que l'on veuille absolument prolonger la vie... Quand on est rendu à une fin qui naturellement devrait se produire à tel âge là. Ben moi je trouve qu'on ne doit pas s'acharner pour faire vivre une personne 5 ou 10 ans de plus (...) Qu'on donne des interventions normales dans les limites de la médecine actuelle, mais raisonnables. Pas des opérations qui coûte aux alentours de 400 000 dollars par personne. Moi je dis euh... *too bad*. Tsé, tout cœur il ne fonctionne plus, tu as 60 ans, ben *too bad* »

6.3.6 Acceptabilité sociale du suicide

Nous voulions ici savoir si pour eux le suicide pouvait être acceptable et si oui, dans quelles conditions? Pour Conrad, Jacques et Gabriel, le suicide n'est jamais acceptable, alors que pour Jean, en cas de maladie, le suicide devient un peu plus acceptable.

Jean, en parlant de sa belle-sœur qui était atteinte du cancer et qui venait à peine de commencer ses traitements de chimio et de radio. « Peut-être que rendu là, c'était peut-être plus compréhensible de se suicider, plutôt que de continuer de souffrir. C'est plus compréhensible. »

Jaques nous reprend, et avec raison, sur la terminologie utilisée. Pour lui le terme acceptable, ne peut s'appliquer en aucun cas au suicide :

« Le mot acceptable est un peu trop fort... Compréhensible... compréhensible chez une personne âgée qui par exemple apprend qu'elle est victime d'une maladie incurable. Elle peut choisir de se donner la mort, on peut le comprendre. Comme par exemple le suicide de Pauline Julien. On peut le comprendre mais ça reste quand même pas acceptable parce qu'il n'y a rien qui vaut la vie, même si la vie des fois est *tough* est difficile, il n'y a rien qui vaut la vie. »

Ainsi, pour nos tous nos co-chercheurs, et ce même si certains nous ont dit que le suicide était totalement inacceptable, il semble que dans certaines circonstances, devant trop de « mal » (voire ici souffrance physique, et/ou mal-être) la possibilité puisse exister. Ici Gabriel fait une nuance intéressante entre ce qui est socialement et humainement permisible.

« Il y a des choses que socialement on ne peut pas accepter, mais qu'humainement qu'on accepte facilement... ben qu'on accepte facilement, je respecte beaucoup la liberté des gens vis-à-vis de leur vie. Moi je trouve que... je leur reconnais ce droit là. C'est peut-être raide un peu mais il y a des gens qui souffrent tellement, qui s'ennuient tellement, qui sont tellement pas à leur place... Pourquoi leur imposer la vie ? Pourquoi leur imposer la vie où ils ne peuvent plus souffrir de la vie, ils ne sont plus capables ou c'est trop dur pour eux-autres ? S'il se suicide, moi je suis prêt à respecter ça, mais euh (...) Quand ta vie n'a plus un sens, un sens... j'allais dire un sens valable (rire) mais disons un sens. Moi j'accepte ça.... (...) Ben ce n'est pas normal pour moi qu'on veuille se tuer, mais si elle veut se tuer ben c'est parce qu'elle est malade ou parce qu'elle a du mal à quelque part. Elle a du mal à l'âme comme on dit » (Gabriel)

Encore une fois, la notion de suicide se trouve reliée à celle d'une certaine forme d'exercice de liberté.

« Ca, je ne le sais pas exactement. Parce que c'est sur que d'instinct on a une puissance, un puissant degré de conservation. On est programmé selon moi, avec une capacité extraordinaire de respecter la vie, et ça jusqu'à la dernière minute. De se sauver, de survivre, j'ai

l'impression que tu ne t'affaisses, qu'il s'agisse de la montagne ou de la profondeur des cavernes, euh...intérieurement comme extérieurement, tu ne t'affaisses qu'à la limite. Que lorsque tu es épuisé (...) C'est notre mental qui nous permet de survivre, là »
(Conrad)

Le suicide pose donc une question de limites, de celle que l'on s'impose face à notre vision de la vie de ses possibilités, aléas et limites. Vision qui se trouve grandement teintée par notre enculturation.

6.3.7 Constats et commentaires sur le suicide

Dans un univers de l'immédiat, le suicide peut s'avérer une solution (ou une absence de solution comme le diraient les suicidologues) rapide à des souffrances. Dans une société qui envisage de moins en moins le long terme, et qui focalise dans l'univers du « ici » et « maintenant », il se peut que l'individu ne voie plus d'autres raisons de vivre. Les intervenants en prévention du suicide diraient ici que « le suicide peut devenir une solution rapide à une souffrance, mais une solution permanente face à une souffrance qui, elle, n'est que passagère ». De plus, avec les confusions qui entourent le suicide, l'acharnement thérapeutique, le suicide assisté, l'euthanasie et le refus de traitement, on voit bien comment pour ces aînés le suicide existe sur un continuum d'actions qui en bout de ligne conduit à la mort²². Confusion exacerbée, sans doute, par la vision d'une liberté qui s'exerce entre autres par le droit à la mort en opposition à l'acharnement thérapeutique.

Enfin, il nous semble essentiel de rappeler que le suicide comme type de *mort* est complètement différent, et comme nous l'avons indiqué plus tôt, cette réalité suicidaire prend une connotation complètement différente selon le groupe d'âge. Thomas (1976), en parlant de l'instinct de survie, suggérerait que le suicide puisse se percevoir comme un hymne à la vie, ce qui nous semble d'autant plus vrai lorsque l'on traite du suicide chez les aînés. En effet, les tenants des discours sur la qualité de vie pourraient voir le suicide comme étant une façon de célébrer la vie ; l'individu mettant un terme à cette dernière avant la perte de sa « dignité humaine ». Mettre un terme à sa vie pour occulter

²² Tout comme le mentionnait Durkheim dans sa définition du suicide, revoir dans le 2^{ième} chapitre.

la mort ; s'enlever la vie avant que les effets dévastateurs du vieillissement n'en viennent à nous rappeler le caractère inévitable et destructeur de cette dernière. Ici, on peut se questionner sur la place de l'imaginaire tout puissant : vaincre la mort par la mort. Le suicide comme pied de nez à la mort!

6.4 Méta-analyse : les influences socio-culturelles sur les représentations du suicide chez nos co-chercheurs

Pour faire suite à cette analyse thématique, nous allons maintenant tenter à un degré plus macroscopique de tirer les grandes lignes et de mieux saisir les représentations du monde de nos co-chercheurs et comment ces dernières modulent le rapport au suicide.

Afin de mieux saisir cette formation de la perception du suicide, il nous semblait incontournable de croiser certains thèmes dont la vieillesse, la mort et le suicide (voir Annexe 6). De ce tableau de synthèse ainsi qu'à partir des sections d'analyse, nous tenterons d'ancrer culturellement le rapport au suicide.

Parmi les changements, la religion et le bouleversement des valeurs sont ceux qui les ont le plus marqués. Par ailleurs, nous l'avons dit à plus d'une reprise, ce n'est pas la quantité de changements en soi qui est problématique, mais la vitesse à laquelle ces derniers sont survenus. En effet, c'est de cette rapidité des changements que résulte un monde contemporain où on assiste à « la fin des *certitudes* et des *permanences* » (Poirier, 1991 : 1591).

De plus, parmi la multitude des changements encourus, il s'avère essentiel de considérer comment le statut de la vieillesse et plus principalement le statut des hommes âgés se sont transformés. En effet, la société d'aujourd'hui est axée sur la jeunesse, et une fois à la retraite les individus se sentent dépassés, détenteurs de savoirs souvent considérés comme désuets. Ce qui s'avère d'autant plus réel dans un univers de la rapidité et de l'immédiat, où il faut à tout prix sauver du temps : fast-food, technologies de toutes sortes (micro-ondes, vidéo, dvd, etc).

Dans un tel univers, quelle est la place des individus plus âgés, eux qui se rendent à l'évidence que leur tempo se ralentit peu à peu ? La reconnaissance de leurs savoirs et de leur sagesse n'est plus. Et ce d'autant plus, que le milieu du travail constitue un pôle important de l'identité dans les sociétés industrielles, lorsque l'heure de la retraite sonne l'individu se sent rapidement déclassé. La crainte de devenir un fardeau se fait de plus en plus présente, et c'est sans aucun doute pourquoi aucun de nos co-chercheurs n'accepterait d'aller vivre chez un de ses enfants.

Suite à l'analyse des discours de nos co-chercheurs nous avons trouvé que si par le passé la vieillesse, la masculinité, les croyances en la mort, la famille et autres constituaient des éléments bien définis, aujourd'hui on se retrouve avec une multiplicité de sens, provoquant un flou qui les entoure. Le monde contemporain est la fin des permanences disait Poirier, et en ce sens il nous semble que lorsque tout s'équivaut et qu'à la fois les règles sont devenues implicites (alors qu'auparavant elles étaient très largement explicites). Tout est plus pervers, en ce sens où la société semble exiger sans toutefois nommer les règles du jeu ; « le rapport du pervers au suicide est particulièrement étroit » (Prigent 1994 : 83). Aussi, dans une telle perspective, le suicide, par la détermination et la radicalité dont il est empreint, pourrait être une réponse au *flou*.

Le monde de l'immédiat, nos co-chercheurs en ont amplement parlé, un monde où la vitesse et la technologie vont de pairs. Dans un tel univers, où il faut vivre « jusqu'au bout » avec intensité et lorsque cette dernière s'atténue, le suicide devient un exutoire. Dans une même perspective, Prigent en parlant des aînés dira : « Comment s'étonner que leur âme défaille et leur esprit s'éteigne dans un monde où ils n'ont rien à échanger, dans une atmosphère saturée d'évidence immédiate et imaginairement intemporelle ? » (1994 : 146).

Ce monde qui vit dans le présent et où le passé n'a plus que peu de place, occulte la vieillesse tout comme il le fait avec la mort. Comme on l'a mentionné précédemment, dans une société qui met la mort à la porte, cette dernière revient d'une façon plus

insidieuse que ce soit par la violence, le suicide. De plus, le déni et l'occultation qui existent envers la mort ont comme résultante la perte de sens qu'on lui attribue. Parallèlement, la vie et la mort étant inextricablement liées, la perte du sens de l'un ne peut que se répercuter sur l'autre.

Un peu à la façon dont Prigent (1994) le présente dans son ouvrage, nous croyons que : « les conduites de mort, même d'apparence lucide et délibérée, cachent le plus souvent d'obscurs mécanismes d'inhibition, d'agressivité, de violence, de dépendance ambivalente, de projections, de clivages, de confusions, de dissolution de l'esprit » (Prigent 1994 : 186). Résultat d'un drame individuel, ces conduites de mort se tissent dans une trame culturelle.

À cet effet, comme nous venons de le voir, le suicide se distille à travers les différentes dimensions que sont le rapport à la vieillesse, aux changements, au temps et espace et à la mort (voir en Annexe 5 le tableau sur les éléments dégagés dans la formation de la perception du suicide). Ainsi, le suicide ne peut se comprendre que dans l'univers de sens dans lequel il s'ancre et il prend forme.

6.5 Conclusion

Tout au cours des deux chapitres portant sur l'analyse, nous avons vu l'imbrication du suicide avec les différents thèmes, que ce soient la vieillesse, les rapports aux changements et autres. Dans cette section, nous avons plus principalement abordé les rapports au travail et à la retraite, à la mort ainsi qu'au suicide. Tout autant d'éléments qui semblent avoir leur importance dans la construction sociale du suicide.

Rappelons ici qu'il nous semble important de remettre cette réalité suicidaire dans la perspective d'une société qui laisse de moins en moins de place aux aînés, qui tente d'occulter la mort. L'accélération du temps dont on parlait au chapitre précédent, on le retrouve encore ici, lorsque l'on pense à la constriction des rituels funéraires. Nos co-chercheurs nous ont tous fait part de leur désir que le rituel se fasse promptement. Un

peu sûrement par crainte du coût relié aux funérailles et beaucoup aussi, afin de partir sans avoir l'impression d'être un fardeau pour les proches.

Cette impression d'être considéré comme une charge par ses proches peut également provenir du fait que, suite à sa retraite, l'individu perd une partie de son identité, et qu'il se sent moins considéré dans la société. En effet, dans cette section, nous avons vu que le travail constitue une part importante dans l'identité de l'individu, et qu'en contrepartie, la retraite se vit comme une forme de mise à l'écart. À la retraite, la valeur de l'individu semble subir une importante diminution, c'est sans doute en partie pourquoi nos co-chercheurs (3/4) se disent à une semi-retraite.

Finalement, en dernière partie de ce chapitre nous avons tenté de nous détacher des propos de nos co-chercheurs afin de tisser les liens qui existent entre les différentes dimensions. L'enchevêtrement des dimensions présentées constitue une réalité qui nous a donné du fil à retordre. Cependant, l'exercice nous semblait essentiel afin de tenter de contextualiser les propos ressortis lors de l'analyse et de réaliser un essai de mise en culture.

Conclusion générale

Le suicide est un problème de taille au Québec et, chaque année, une centaine d'hommes âgés de 65 ans et plus s'enlèvent la vie. Si la situation québécoise n'est pas aussi alarmante que celle de l'ensemble des pays industrialisés où les taux de suicides augmentent avec l'âge, il n'en demeure pas moins que le phénomène du suicide chez les aînés s'avère très questionnant pour une société.

Aussi, afin de mieux saisir la réalité suicidaire des hommes âgés, nous croyons qu'il est essentiel de situer cette problématique dans la culture d'où elle est issue. Dans un premier temps, nous avons dressé un aperçu historique du suicide, relevé les fondements de l'idéologie occidentale à son égard, abordé les principales théories sur le sujet. Puis dans une perspective anthropologique, nous avons investigué des dimensions plus larges ou plus englobantes dont les rapports à la vieillesse, aux changements, à la mort, à la masculinité, au temps et à l'espace.

Notre étude se démarque à plusieurs égards des recherches suicidologiques. En effet, ces dernières tentent de trouver les causes du suicide, d'isoler certains facteurs de risque afin de prendre une certaine emprise sur le suicide. De plus, les experts dans le domaine tentent de contrôler l'accès aux moyens²³ délétères. Ces actions peuvent, peut-être, avoir une influence sur le nombre de suicides, mais il nous semble, qu'en agissant de la sorte, on panse un symptôme sans toutefois remonter aux causes, ou à la source du problème. De plus, même lorsqu'elle utilise le modèle écologique (voir Annexe 2), la suicidologie laisse peu de place à la culture dans ses schèmes d'explication du suicide. En effet, dans l'ensemble des recherches suicidologiques, la culture se trouve à occuper une place résiduelle.

²³ On pense ici notamment à la barricade anti-suicide qui a été construite sur le pont Jacques-Cartier, tout comme au contrôle des armes à feu, ou encore comme ce qui s'est fait en Angleterre à savoir une diminution du nombre de comprimés dans les boîtes d'acétaminophène. Bien que ces mesures peuvent être louables en soi, il nous semble qu'elles tendent à instrumentaliser l'acte suicidaire.

Afin de nous distancier de cette façon de faire, nous nous sommes questionnées sur la signification de l'acte suicidaire et nous avons opté pour une contextualisation en regardant la problématique suicidaire par l'intermédiaire de thèmes transversaux (le changement, la vieillesse, la mort, le temps, l'espace, la masculinité). Tout ceci, afin de mieux saisir la réalité des hommes âgés québécois.

Afin de ce faire, il s'avérait essentiel de questionner nos co-chercheurs sur les forces et faiblesses reliées à la vieillesse car nous croyons fermement que l'« on ne se suicide pas parce que l'on est vieux, pauvre ou malade, mais parce que la vieillesse, la pauvreté, la maladie nous a insidieusement introduit la mort dans l'âme, la léthargie dans l'esprit ou la glace dans le cœur » (Prigent, 1994 : 144). Nous croyons que la culture a une influence certaine sur la façon de percevoir l'acte suicidaire et même sur la possibilité de s'enlever la vie. En effet, la culture pose des balises, elle ne détermine pas mais propose un éventail de comportements possibles. Comme nous l'avons précédemment mentionné, les perceptions des individus s'ancrent à l'univers culturel dont ils sont issus.

Dans cette recherche, nous avons procédé avec une méthodologie qualitative, plus précisément par le récit de vie. Nous avons rencontré quatre hommes âgés entre 65 et 70 ans afin de recueillir leurs façons de percevoir la vieillesse, les forces et les faiblesses reliées à cette dernière. Il s'agissait donc d'entretiens semi-dirigés, et chaque co-chercheur était rencontré à quatre reprises afin de nous permettre d'aborder avec chacun d'eux l'ensemble des thèmes à l'étude.

Le danger imminent à la recherche qualitative est de sombrer dans une atomisation, voire une particularisation excessive. Nous croyons que l'emploi d'une grille d'entrevue, qui nous a également servi de cadre lors de l'étape d'analyse, nous a permis de regrouper, et de voir ainsi l'émergence de nouveaux cadres conceptuels. Nous avons relevé notamment, la quantité importante des changements vécus par les hommes de cette génération. De plus, nous avons constaté que la retraite, en soi, ne signifie que peu de choses, mais qu'elle se comprend en très forte part, par le lien que l'individu entretenait préalablement avec son travail.

De cette recherche nous retenons que la vieillesse est une période de changements en soi. Dans une société où la valeur du travail vient en grande partie déterminer l'identité de l'individu, la perte de l'emploi ou l'arrivée de la retraite peut se traduire en une crainte pour l'aîné de se transformer en fardeau pour ses proches. De plus, dans un univers où le temps se conjugue à l'immédiat et à la rapidité, le vieillissement tout comme la mort sont mis à l'écart. Ce qui nous amène à nous questionner : dans une société qui a comme valeur fondamentale l'indépendance individuelle et l'autonomie fonctionnelle, comment lors de la vieillesse vit-on avec la diminution ou la perte de ces dernières ?

D'autant plus que la société d'aujourd'hui reflète une image négative aux aînés qui se sentent à la fois stigmatisés et dépassés. Ce sentiment d'être dépassés se trouve accentué par la rapidité des changements qui sont survenus dans le Québec contemporain et qui l'ont transformé. Les changements qui se sont produits sur un court laps de temps ont eu comme effet de bouleverser les schèmes des valeurs et aujourd'hui les aînés se retrouvent acculturés au sein de leur propre culture. On peut se questionner sur l'impact de tels changements ne serait-ce qu'au plan du désir de vivre.

En contrepartie, ces changements peuvent également avoir eu des effets positifs, du moins pour certains d'entre eux. En effet, les aînés ont dû s'adapter, et cette adaptation peut les avoir protégés, surtout si on se situe au centre ou vers la position de l'optimisme béat²⁴. Par contre, si comme individu, l'on se situe plus près du pôle catastrophisme, c'est-à-dire que les changements nous semblent néfastes et que l'on ne veut pas s'adapter, ou encore, que l'on ne se croit pas la force de le faire, la multiplicité des changements peut alors avoir un effet d'isolement.

Finalement, comme nous l'avons mentionné à maintes reprises, l'investigation des différents filtres nous a démontré que de nos jours on se retrouve avec un *flou*, et ce tant au niveau de la masculinité, de la vieillesse, des rapports à la mort. Cette notion de *flou*,

²⁴ Ici on fait référence aux notions de Guillebaud dont nous avons préalablement parlé en page 125.

nous l'avons rapprochée de la notion d'anomie apportée par Durkheim. Nous estimons que cette notion de *flou*, tant au niveau de l'identité, du sens à la vie et à la mort, ne peut que contribuer à créer du « suicide ». Aussi, l'acte suicidaire pourrait se comprendre entre autres comme une réponse à ce *flou*.

Un autre élément qui s'avère important à rappeler est que le suicide, et particulièrement chez les aînés, se situe sur un continuum (l'arrêt de se nourrir, mauvaise prise de la médication, etc). Il semble que le suicide, l'euthanasie, l'acharnement thérapeutique, bien que toutes ses réalités se retrouvent entremêlées dans leur propos, constituent des préoccupations pour nos aînés. Ce mélange entre ces termes peut également provenir des zones grises qui les entrecoupent.

Par ailleurs, une des grandes limites de cette recherche provient, sans aucun doute, du fait que nous avons interrogé uniquement des hommes. Tous nos co-chercheurs ont été intrigués par le fait que nous ne nous intéressions pas à ce que les femmes de cette génération pensaient ou pouvaient avoir à dire. La situation du suicide chez les femmes âgées étant différente de celles chez les hommes, nous avons opté de nous limiter dans les fins de cette recherche à la problématique du suicide spécifiquement chez les hommes âgés. Par contre, il est vrai qu'il aurait été grandement intéressant de recueillir auprès de ces dernières leurs visions des choses, des événements. Sans aucun doute que cette conception des femmes nous aurait permis d'accéder à une vision encore plus globale, et notamment en ce qui a trait au rapport à la masculinité.

En effet, contre toute attente, suite à l'analyse des entretiens, nous n'avons relevé que très peu de données sur la socialisation masculine et de son importance sur la perception du suicide. Ce qui va à l'encontre de ce que l'on retrouve aujourd'hui dans la littérature suicidologique à savoir que la socialisation masculine aurait un rôle à jouer notamment en inhibant les facteurs de protection. En effet, il semble que les hommes auraient ainsi moins tendance à demander de l'aide, à consulter et en plus auraient des mécanismes d'adaptation plus rigides que ceux des femmes. Dans notre recherche, cette lacune semble provenir du fait que nous avons interrogé uniquement des hommes et qui plus est, d'une seule et même cohorte d'âge, voire de génération.

En effet, il aurait également été intéressant de rencontrer des hommes âgés entre 75 et 85 ans et de comparer avec les résultats obtenus. Les données recueillies seraient sûrement grandement différentes. Et ainsi, on aurait sans doute mieux pu saisir la transformation de l'identité masculine.

Par ailleurs, une autre limite de cette recherche est que l'on ait pas et volontairement questionné les propres idéations suicidaires des co-chercheurs. Dès lors, il était difficile d'analyser et *a priori* de percevoir la teneur des dits mécanismes. Il n'en reste pas moins que la question de la dépendance a été nommée (notamment par la crainte de devenir un fardeau) et que l'ambivalence a été affleurée.

Finalement, si cette recherche était à recommencer, nous regarderions du côté du rapport à l'identité, à la formation de cette dernière. En effet, cette question de l'identité nous semble également cruciale dans la problématique suicidaire. Si nous l'avons relevé à quelques endroits, il nous semble qu'une recherche plus approfondie sur le sujet serait souhaitable.

Finalement, nous concluons en rappelant que de parler du suicide, nous ramène très souvent à la question de la liberté. À ce sujet, il nous semble que s'il est vrai que la décision de mettre un terme à sa vie s'avère effectivement une décision personnelle, par contre, son parcours pour y parvenir est tissé de méandres inconscients, d'images identitaires proposées et intériorisées, et d'injonctions sociales qui relativisent cette liberté, si on entend cette dernière comme le fait de vouloir profondément ses choix et gestes.

BIBLIOGRAPHIE

- AKOUN, André et ANSART, Pierre
1999 « Anomie » in *Dictionnaire de sociologie*, Paris : Le Robert Seuil, pp. 27-28
- ANATRELLA, Tony
1995 *Non à la société dépressive*, Paris : Flammarion, 314 pp.
- ANDRIAN, Josianne
1991 « Le suicide des personnes âgées comparaisons nationales et internationales (1976-1988) ». In: *Gérontologie et société*, no 56, pp. 101-115.
- ARCAND, Bernard
1982 « La construction culturelle de la vieillesse », *Anthropologie et sociétés*, vol 6, no 3, p7-24.
- ARIÈS, Philippe
1977 *L'homme devant la mort : I. Le temps des gisants*, Paris : Éditions du seuil, 304 pp.
- ATTALI, Jacques
1979 *L'ordre cannibale : vie et mort de la médecine*, Paris : Grasset, 325 pp.
- BAECHLER, Jean
1975 *Les suicides*, Paris : Calmann-Lévy, 662 pp.
- BALANDIER, Georges
1988 *Le Désordre : éloge du mouvement*. Paris : Fayard, 252 pp.
1981 *Sens et puissance*, Paris : Presses Universitaires de France, 335 pp.
- BAUDRY, Patrick
1991 *Le corps extrême*, Paris : L'Harmattan, 239 pp.
1985(a) « L'approche sociologique du suicide: de Durkheim à aujourd'hui », *Concilium*, 199 : 27-36.
1985(b) « Facteurs anciens et facteurs nouveaux en matière de suicide », *Concilium*, 199: 17-26
- BERNIER, Bernard
1990 « La transition au Japon : le jeu des circonstances dans le passage au capitalisme », *Sociologie et société*, 22 (1) :107-126
1988 *Capitalisme société et culture au Japon*, Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal et Publications Orientalistes de France, 456 pp.

- BERTAUX, Daniel
1976 *Histoires de vies ou récits de pratiques? Méthodologie de l'approche biographique en Sociologie*, Paris : Centre d'études des mouvements sociaux, 224 pp.
- BÉRUBÉ, L., MASSÉ, J.C.
1990 « Vieillesse et vieilleses », *Initiation thématique à la sociologie*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, pp 169 à 191.
- BIBEAU, Gilles et PERREAULT, Marc
1995 *Dérives montréalaises : À travers des itinéraires de toxicomanies dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve*, Montréal : Boréal, 234 pp.
- BLAZER, Dan-G.
1991 « Suicide risk factors in the elderly: An epidemiological study ». Symposium of the Boston Society for Gerontologic Psychiatry and the Harvard Geriatric Education Center: Suicide risk in the elderly: Clinical assessment and management, *Journal of Geriatric Psychiatry*, 24(2):175-190.
- BONTE et IZARD
1991 *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris : Presses Universitaires de France, 755 pp.
- BOURDIEU, Pierre
1984 *Homo academicus*. Paris: Éditions de Minuit.
1980 *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit.
- BOUTIN, Raphaël
1994 « Vivre sa mort » in *Le Devoir*, Montréal, 20 décembre 1994.
- BOYER, Richard et al
1998 « Chapitre 17: Idées suicidaires et parasuicides », L'Institut de la Statistique du Québec. *Enquête Sociale et de Santé 1998*, Sainte-Foy: Les publications du Québec
- BRONFENBRENNER, Urie
1979 *The ecology of human development : experiments by nature and design*, Cambridge, Mass : Harvard University Press, 330 pp.
- BROWN, J.-H.; HENTELEFF, P.; BARAKAT, S., et ROWE, C.-J.
1986 « Is it normal for terminally ill patients to desire death? » *American Journal of Psychiatry*, 143(2):208-211.

CANADA. SANTÉ ET BIEN ÊTRE SOCIAL

1982 *Le suicide chez les personnes âgées au Canada*, Ottawa, pp 75.

CANETTO, S. S. et LESTER, D.

1998 « Gender, culture, and suicidal behavior », *Transcultural Psychiatry*, 35(2):163-190.

CANETTO, Silvia Sara

1997 « Gender and suicidal behavior: Theories and evidence », R.W. Maris, M.M. Silverman et S.S. Canetto (Eds) *Review of suicidology*, New York : The Guilford Press, 139-167

1992 « Gender and Suicide in the Elderly », Leenaars, Antoon A.; Maris, Ronald W.; McIntosh, John L., and Richman, Joseph, (Éds), *Suicide and the Older Adult*, New York: The Gilford Press, pp. 80-97.

CARPENTIER, Richard

1993 « Éthique et prévention du suicide dans la société contemporaine » *Santé et Culture*, X(1-2) : 189-206.

CATTELL, Howard et JOLLEY, David-J.

1995 « One hundred cases of suicide in elderly people », *British Journal of Psychiatry*, 166(4):451-457.

CHARBONNEAU, et HOULE, Janie

1999 « Suicide, hommes et socialisation », *Frontières*, 12(1) : 62-68.

CAROLLO, Giovanni et DE LEO, Diego

1996 « Relationship between suicide and undetermined causes of death among the elderly: Analysis of Italian data from 1951 to 1988 », *Omega: Journal of Death and Dying*, 33(3):215-231.

CIMON-DESROCHERS, Graziella

1981 *Le suicide chez les personnes âgées*, Thèse de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, département de psychologie, 134 pp.

CLARKE et LESTER

1989 *Suicide : Closing the Exit*, New-York : Springer, 130 pp.

CONWELL, Y.

2001 « Suicide in later life: a review and recommendations for prevention », *Suicide and Life Threatening Behavior*, 31 Suppl:32-47.

1992 « Suicide in elderly », *Crisis*, 13(2) 55-56

- CONWELL, Yeates; RABY, Wilfrid-N., et CAINE, Eric-D
 1995 « Suicide and aging: II. The psychobiological interface », Special Issue: Suicide and aging: International perspectives, *International Psychogeriatrics*, 7(2):165-181
- CONWELL, Y.; PEARSON, Jane, et DERENZO, Evan-G.
 1996 « Indirect self-destructive behavior among elderly patients », Nursing homes: A research agenda, *American Journal of Geriatric Psychiatry*.
- CORIN, E.
 1986 « Centralité des marges et dynamiques des centres », *Anthropologie et Sociétés*, 10 (2): 1-21.
- CORIN, E. et SANTERRE, R.
 1982 « Présentation », *Anthropologie et sociétés*, vol 6 (3) :1-5.
- CORNU, Michel
 2003 « Le suicide est-il un problème », *Psychiatrie et Violence*, (janvier 2004) www.pinel.qc.ca/psychiatrie_violence.
- COTÉ, Marie
 1993 *Conception et expérience de la vieillesse dans la société québécoise*, Thèse de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, département d'anthropologie, 158 pp.
- DE BEAUVOIR, Simone
 1970 *La vieillesse*, Paris : Gallimard, 604 pp.
- DE LEO, D. et MENEGHEL, G
 2001 « The elderly and suicide » Wasserman, D., (Ed), *Suicide: An Unnecessary Death*, London: Martin Dunitz Ltd, pp. 195-207.
- DES AULNIERS, Luce
 2004 « Notes de cours », *Séminaire interdisciplinaire sur les suicides*, THA-703F-10 Les suicides et le Deuil.
- 1999 « S'en sortir », *Frontières*, 12(1) : 3-6.
- 1998 « Par terre et par feu, pérégrinations humaines vers l'infini », *Frontières*, 10(2) : 15-20.
- 1997 *Choc, entrechocs : La mort en cultures*, inédit.
- 1997b *Itinérances de la maladie grave : le temps des nomades*, Montréal, Paris : L'Harmattan, 623 pp.

- 1993 « Fillage en douce ou radicalité attentive ? L'ethnobiographie en situation de menace », *Revue de l'Association pour la recherche qualitative*, 9(automne) : 115-136
- 1983 *Politiques sociales et politiques de la vieillesse : une vue d'ensemble des usagers sociaux*, Québec, Thèse de maîtrise, Université Laval, département de service social, pp. 206)
- DES AULNIERS, Luce et THOMAS, Louis-Vincent
1992 « Cette brèche à colmater » in *Frontières* (hiver) : 5-11
- DE SÈVE, Micheline
1994 « Dénis de mort, stratégies de vie » In *Frontières*, 7(1) : 30-32.
- DEVEREUX, Georges
1970 *Essais d'ethnopsychiatrie générale*, Paris : Gallimard, 394 pp.
- DICKSON, A.J. et YOUNG, B.
1995 *Brève histoire socio-économique du Québec*. Québec, Septentrion, 383 pp.
- DIEKSTRA, Rene F. W
1996 « The epidemiology of suicide and parasuicide », *Archives-of-Suicide-Research*, 2(1):1-29
- DUBERSTEIN, Paul, CONWELL, Yeates et COX, Christopher
1998 « Suicide in Widowed Persons : A psychological Autopsy Comparison of Recently ans Remotely Bereaved Older Subjetcts », *The American Journal of Geriatric Psychiatry*, 6(4) : 328-334
- DULAC, Germain
1997 « Plaidoyer pour une minorité oubliée : les hommes âgés », *Le gérontophile*, 19(4) : 3-8
- 1994 *Penser le masculin*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 153 pp.
- DURKHEIM, Emile.
1985 *Le suicide*. Paris : Presses universitaires de France, 463 pp.
- DYCK, Ronald J.; MISHARA, Brian L., et WHITE, Jennifer.
1998 « Le suicide chez les enfants, les adolescents et les personnes âgées: constatations clés et mesures préconisées », Forum National sur la Santé: *Les déterminants de la santé vol.3: Le cadre et les enjeux*. Sainte-Foy, Québec: Forum national sur la santé et Multimonde, 323-390.

DREWERMANN, Eugen

1994 *La barque du soleil : La mort et la résurrection en Égypte ancienne et dans l'Évangile*. Paris : Éditions du Seuil, 365 pp.

ENEL

1966 *Le mystère de la vie et de la mort : d'après l'enseignement des temples de l'ancienne égypte*. Paris : Maisonneuve et Larose, 345 pp.

FARBEROW, Norman L.

1988 « Introduction : The History of Suicide » in *The Encyclopedia of Suicide*. Glen Evans et Norman L Farberow (Éditeurs). New York, Oxford : Facts On File, iiv-xxvii.

FREUD, Sigmund

1992 *Malaise dans la civilisation*, Paris : Presses Universitaires Françaises, 12^e éditions, 107p.

GAGNON, Astrid

1981 *Les personnes âgées et le phénomène de marginalisation*, Montréal, Thèse de maîtrise au département de sociologie de l'Université de Montréal.

GIORGI, Amadeo

1997 « De la méthode phénoménologique utilisée comme mode de recherche qualitative en sciences humaines : théories, pratique et évaluation » in *La recherche qualitative: Enjeux épistémologique et méthodologiques*, Poupart et al, Montréal, Paris et Casablanca: Gaëtan Morin, 341-364.

GRAND'MAISON, Jacques et LEFEBVRE, Solange

2001 *La part des aînés*, Montréal : Fides, 362 pp.

Groupe de travail sur les suicides depuis le pont Jacques-Cartier

2002 *Le pont Jacques-Cartier : un pont sécuritaire pour tous : Recommendations du groupe de travail*. Rapport déposé au coroner Paul G Dionne. Montréal : Régie régionale de la santé et des services sociaux de Montréal-Centre.

GUILLEBAUD, Jean-Claude

2001 *Principe d'humanité*. Paris, Éditions du Seuil pp. 379

GUILLEMARD, Anne-Marie

1993 « Le vieillissement : un processus socialement défini », In *Le gérontophile*, 15(4) : 7-12.

GUILLEMARD, A.M.

1971 *La retraite, entre le travail et la mort*, Paris, GERSPPA.

HALBWACHS, M.

1930 *Les causes du suicide*, Paris: Librairie Félix Alcan, 514 pp.

HAMELIN, J. ET PROVENCHER

1997 *Brève histoire du Québec*, Paris, Les Éditions du Seuil, 134 pp.

HAMELIN, Jean

(sous la direction de)

1977 *Histoire du Québec*. Montréal, Éditions France Amérique, 534 pp.

HANIGAN, Doris

1987 « Le suicide chez les jeunes et les personnes âgées: recension des écrits et proposition d'action ». In: *Commission d'enquête sur les services de santé et les services sociaux*, Québec: Les publications du Québec, pp. 1 à 7 et 33 à 47.

HANUS, Michel

2000 *La mort Retrouvée*. Paris : Frison-Roche, collection Face à la mort, 370 pp.

1995 « L'étude du suicide par Louis-Vincent Thomas » in *Revue de Thanatologie*, 101-102 (juin) : 95-106.

ILLICH, Yvan

1975 *Némésis médicale : l'expropriation de la santé*, Paris : Éditions du seuil, 217 pp.

INSTITUT NATIONAL DE SANTÉ PUBLIQUE DU QUÉBEC

2004 *L'épidémiologie du suicide au Québec : que savons-nous de la situation récente ?* Direction planification, recherche et innovation unité connaissance-surveillance, Bibliothèque nationale du Québec, 44 pp.

INSTITUT DE LA STATISTIQUES

2001 *L'enquête sociale et de la santé 1998*, Collection la santé et le bien-être, Publications du gouvernement du Québec, 642 pp.

JECKER, N. S. and SCHNEIDERMAN, L. J.

1994 « Is dying young worse than dying old? », *Gerontologist*, 34(1):66-72.

KEABLE, J

1996 « La vieillesse n'a pas d'âge » *InterFace*, mai-juin : 46-48.

KILANI, Mondher

1989 *Introduction à l'anthropologie*. Lausanne : Payot, 368 pp.

KLINGER, Joan.

1999 « Suicide among seniors », *Australasian Journal on Ageing*, 18(3):114-118.

LABELLE, Réal

1993 *Vers un modèle cognitif des idéations suicidaires chez les étudiants de l'Université de Montréal*, Montréal: Université de Montréal; Thèse de Doctorat, département de psychologie.

LAFRENIÈRE, Myriam

1990 *Étude anthropologique de l'institutionnalisation définitive des personnes âgées*, Thèse de maîtrise, Montréal. Université de Montréal, département d'anthropologie.

LALONDE, Michel

1996 *La reconnaissance du temps : Des sociétés archaïques à la société moderne*. Montréal, Paris, Toronto, Les Éditions Robert Davies, 277 pp.

LAPLANCHE et PONTALIS

2002 *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris : Quadrige/ PUF (c1967), 523 pp.

LEGRIS, Luc et PRÉVILLE Michel

2001 « Les motifs du suicide gériatrique : une étude exploratoire » in *Canadian Journal on Aging / La revue canadienne du vieillissement*, 22(2) : 197-205.

LESAGE, A. D et al

1994 « Suicide and mental disorders: A case-control study of young men », *American Journal of Psychiatry*, 151(7):1063-1068.

LESTER, David.

1994 « A comparison of 15 theories of suicide » *Suicide and Life-Threatening Behavior*, 24(1):80-88.

LESTER, David and TALLMER, Margot

1994 *Now I lay me down: Suicide in the elderly*, Philadelphia: The Charles Press, 239 pp.

LÉVINAS, Emmanuel

1993 *Dieu, la mort et le temps*. Paris: B. Grasset, 278pp.

LITMAN, Robert E.

1967 « Sigmund Freud on Suicide ». Shneidman, Edwin S., Éditeur. *Essays in self-destruction*, New York: Science House Inc., 324-344.

MCCLURE, G. M.

1987 « Suicide in England and Wales, 1975-1984 », *British Journal of Psychiatry*, 150(-): 309-314.

MCINTOSH, J.L

1994 « Generational Analyses of Suicide: Baby-Boomers and 13ers », *Suicide Life Threatening Behavior*, 24(4).

MASSÉ, Raymond

1995 *Culture et santé publique*. Montréal, Gaëtan Morin, pp. 74-189.

MERCIER, Guy et ST-LAURENT, Danielle

1998 *Stratégie québécoise d'action face au suicide : S'entraider pour la vie*. Ministère de la santé et des services sociaux, 93 pp.

MERCURE, Daniel

1995 *Les temporalités sociales*. Paris, L'Harmattan, pp. 162.

MIGNEAULT, Pierre

1999 « Discours, pratiques et affolement autour du suicide au Québec : quelques leçons et pièges ou le beau risque de vivre... jusqu'à la mort inclusivement », In *Frontières*, 12(1) : 104-107.

MILLER, Mary.

1978 « Geriatric Suicide: The Arizona Study » *The Gerontologist*, 18(5): 488-495.

MISHARA, Brian

1999 « Le suicide et les aînés au Québec », *Frontières*, 12(1):33-38.

1998 « Le suicide chez les jeunes québécois. Où en sommes-nous vraiment? » *Recherche Sociale*, 5(2):

1997 « Les aînés suicidaires: un défi pour la société et les intervenants », *Bulletin Trimestriel De L'Association Internationale Francophone Des Aînés*, 11(2):5-8

MONFORT, JC

2000 « Suicide des personnes âgées », Sous la direction de Thérèse Lemperière, *Dépression et suicide*, Paris: Acanthe, 157-169.

MORIN, Edgar

1970 *L'homme et la mort*, Paris. Seuil, 372 pp.

MOSCICKI, Eve-K.

1995 « Epidemiology of suicide », *International Psychogeriatrics*, 7(2):137-148.

OSGOOD, N. J.

1991 « Psychological factors in late-life suicide », *Crisis*, Special Issue: Suicide in the elderly, 12(2):18-24.

- OSGOOD, N. J. and MCINTOSH, J. L.
1989 « The vulnerable suicidal elderly » Harel, Z. et al, Éditeurs, *Understanding and serving vulnerable aged*, New York: Springer, 167-188.
- PANOFF, M et PERRIN, M
1973 *Dictionnaire de l'ethnologie*, Paris: Petite Bibliothèque Payot.
- PAUL Benjamin,
1955 *Health, Community and Culture: case studies of public reactions to health programs*, New York: Russel Sage Foundations, 493 pp.
- PERKINS, K., TICE, C.
1995 « Suicide and Older Adults: The Strengths Perspective in Practice », *The Journal of Applied Gerontology*, 13 (4): 438-454.
- PERRIER-DURAND, Anne.
1998 *Je me tue à vous le dire : Le suicide à la croisée des regards de la psychanalyse et de la criminologie*, Éditions Érès, 126 pp.
- PICHETTE, Jean
1996 « À propos du temps », *Le Devoir*, samedi 14 septembre 1996, D4.
- PIKE, Kenneth L.
1982 *Linguistic Concepts : An Introduction to Tagmemics*, Lincoln : University Press of Nebraska, 146pp.
- PINGUET, Maurice
1984 *La mort volontaire au Japon*, Paris: Éditions Gallimard, 380 pp.
- POIRIER, Jean
1991 « De la tradition à la postmodernité: la machine à civiliser », sous la direction de J. Poirier, *Histoire des Moeurs III vol 2*, Paris: Gallimard, Folio, Encyclopédie de la Pléiade, 1551-1619
- POISSONNIER, Dominique
1998 *La pulsion de mort: De Freud à Lacan*, Éditions Érès, 250 pp.
- POMMEREAU, Xavier
1989 « Conférence d'ouverture » *Colloque Le suicide à travers les âges*, Acte de colloque, Ste-Foy : Association Québécoise de Suicidologie, 2-21.
- POUPART, et al
1997 *La recherche qualitative: Enjeux épistémologique et méthodologiques*, Montréal, Paris et Casablanca: Gaëtan Morin, 405.

PRIGENT, Yves

1994 *La souffrance suicidaire: essai sur le mal suicidaire*, Paris: Desclé de Brouwer, Épi, 197 pp.

PRONOVOST, J et al

1991 « Facteurs de risque associés au suicide chez l'âge » Centre Prévention Suicide de la Haute Yamaska Inc. "*Le suicide et les personnes âgées. Mourir en silence ?*" Notes de présentation de la conférence, Granby.

ROY, Jean-Louis

1976 *La marche des québécois, le temps des ruptures*. Montréal, Leméac.

RUBINSTEIN, R.L.

1990 « Nature, culture, gender, age: a critical review ». In: *Anthropology and Aging: Comprehensive Reviews*. Netherlands, Kluwer Academic Publisher, p. 109-128.

SANTERRE, Renaud et Létourneau, Georges

1996 *Vieillir à travers le monde : Contribution à une gérontologie comparée*, Québec : Presses de l'Université Laval

1986 « Vieillir au Québec d'hier et aujourd'hui », in *Cahiers de l'ACFAS*, no 41, pp 247-266.

1982 « Vieillesse, modernisation et foyers: note de lectures » In *Anthropologie et Sociétés*, vol 6, no 3, pp. 105-114.

SCHMITZ-SCHERZER, Reinhard.

1995 « Reflections on cultural influences on aging and old-age suicide in Germany » *Special Issue: Suicide and aging: International perspectives. International Psychogeriatrics*, 7(2): 231-238.

SCHMIDTKE, A , WEINACKER, B (1991).

1991 « Covariation of suicides and undetermined deaths among elderly persons: A methodological Study », *Crisis*, 12(2): 44-58.

SCHWARTZ, Fernand

1984 *L'Égypte : terre des Dieux, don du Nil*, Natterre : Nouvelle Acropole, Collection Civilisations initiatiques, 65 pp.

STATISTIQUES CANADA

1994 « Projections démographiques pour le Canada, les provinces et les territoires », Ottawa, Ministre de l'industrie, des sciences et de la technologie, 195 pp.

TAKAHASHI, Yoshitomo et al

1998 « Suicide in Japan: present state and future directions for prevention », *Transcultural Psychiatry*, 35(2):271-289.

TALLMER, M.

- 1994 « Individual and group therapy for the suicidal older persons », Lester, D. and Tallmer, Margot (Éditeurs), *Now I lay me down: Suicide in the elderly*. Philadelphia: The Charles Press, 56-72.

TAYLOR, Charles

- 2003 *Les sources du moi : la formation de l'identité moderne*, Montréal : Boréal.

THOMAS, Louis-Vincent

- 1994 « Vieillesse et mort en Afrique », in *Viellir en Afrique*. Paris, Presse Universitaire de France, pp. 149-167.

- 1993 *La mort en question. Traces de mort et mort des traces*, Paris, Le seuil

- 1991 « L'Homme et la mort », sous la direction de J Poirier, *Histoire des mœurs III vol 2*, Paris : Gallimard, Encyclopédie de La Pléiade.

- 1989 « Auto portrait ou faux semblant? (Réflexions aigres-douces ou bilan d'un homme en perte de vitesse) *Une Galaxie Anthropologique : Hommage à Louis Vincent Thomas, Quel Corps* 38/39 (octobre) : 7-13.

- 1988a « Le droit à la mort et l'ambivalence du suicide » in *Psychologie médicale* 20(3) : 457-463

- 1988b *La mort Que sais-je?* Paris: Presses Universitaires de France, 128.

- 1976 *La mort*, Paris, Payot, pp 538.

TONDO, Leonardo et al

- 1999 « Suicide Attempts in Major Affective Disorder Patients With Comorbid Substance Use Disorders » *Journal of Clinical Psychiatry*, 60(suppl 2) : 63-69.

TOUSIGNANT, Michel; GAGNON, André, et DES AULNIERS, Luce

- 1999 « Une entrée ratée dans la vie : Suicides et dynamiques suicidaires chez les jeunes » *Frontières*, 12(1):23-32.

UCHÔA, Elisabeth

- 1993 Espace dévolu, espace désiré, espace revendiqué : Indifférence et folie d'Ajaratou in *Anthropologie et Sociétés* 17(1-2) : 157-172.

VAILLANCOURT, Yves

- 1988 *Évolution des politiques sociales au Québec 1940-1960*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, pp. 510.

VERDON, Michel

1973 *Anthropologie de la colonisation au Québec; le dilemme d'un village du Lac-St-Jean*, Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 283 pp.

VOLANT, Eric

2001 *Dictionnaires des suicides*, Montréal : Liber, 383 pp.

YOURCENARD Marguerite :

1983 *Le temps ce grand sculpteur*, Paris : Gallimard, 264pp.

ZIEGLER,

1975 *Les vivants et la mort*, Éditions du Seuil, 321 pp.

Annexe I
Questionnaire sur la détresse psychologique

IX - DIVERS PROBLÈMES PERSONNELS

Les questions qui suivent portent sur divers aspects de votre santé.

La façon dont vous vous êtes senti(e) durant la dernière semaine a pu être différente de celle dont vous vous êtes senti(e) l'année passée.

ENCERCLEZ VOTRE RÉPONSE

Pouvez-vous nous dire à quelle fréquence AU COURS DE LA DERNIÈRE SEMAINE :	JAMAIS	DE TEMPS EN TEMPS	ASSEZ SOUVENT	TRÈS SOUVENT
98. Vous êtes-vous senti(e) désespéré(e) en pensant à l'avenir?	1	2	3	4
99. Vous êtes-vous senti(e) seul(e)?	1	2	3	4
100. Avez-vous eu des blancs de mémoire?	1	2	3	4
101. Vous êtes-vous senti(e) découragé(e) ou avez-vous eu les «bleus»?	1	2	3	4
102. Vous êtes-vous senti(e) tendu(e) ou sous pression?	1	2	3	4
103. Vous êtes-vous laissé(e) emporter contre quelqu'un ou quelque chose?	1	2	3	4
104. Vous êtes-vous senti(e) ennuyé(e) ou peu intéressé(e) par les choses?	1	2	3	4
105. Avez-vous ressenti des peurs ou des craintes?	1	2	3	4
106. Avez-vous eu des difficultés à vous souvenir des choses?	1	2	3	4
107. Avez-vous pleuré facilement ou vous êtes-vous senti(e) sur le point de pleurer?	1	2	3	4
108. Vous êtes-vous senti(e) agité(e) ou nerveux(se) intérieurement?	1	2	3	4
109. Vous êtes-vous senti(e) négatif(ve) envers les autres?	1	2	3	4
110. Vous êtes-vous senti(e) facilement contrarié(e) ou irrité(e)?	1	2	3	4
111. Vous êtes-vous fâché(e) pour des choses sans importance?	1	2	3	4

**SI VOUS AVEZ ENCERCLÉ LE «1» POUR «JAMAIS» À CHACUNE DES QUESTIONS 98 À 111,
PASSEZ À LA PAGE 34; SINON, RÉPONDEZ À LA QUESTION 112.**

Annexe 1
Questionnaire sur la détresse psychologique

ENCERCLEZ VOTRE RÉPONSE

112. Depuis combien de temps ressentez-vous ces manifestations?

- Les deux dernières semaines 1
- Le dernier mois 2
- Les six derniers mois 3
- La dernière année 4
- Plus d'un an 5

prenez à la page 34

prenez à la question 113

113. Au cours des 6 derniers mois, est-ce que ces manifestations ont nui à votre vie familiale ou sentimentale?

- Oui 1
- Non 2

114. Au cours des 6 derniers mois, est-ce que ces manifestations ont nui à votre capacité de travailler ou de poursuivre vos études?

- Oui 1
- Non 2

115. Au cours des 6 derniers mois, est-ce que ces manifestations vous ont restreint(e) dans vos activités sociales (loisirs, rencontres avec votre parenté, des amis, autres)?

- Oui 1
- Non 2

116. Avez-vous consulté quelqu'un au sujet de ces manifestations?

- Oui 1
- Non 2

Annexe 2
Les facteurs de risque en lien avec les différents niveaux
systémiques du modèle écologique

	Onto système	Micro système	Méso système	Exo système	Macro système
Isolement	S habiletés et défauts de l'individu	S rôle de l'individu			
Veuvage ou divorce	S habiletés et défauts de l'individu	S changements dans les rôles de l'individu			
Alcoolisme et mauvais usage des médicaments	S les prédispositions personnelles à l'alcoolisme	N l'alcoolisme peut engendrer une rupture, ou distance avec l'entourage			
Retraite		S l'arrêt du travail engendre des changements dans les rôles de l'individu	N l'arrêt du travail se répercute sur les relations entre les microsystèmes		
Psychopathologies	S prédisposition personnelle, histoire des relations et des conflits familiaux	S relations entre les microsystèmes			N le statut de la santé mentale comme étant en lien direct avec le système culturel et de ses écarts.
Génétique et facteurs neurobiologique	S génotype de l'individu et son influence sur les comportements suicidaires				
Maladies physiques	S prédisposition individuelle à développer ou non une maladie	S maladie reliée au travail de l'individu			
Facteurs culturels					S Existe trop souvent que pour expliquer la variance (on retrouve acceptabilité du suicide)

Légende :

S= éléments apportés par la suicidologie

N= éléments que nous suggérons d'analyser

Formulaire de consentement

DESCRIPTION DU PROJET

Nous effectuons une recherche sur les forces et difficultés associées au vieillissement. Au cours de cette recherche plusieurs thèmes sont abordés dont les principaux sont : les changements sociaux au Québec, tant au niveau des techniques, des mentalités et que des coutumes; le statut du vieillissement et celui de la retraite; les manières d'habiter l'espace; le rythme des changements ainsi que la perception du passé, présent, avenir; le statut des hommes retraités; la vision du système de santé; l'évolution des rituels funéraires; votre perception certains problèmes sociaux, dont le suicide. Nous estimons important et essentiel de connaître votre point de vue sur votre façon de vivre et de percevoir le vieillissement dans notre société. Ce projet s'inscrit dans le cadre d'un mémoire de maîtrise en anthropologie à l'Université de Montréal.

LA PARTICIPATION

Les participants se soumettront à une série d'entrevues (2 à 3) qui se dérouleront sous la forme d'entretiens semi-dirigés. Il ne s'agit pas ici de répondre à un questionnaire mais bien de me décrire, sous forme de discussion, votre vécu et votre façon de percevoir la société d'aujourd'hui. Votre contribution sur ces thèmes se fera de façon souple et il s'agira de me faire part de ce qui est important pour vous. Les entretiens seront réalisés à votre domicile, en l'absence de tout observateur et seront enregistrés sur cassettes audio.

CONDITIONS DE CONFIDENTIALITÉ

Toute information recueillie sera complètement confidentielle, des surnoms seront utilisés afin de conserver l'anonymat des participants. De plus, les propos recueillis lors des entrevues ne seront qu'utilisés aux fins de cette recherche. À la toute fin de la recherche les enregistrements seront détruits.

DROITS DES PARTICIPANTS

Finally, en acceptant de participer à cette recherche, vous conservez le droit de remettre en question cette décision. En tout temps vous pourrez choisir de quitter, votre liberté sera respectée.

CONSENTEMENT

Je _____ (nom en lettres moulées) m'engage par la présente à participer au projet de recherche décrit plus haut. Je sais que les renseignements demeureront confidentiels et que je conserve le droit de me retirer du processus des entretiens si je le juge opportun.

Signature de la personne participante

Signature de la chercheuse

Signature du témoin

Date : _____

Annexe 4
Grille d'entrevue

	Une société en changement	Le rapport au vieillissement	La retraite (comme sous catégorie)
Le regard anthropologique	<p>Les changements sociaux du Québec</p> <ol style="list-style-type: none"> 1) Les progrès techniques qu'ils ont connus 2) Les changements de mentalités 3) Les changements dans les coutumes (individu, couple, famille rapport intergénérationnel) 4) Les influences de ces changements sur les rapports mentionnés comme la vieillesse, le temps, le suicide, la mort 	<p>La vieillesse :</p> <ol style="list-style-type: none"> 1) Comment trouve-t-il que les médias en traitent ? télé (téléromans, nouvelles); Cinéma? Et littérature? Revues (Le bel Age) ? 2) Est-ce que cette image correspond à la réalité qu'ils connaissent, et pourquoi ou comment ? 3) Au sein de la société québécoise actuelle, quels sont les rôles associés à la vieillesse? 	<p>La retraite</p> <ol style="list-style-type: none"> 1) Comment trouve-t-il que les médias en traitent ? télé (téléromans, nouvelles); Cinéma? Et littérature? Revue (Le bel Age)? 2) Est-ce que cette image correspond à la réalité qu'ils connaissent, et pourquoi ou comment ?
Leur(s) expérience(s)	<p>Les changements sociaux du Québec</p> <ol style="list-style-type: none"> 1) Comment les changements sociaux ont-ils eu une influence sur leur vie ? 2) Vécu – l'impact de ces changements et les sentiments 	<p>La vieillesse :</p> <ol style="list-style-type: none"> 1) Est-ce qu'il se considère vieux? Si oui, depuis quand? 2) Comment vit-il cette période de sa vie : changement fonctionnel (maladie, isolement ou au contraire se sent-il plus entouré ?) 3) Comment ils perçoivent les petits vieux ? 	<p>La retraite :</p> <ol style="list-style-type: none"> 1) Comment il vit ou a vécu sa retraite, quels sont les éléments faciles et difficiles? 2) Quels ont été les changements vécus en rapport à leur rôle suite à la retraite ? 3) Comment il a l'impression que ces proches ont vécu sa retraite (femme, enfants, amis) ? 4) Est-ce qu'il a gardé contact avec des collègues de travail ? 5) Emploi du temps, journée type. 6) Activités qui l'intéressent actuellement, vie culturelle, télé 7) Constance ou variation d'avec la vie de travailleur

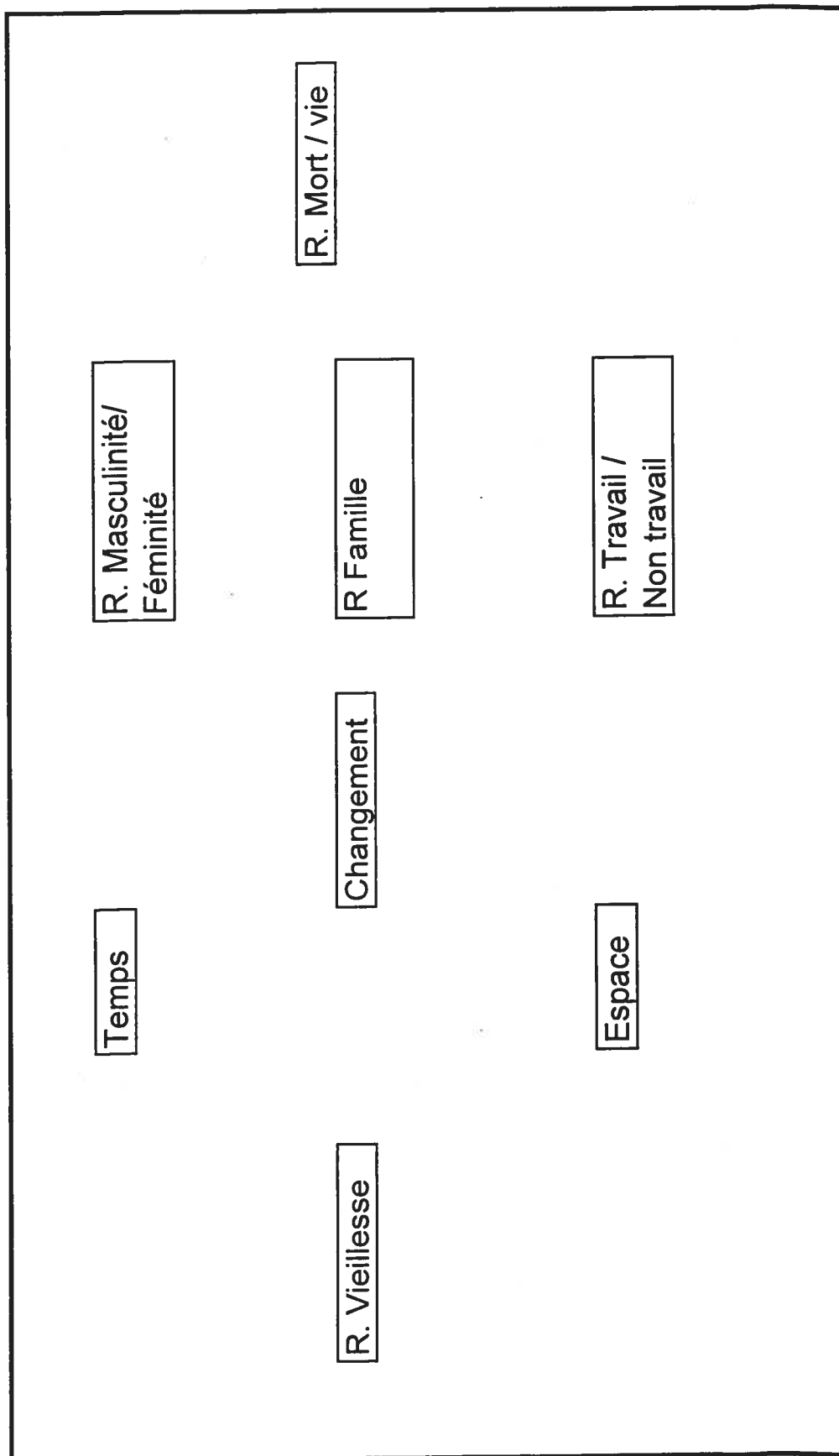
Annexe 4
Grille d'entrevue

	Le rapport à l'espace	Le rapport au temps	Le rapport à l'identité masculine	Le rapport au corps
Le regard anthropologique	<p>Le rapport à l'espace :</p> <ol style="list-style-type: none"> 1) Trouve-t-il que l'espace soit plus restreint ? (est-ce qu'il envisagerait aller vivre chez ses enfants ? (pas assez d'espace dans les appartements pour vivre 3 générations?) 2) Aller dehors =? (bien-être, peur, hiver, été...) 3) Leurs habitudes et le sentiment de bien-être dans quelles conditions 	<p>Le rapport au temps :</p> <ol style="list-style-type: none"> 1) Comment percevait-il le temps ? Vitesse, lenteur, comme étant cycle ou continu? 2) Quel impact a dans la société ce rapport au temps? 3) Cmpnt actuel se situe dans cette manière de voir temps 4) Ouvrir une porte sur l'au-delà 	<p>Identité masculine</p> <ol style="list-style-type: none"> 1) Quelle image retrouve-t-on de l'identité masculine à travers le cinéma, la pub, les téléromans? (générale et destinés aux retraités) 2) Est-ce que cette image correspond à la réalité que eux observent? 	<ol style="list-style-type: none"> 1) Corps apparence + ou - soins 2) Fonctionnalité et changements normaux 3) Maladie 4) Service de santé
Leur(s) expérience(s)	<p>Le rapport à l'espace :</p> <ol style="list-style-type: none"> 1) Désire-t-il vivre à la ville ou à la campagne? 2) Ressent-il le besoin de sortir de la ville régulièrement ? 	<p>Le rapport au temps :</p> <ol style="list-style-type: none"> 1) Est-ce que ce rapport au temps a changé au cours de leur vie? 2) Quels sont les moments qui viennent ponctuer la vie... (Temps festifs) 3) Quel est leur rapport au passé, présent, avenir 	<p>Identité masculine</p> <ol style="list-style-type: none"> 1) Héros masculin de leur âge (actuel ou passé) à qui il s'identifie et l'écart 	<ol style="list-style-type: none"> 1) Est-ce que leur rapport à leur corps s'est modifié? 2) Maladie actions pour prévenir, action pour contrer (suivi médical, prise ou non des médicaments, vers quels thérapies se tournent-ils) 3) Services de santé

Annexe 4
Grille d'entrevue

	Le rapport à la mort	Le suicide (en général)	Le suicide chez les personnes âgées
Le regard anthropologique	<p>La mort</p> <ol style="list-style-type: none"> 1) Comment trouve-t-il que les médias en traitent ? télé (téléromans, nouvelles); Cinéma? Et littérature? Revue Le bel Age? 2) Est-ce que cette image correspond à la réalité qu'ils connaissent, et pourquoi ou comment ? 3) Comment perçoit-il l'évolution des façons de mourir dans notre société? (le changement dans le rituel funéraire, de moins en moins long, exposition, technicisation, présence de plus en plus grande de l'incinération etc...)? 4) Techniques et sciences : dons corps à la science 5) Quels sont les impacts ? 	<p>Le suicide en général :</p> <ol style="list-style-type: none"> 1) Que pense-t-il du suicide chez les jeunes, chez les personnes âgées 2) Comment trouve-t-il que les médias en traitent ? télé (téléromans, nouvelles) cinéma, littérature? 3) Est-ce qu'il a l'impression que la perception du suicide a changé dans le dernier siècle, au sein de la société québécoise? 4) Différences entre les taux de suicide chez les hommes / femmes 	<p>Le suicide chez les personnes âgées</p> <ol style="list-style-type: none"> 1) Une réalité occultée ? 2) Quelles occasions ou circonstances est-ce que le suicide peut s'avérer comment étant acceptable ou inacceptable à leurs yeux?
Leur(s) expérience(s)	<p>La mort</p> <ol style="list-style-type: none"> 1) Perte du conjoint et/ou de membre de la famille 2) Perte de plusieurs amis proches ou connaissances 3) Quelle est leur façon de concevoir la mort? (anéantissement, continuité, vie dans l'au-delà etc) 4) Est-ce qu'il y pense souvent? 5) Lecture ou non de la chronique nécrologique 	<p>Le suicide en général</p> <ol style="list-style-type: none"> 1) Est-ce qu'il connaît des gens qui se sont suicidés ? (proches, connaissances, ou ils ont simplement entendu parlé de quelqu'un qui connaît quelqu'un ?) 2) Comment voit-il les tentatives par rapport au suicide completé ? 3) Dans leur milieu est-ce qu'ils en parlent? 4) À quoi attribue-t-il le phénomène du suicide (société – économie, chômage, valeurs- ou individuel – psychopathologies, toxicomanie-) 5) Idéations suicidaires, quand et à quelles occasions ? (suite à quoi) tout d'un coup ou plus constant ? 	<p>Le suicide chez les personnes âgées</p> <ol style="list-style-type: none"> 1) D'après lui pourquoi des personnes âgées pourraient en venir à s'enlever la vie? 2) Quelles sont les ressemblances et les différences à ce sujet entre les hommes et les femmes? 3) Est-ce que dans leur entourage une personne a voulu se suicider? Est-ce qu'ils sont intervenus et avec quels résultats? Avec quels relents après coup?

Premier niveau
Éléments dégagés dans la formation de la perception du suicide chez les hommes âgés



Ce que notre étude nous permet de dégager comme éléments pertinents à l'étude du suicide

Tableau synthèse des rapports aux changements à la vieillesse à la mort et au suicide

Optimisme béat		Tableau synthèse des rapports aux changements à la vieillesse à la mort et au suicide		
	Changement	Vieillesse	Mort	Suicide
Gabriel	<ol style="list-style-type: none"> 1) Diminution de la religion 2) Le rythme des changements 3) Ouverture sur le monde : expo 67 et télévision 4) Libération sexuelle 5) Se sent curieux et non peureux face aux changements 6) Bouleversement des valeurs 	<ol style="list-style-type: none"> 1) La société stigmatise les aînés et la vieillesse ; 2) La société ne se considère pas vieux ; 3) Tant qu'on s'émerveille on ne vieillit pas ; 4) Impacts de la vieillesse : diminution des forces 	<ol style="list-style-type: none"> 1) Mort = anéantissement 2) Continuité par la filiation 3) Crémation (hygiénique, rapide et \$) 4) Pas d'exposition 5) Oui pour le don d'organes 	<ol style="list-style-type: none"> 1) Le suicide est socialement inacceptable mais humainement acceptable 2) Respect de la liberté de choix 3) F. de risque : a) détachement de la religion perte de sens de la souffrance de la vie, b) maladie, dépression, c) excessivité de la vie d'auj. « vivre jusqu'au bout » 4) S'oppose à l'acharnement thérapeutique
Jean	<ol style="list-style-type: none"> 1) Diminution de la religion 2) Apparition du divorce 3) Se sent dépassé par la technologie 4) Augmentation du trafic routier 5) Bouleversement des valeurs 	<ol style="list-style-type: none"> 1) Vieillesse de la population 2) La société ne se considère pas vieux 3) Augmentation du nombre de maladies 4) Diminution des forces et des activités 5) Augmentation de la peur 	<ol style="list-style-type: none"> 1) Croissance dans un au-delà 2) Continuité par la filiation 3) Crémation (hygiénique, rapide et \$) 4) Attitude de fatalité face à la mort 5) Oui pour le don d'organes 	<ol style="list-style-type: none"> 1) Suicide des jeunes = problème de société qui est trop permissive et qui ne leur inculque pas comment faire face aux problèmes 2) Suicide pas acceptable sauf en cas de maladie 3) F. risque chez les aînés veuvage
Conrad	<ol style="list-style-type: none"> 1) Diminution de la religion 2) Évolution de la conscience collective : révolution tranquille 3) Augmentation de la consommation 4) Libération sexuelle 5) ↑ du rythme des changements 6) Technologie= distraction de la quête de sens 7) Bouleversement des valeurs 	<ol style="list-style-type: none"> 1) Marginalisation des aînés 2) Ne se sent pas vieux 3) Dépassé par la technologie 4) Signes physiques de la vieillesse qui rappellent la mort (ralentissement et maladies) 5) Vieillesse = bilan de vie 	<ol style="list-style-type: none"> 1) Croissance dans un au-delà 2) Crémation 3) Pas d'exposition 4) Société qui laisse peu de place à la mort 5) Flou entourant la mort, raccourcissement du rituel 7) Oui pour le don d'organes 	<ol style="list-style-type: none"> 1) Suicide est jamais acceptable 2) Suicide = problème de société 3) Facteurs de risque chez les aînés : solitude (isolement) et valeurs 4) Les hommes se suicident plus suite à leur socialisation (sphère émotive mal structurée) 5) L'euthanasie peut être acceptable
Jacques	<ol style="list-style-type: none"> 1) La technologie isole 2) Sentiment d'être dépassé 3) Diminution de la religion 4) Apparition des divorces 5) ↑ des exigences et de la productivité 6) Bouleversement des valeurs 	<ol style="list-style-type: none"> 1) Sentiment d'être dépassé par la technologie 2) Stigmatisation des aînés entraîne marginalisation 3) La société ne se considère pas vieux 4) Société qui ne prend pas en compte l'expérience des aînés 5) Impact de la vieillesse difficile à s'occuper de ses papiers 	<ol style="list-style-type: none"> 1) Croissance dans un au-delà 2) Indécis sur la disposition de son corps à sa mort 3) Diminution de l'église engendre une difficulté à accepter la mort 4) Refus du don d'organes 	<ol style="list-style-type: none"> 1) Suicide n'est jamais acceptable mais peut être compréhensible ex : aîné malade 2) Suicide est difficile à accepter 3) F. risque chez les aînés : isolement (proche et technologie qui isole) et valeurs 4) Contre l'acharnement thérapeutique et la médecine devrait limiter les interventions chirurgicales en fonction de l'âge

Catastrophisme

1) Nous avons placé les co-chercheurs selon le continuum du rapport aux changements de Guillebaud (2001 p.). Ainsi, Gabriel se trouve à l'extrémité de l'optimisme béat alors que Jean, lui, se situe à l'opposé plus près de l'extrémité du catastrophisme.

